This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

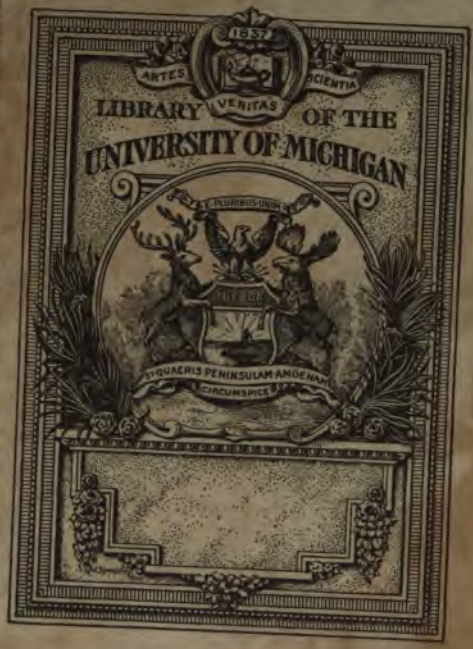
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Ernest Daudet

A 936,062

Poste Restante

Paris
Librairie Ollendorff
1902


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

ERNEST DAUDET

Poste Restante

ROMAN

PARIS
OCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1902
Tous droits réservés.

Il a été tiré à part
dix exemplaires sur papier de Hollande
numérotés.

POSTE RESTANTE

I

AU SEUIL DU MAUVAIS CHEMIN

Un dimanche de juin, vers midi, au guichet de la poste restante, dans un bureau du quartier des Champs-Elysées, une femme, qui venait d'entrer, tendait silencieusement au commis de service, Roger Montagny, un papier qu'elle avait tiré de son gant. Arraché à une vérification de chiffres qui l'absorbait, il leva les yeux et lut sur le papier ces trois initiales tracées au crayon : R. T. B. Il avait l'habitude de ces demandes muettes. Au moment de répondre à celle-là, il dévisagea la demanderesse et la reconnut.

Il ignorait qui elle était ; mais, il se rappelait que, quinze jours avant, elle s'était présentée au guichet pour retirer une lettre aux mêmes initiales. Il avait été alors frappé par son élégance, son éclatante beauté de blonde, que n'altérait pas encore la maturité qu'on sentait venir, la vivacité

caressante de ses yeux noirs, qui rayonnaient sous sa voilette blanche, la perfection de ses mains, aperçue, lorsqu'elle s'était dégantée, les bagues qui brillaient à ses doigts, le pénétrant parfum qui se dégageait d'elle, tout enfin, ce qui dans sa personne, révélait une privilégiée du monde et de la fortune.

Il est des visions qu'on n'oublie pas surtout lorsque, comme Roger Montagny, on est jeune, avide de mordre aux jouissances de la vie et convaincu qu'en vous mettant à l'humble place qu'on occupe, la destinée a commis, à votre égard, un déni de justice. Il se souvenait donc de cette inconnue et en la revoyant ainsi, à l'improviste, il se sentait repris du désir allumé en lui, la première fois qu'il l'avait vue, de pénétrer le mystère dont sa démarche attestait l'existence.

Il était visible que si, pour l'accomplir, elle avait choisi cette matinée d'un beau dimanche de printemps, c'est qu'elle supposait, non sans raison, que ce jour-là et à cette heure, elle trouverait le bureau désert, et plus visible encore que si elle voulait le trouver tel, c'est qu'elle avait quelque chose à cacher.

— Ce quelque chose, se disait Montagny, n'est pas difficile à deviner. C'est un roman d'amour. Nous avons un amant, jolie madame, un gentil petit amant, et c'est par la voie commode et sûre de la poste restante que nous communiquons avec lui.

Le sourire malicieux qui plissait ses lèvres eut révélé ses réflexions à l'inconnue si, en ce moment, elle l'eût regardé. Mais, elle ne le regardait pas. Tout en mettant fébrilement en morceaux le papier qu'elle lui avait présenté, elle le devançait des yeux, jusque vers un casier placé au fond du bureau, divisé en autant de compartiments qu'il y a de lettres dans l'alphabet et vers lequel, ayant quitté sa chaise, il se dirigeait.

Dans l'un d'eux, il prit un paquet de plis de tous les formats et procéda à la recherche, laissant tomber sur une table, au fur et à mesure qu'il les trouvait, ceux qui portaient les initiales indiquées. Mais il ne se hâtait pas. Loin de se hâter, il semblait goûter quelque plaisir à exciter, en la prolongeant, l'anxiété muette de la femme sûr qui, à tout instant, il glissait des regards furtifs.

De l'autre côté du grillage, elle suivait le mouvement de ses doigts, et comptait mentalement les lettres qui tombaient sur la table : une, deux, trois, lorsque soudain, surgit à son côté, un homme à mine hautaine, grand, vigoureux, le nez en bec d'aigle, une physionomie d'oiseau de proie, accusée par la cambrure du chapeau, un homme jeune encore, sous les rides de la cinquantaine et les cheveux grisonnants, la taille serrée dans une redingote noire dont une rosette de la Légion d'honneur étoilait la boutonnière. Il était entré dans le bureau, derrière la femme, à son insu.

Elle blêmit en le voyant. Un cri rauque, étouffé, révélant la terreur, jaillit de sa gorge. Puis, se dominant :

— Vous, André ! Vous m'avez fait peur, balbutia-t-elle, essayant de sourire.

— Parbleu ! Je m'y attendais bien, répliqua-t-il durement. Je vous y prends enfin. Je vais savoir avec qui vous entretenez des correspondances secrètes.

Montagny s'était retourné, tenant toujours ses lettres, l'oreille pleine de la menace de cet homme, dans lequel il devinait le mari de son inconnue et qu'il avait saisie, quoique proférée à demi-voix. Ses yeux trahirent la crainte et l'indécision qui s'emparaient de lui, au moment où de ce qu'il allait faire, dépendaient peut-être le repos, l'honneur, la vie même de la femme.

Mais cette indécision ne dura pas. Son parti était pris. Il ne livrerait pas les lettres et pour tourner la difficulté, il n'avait plus qu'à attendre la suite de l'explication conjugale dont le hasard le rendait témoin. Feignant d'y rester étranger, il continua sa recherche, écoutant, cueillant au vol les mots qui arrivaient jusqu'à lui.

— Que parlez-vous de correspondances secrètes ? protestait la femme qui paraissait avoir recouvré son sang-froid. C'est aussi bête qu'odieux de me faire cette injure. Et plus haut elle ajouta : — Je suis entrée ici, en sortant de la messe, pour acheter des timbres.

Cette brève et si simple explication déconcerta le mari. Sur ses traits l'étonnement et la confusion succédaient à la colère. Ne sachant que répondre ni comment se faire pardonner ses soupçons, il bredouillait des excuses, répétant d'un accent où passait encore un doute :

— Pour acheter des timbres?

— Vous voyez, je les attends, confirma la femme.

— Elle est très forte, pensait Montagny, à qui rien n'échappait de cet entretien. Elle a compris que je peux la sauver ou la perdre et elle me trace ma conduite.

De nouveau, il la regarda et fut pénétré par la flamme des deux yeux chargés de supplications, braqués sur les siens, comme s'ils voulaient le percer de part en part. En cette minute, se joua entre la femme et lui, le drame muet le plus pathétique. D'un côté, le silence; de l'autre, l'angoisse, et quelle angoisse! Combien poignante et torturante pour la femme, alors que le hasard faisait de ce pauvre diable, si bas au-dessous d'elle, qu'elle ne connaissait pas et ne reverrait sans doute jamais, l'arbitre de son sort! Avait-il seulement deviné ce qu'elle attendait de lui? Qu'allait-il décider? Qu'allait-il faire?

Elle le fixait toujours et, sous son apparente fermeté, il la sentait à bout de forces, prête à défaillir. Il eut pitié d'elle. Rejetant ensemble dans le casier les lettres qu'il tenait à la main et celles

qu'il avait mises de côté, il revint à son guichet et s'asseyant :

— Pardon de vous avoir fait attendre, madame. C'était pour une vérification urgente. Vous m'avez demandé des timbres, je crois ?

— Oui, monsieur, trente à quinze centimes et dix à vingt-cinq, répondit-elle transfigurée par la joie et la reconnaissance, ôtant nerveusement un de ses gants pour recevoir les timbres et les payer.

Sa main tremblait quand elle ouvrit sa bourse.

— Attendez, lui dit avec empressement son mari ; j'ai de la monnaie.

Il la tira de la poche de son pantalon et fit la somme qu'il déposa devant Montagny. Sa femme marchait vers la porte ; il emboîta le pas derrière elle. Mais au moment de sortir, elle s'écria :

— J'ai oublié mon gant.

Elle revenait sur ses pas pour le prendre. Il était resté sur la tablette, dans l'ouverture du guichet. Elle se retrouva ainsi devant Montagny et profitant de la circonstance qui les remettait, seul à seul, en face l'un de l'autre, elle lui jeta ces mots, d'une voix si faible, qu'il les entendait à peine :

— Je voulais vous dire merci ; vous m'avez sauvée.

Elle se retournait et fila. Montagny la vit rejoindre son mari qui l'attendait à la porte et sortir avec lui.

— C'est vrai qu'elle me doit une fière chandelle, murmura-t-il. Malheureusement il ne m'en reviendra rien, puisque je ne sais qui elle est. Tout ce que j'en tirerai, ce sera de me faire un succès près des camarades, en leur racontant cette histoire.

Alors seulement, il s'aperçut qu'il était presque seul dans le bureau. C'était dimanche. Sur cinq guichets, il y en avait trois fermés. A celui du télégraphe, le préposé parlementait avec un monsieur. Le groom du téléphone sommeillait à côté de la cabine vide. De ce qui venait de se passer, personne n'avait été témoin.

En le constatant, Montagny devint rêveur. Sa curiosité se réveillait plus impérieuse. Que n'eût-il donné pour savoir qui était cette femme! Le saurait-il jamais? Sans doute, elle reviendrait pour prendre ses lettres. Mais serait-il de service quand elle reviendrait? Et d'ailleurs, en admettant qu'il se retrouvât en sa présence, oserait-il lui demander son nom? Et cependant, il venait de la sauver, elle le lui avait dit; il venait d'acquérir des droits à sa gratitude.

S'il l'eût connue, c'eût été là une bonne fortune inespérée. Une telle femme devait avoir des relations, des influences; sa protection devait être efficace et c'était une malchance, alors qu'elle ne pouvait refuser de le servir, de ne savoir où la retrouver ni comment arriver jusqu'à elle. Maintenant ce regret l'obsédait, le tenaillait et son visage plus soucieux et plus pâle témoignait de la

puissance des suggestions mauvaises qui, peu à peu, montaient en lui.

Brusquement, il quitta sa place, en embrassant du regard le bureau désert. Il alla droit au casier des lettres adressées poste restante. Les trois qu'il avait tenues tout à l'heure, prêt à les remettre à l'inconnue qui les réclamait, étaient au-dessus des autres. Il les prit, les garda un moment au bout de ses doigts, hésitant encore au seuil de la voie criminelle...

Puis, d'un mouvement de décision, après s'être assuré une dernière fois que personne ne pouvait le voir, il les glissa dans sa poche, murmurant :

— Ma foi, tant pis ! Qui ne risque rien n'a rien.

Une douzaine d'années avant l'époque où commence ce récit, à la suite d'une de ces crises ministérielles si fréquentes dans l'histoire contemporaine, il y eut d'importants mouvements dans le corps préfectoral. On sait que, chez nous, les changements de ministres ont pour conséquence des changements de fonctionnaires. Quand des hommes nouveaux arrivent au pouvoir, leur premier souci est de s'entourer de leurs créatures et de payer d'une place les dévouements anciens ou celui qu'on leur promet.

Dans l'un de ces mouvements, un avocat d'Aix-en-Provence, Désiré Montagny, se trouva compris. Le chef-lieu d'un département de l'Ouest vit débarquer un jour son nouveau préfet, accompagné de sa femme, une grosse brune touchant à la

quarantaine, dépourvue d'élégance et de charme, et d'un fils d'environ quinze ans, joli garçon à la mine éveillée, qui semblait tout fier des hautes fonctions auxquelles son père venait d'être appelé.

Les bavardages des employés de la préfecture eurent bientôt appris aux administrés qu'en entrant dans le somptueux édifice affecté à la résidence du premier magistrat du département, M. Désiré Montagny et sa famille avaient paru ravis. Ils s'y étaient installés en gens qui n'ont pas l'habitude du luxe et du confort dans lesquels ils vont vivre et leurs propos surpris par les subordonnés, avaient révélé qu'ils arrivaient là comme en pays conquis, les dents longues, avec la conviction qu'ils allaient y trouver la fortune, après l'avoir longtemps attendue.

Des indiscrétions postérieures eurent bientôt appris à tout le monde le passé de ce personnage, bombardé du premier coup préfet d'un grand département sans avoir franchi au préalable les échelons inférieurs de la hiérarchie et sans qu'aucun de ses actes eût témoigné de ses capacités ni de ses aptitudes. Au barreau de sa ville natale, il n'avait jamais brillé, bien qu'il appartînt à une famille honorable ; il était resté parmi la foule des avocats sans causes. Ruiné par des spéculations malheureuses, il avait fait un assez sot mariage. Sa femme était de condition très humble. Il avait longtemps vécu avec elle avant de l'épouser. Il ne s'était dé-

cidé à lui donner son nom qu'après la naissance de leur fils, afin de le légitimer.

Comment, parti de si bas, était-il parvenu à monter si haut et d'un seul bond ? Chacun se le demandait et personne ne le comprenait. Ce fut seulement plus tard qu'on sut qu'il devait sa nomination à un camarade de collège, son propre cousin, député depuis quelques années et devenu subitement ministre. Ce haut personnage s'était plu à faire bénéficier son cousin de sa bonne fortune. De la position maussade où celui-ci croupissait, il l'avait porté sur les sommets.

Entré en place, Désiré Montagny parvint à plaire en mettant en pratique avec persévérance la résolution qu'il avait prise de bien vivre avec tous les partis et de ne pas se créer d'inimitiés. On peut être un fruit sec, un raté, et n'être pas un méchant homme. C'était son cas. La politique de ses chefs avait fait craindre qu'afin de gagner leur faveur, il ne se signalât par des mesures de violence. Il se distingua par sa modération. Telle fut la cause de sa réussite dans un temps où les gouvernés s'attendent toujours au pire et où ne pas faire le mal est pour les gouvernants le plus sûr moyen d'être excusés de ne pas faire le bien. Au bout d'une année, les administrés étaient enchantés de leur préfet. Redoutant ses successeurs, ils ne demandaient qu'à le conserver. On le leur laissa et ce fut entre eux et lui, pendant quatre ans, sinon un mariage d'amour, du moins un mariage de raison.

Monsieur le préfet dont un petit héritage était venu, entre temps, dorer la fonction et l'existence, n'aurait donc rien eu à souhaiter si le tableau de son intérieur eût été aussi riant que celui de ses relations avec ses administrés. Mais, hélas! à ce tableau, il y avait une ombre : l'inconduite de son fils, Roger Montagny.

— N'avoir qu'un enfant et n'en pouvoir rien faire, n'est-ce pas à se désespérer? disait-il souvent à sa femme, lorsque quelque frasque de ce mauvais drôle venait exciter sa colère et ses tristesses.

A ce moment, Roger allait sur ses vingt ans. Le garçonnet que les habitants du chef-lieu avaient vu arriver un jour, maigre, mince comme un roseau, frêle encore, mais déjà paré des grâces extérieures de la jeunesse, avait tenu tout ce qu'il promettait alors. En grandissant, il s'était affiné. Son élégance native, sa haute taille souple, ses yeux rieurs, l'expression intelligente et ouverte de son visage, tout contribuait à faire de lui un bel adolescent, un de ces êtres de séduction et de charme sur le passage desquels les femmes, volontiers, se retournent, captivées. Il avait la parole facile. Les belles phrases lui venaient aux lèvres naturellement, semées parfois de traits qui révélaient la vivacité de l'intelligence et l'impétuosité de l'esprit.

En le voyant tel, ceux qui ne savaient ce que ces séduisantes apparences cachaient de mauvais

instincts, ne pouvaient qu'être tentés de féliciter les parents et de leur prédire qu'ils auraient plus tard de ce fils toutes les satisfactions qu'ils étaient en droit d'espérer. Mais le leur prédire, c'eût été se tromper et, d'ailleurs, ils n'auraient pu s'y laisser prendre, ayant appris, par une cruelle et déjà longue expérience, qu'ils n'avaient rien à attendre de bon de cet unique héritier de leur nom.

Roger était venu au monde indolent, paresseux. Tout l'effort de son père et de ses maîtres pour meubler son esprit s'était brisé à cette paresse incorrigible. A vingt ans, après s'être longtemps attardé sur les bancs du lycée, il n'avait pu passer encore un examen. Ce n'était pas défaut d'intelligence, mais défaut d'application et répugnance à tout effort. Quoique toutes les carrières eussent été offertes à son ambition, ses parents en étaient toujours à ne savoir vers laquelle le pousser.

Il vivait auprès d'eux, non pour leur joie, mais pour leur tourment. Il frayait avec tous les oisifs de la ville, joueur, débauché, dépourvu de toute dignité, courant les cercles et les maisons mal famées, ayant au plus haut degré le goût des jouissances grossières, contractant des dettes, comptant sur son père pour les payer, insensible aux larmes de sa mère et obstinément rebelle aux conseils, aux avertissements, aux remontrances. Ses parents dont il empoisonnait les jours gémissaient, se lamentaient, appréhendaient sans cesse quelque irréparable scandale.

— Il me fera mourir ! disait Montagny.

Et sa femme que le repentir de son passé louche et agité commençait à jeter dans la dévotion murmurait, se parlant à elle-même :

— Dieu me châtie dans cet enfant !

Ce drame familial dont monsieur le préfet s'ingéniait à cacher les péripéties n'étant que le prologue de cette histoire, il convient de l'abréger pour arriver à son dénouement qui fut celui qu'avait prévu le malheureux père.

Un soir, après la visite d'un créancier qui était venu lui réclamer le montant d'une dette contractée par Roger et lui révéler que celui-ci devait aux quatre coins de la ville, une explication orageuse eut lieu entre les parents et le fils. Leur patience était à bout. Ils le lui déclarèrent, en le menaçant de le chasser s'il ne changeait pas d'existence. Il courba la tête sous ces reproches, sans qu'un mot vînt révéler un repentir, ni des résolutions meilleures. Le lendemain, le valet de chambre de monsieur le préfet étant, comme d'habitude, entré chez lui pour le réveiller, le trouva mort dans son lit.

— C'est toi qui l'as tué ! dit la veuve à son fils.

Il était tombé à genoux, pleurant à sanglots, couvrant de baisers la main du mort, demandant pardon et ce fut elle, la malheureuse mère, qui dut, dans sa douleur, trouver pour les prodiguer à ce jeune et déjà si grand coupable les mots qui relèvent et réconfortent.

Il eut alors un mouvement de résolution généreuse.

— Je réparerai ! je réparerai ! s'écria-t-il.

— C'est bien tard pour te décider, répondit la mère ; mais ce ne sera pas trop tard si tu persévères dans ton dessein.

Le même jour, le testament de Montagny fut ouvert. Il y confessait que le paiement des dettes de son fils avait absorbé la presque totalité de ce qu'il possédait et qu'à l'aide de ce qui lui restait il avait constitué au profit de sa femme, afin qu'elle ne mourût pas de faim, une rente viagère de quatre mille francs. C'était du pain pour elle. Quant à Roger, le travail seul pouvait lui fournir des moyens d'existence. Il dépendait de lui de les trouver aux colonies.

Il se déclara prêt à partir, puisque telle était la volonté de son père. Mais, ce fut alors sa mère qui protesta. Ce fils, bien qu'il lui eût causé tant de tourments, demeurait son unique bien ; elle l'aimait toujours. Maintenant confiante dans la sincérité de son repentir, elle ne voulait plus se séparer de lui et redoutant de s'expatrier, c'est en France qu'elle voulait qu'il se créât une position. Les amis de son père l'aideraient à la trouver.

Quelques jours plus tard, suivi de sa mère, il arrivait à Paris. Aussitôt, ils se mettaient en campagne, sollicitant des recommandations. A la faveur du souvenir que laissait dans l'administration le préfet Montagny, elles se multiplièrent. Le mois

suivant Roger, après un examen d'admission passé non sans peine, entrait comme surnuméraire dans l'administration des postes. Ses protecteurs étaient également parvenus à le faire exonérer du service militaire.

Il n'était pas brillant l'emploi qu'il venait d'obtenir. Les administrations publiques, en France, donnent du pain à ceux qui les servent, mais ne les enrichissent pas. Rétribué à six cents francs par an, comme traitement de début, il en aurait, à quelques mois de là, douze cents qui ne se grossiraient plus que lentement, par échelons de trois cents francs, tous les trois ans, lorsqu'il aurait été nommé commis. Plus tard, il serait commis principal avec un traitement maximum de quatre mille et vers quarante-cinq ans, si la chance le favorisait ou si ses services le signalaient à l'attention bienveillante de ses chefs, il pourrait être appelé à quelque direction en province en attendant un poste d'inspecteur, toujours difficile à décrocher, et qui serait son bâton de maréchal.

L'avenir qui s'offrait à ses ambitions était donc assez précaire, et le fils d'un préfet aurait pu espérer mieux. Mais il avait contre lui son ignorance, sa longue oisiveté, son défaut d'aptitudes et au total, si modeste que fût l'emploi dont on venait de le pourvoir, il devait s'estimer heureux de l'avoir trouvé. Désormais, il vivrait avec sa mère. Le revenu viager qu'elle devait à la prudence de son mari, augmenté progressivement par ce que

gagnerait son fils, leur permettrait d'attendre des jours meilleurs. S'il s'amendait, s'il s'appliquait, comme il l'avait promis, à réparer le passé, peut-être parviendrait-elle à le marier à quelque jeune fille de la petite bourgeoisie, en possession d'une dot. Tel était le but que maintenant elle allait poursuivre et qu'elle espérait atteindre, lorsque Roger aurait vingt-cinq ans. Elle demandait au ciel de la laisser vivre jusque-là et considérait qu'alors sa tâche serait accomplie.

Roger parut d'abord disposé à seconder ces projets. Il se mit au travail avec un entrain qui semblait de bon augure. Il mérita l'augmentation réglementaire qui lui fut accordée au bout de quelques mois et qui le mit à douze cents francs. Mais ce fut là son premier et son dernier effort. Il ne tarda pas à se lasser de sa besogne quotidienne. Rester assis, du matin au soir, derrière un guichet, soumis aux exigences du public, débiter des timbres ou des bons de poste, délivrer des mandats, enregistrer des recommandations et des chargements, tout cela, promptement, lui parut fastidieux. Il se trouvait humilié d'être, à ce point, le serviteur d'autrui, d'être enchaîné comme un esclave et hiérarchisé dans la discipline des règlements.

Si du moins, au bout de ce supplice, il avait entrevu une existence plus brillante, il lui eût été aisé de prendre patience. Mais il ne pouvait que trop bien prévoir ce que serait la sienne. Il en

voyait toutes les étapes se dérouler sans qu'à aucune d'elles, il trouvât de quoi satisfaire ses goûts de dépense, de luxe et de plaisir. A moins qu'un miracle ne s'opérât en sa faveur, il était pour dix, quinze ou vingt ans, cloué à son rond de cuir. Il y vieillirait sans doute et arriverait à la fin de ses jours sans avoir goûté à ces joies de la vie dont le désir demeurait en lui, vivace et fougueux.

A comparer ainsi le sort qui lui était réservé à celui qu'il avait entrevu, il s'impatientait et s'aigrissait. Bientôt même se formait en lui cette conviction que l'emploi qu'il occupait était indigne de lui, qu'il ne saurait en tolérer longtemps les misères. Pour réussir dans une carrière, il faut l'aimer. Il haïssait celle qu'il avait embrassée et tout naturellement, il en arriva vite à en négliger les devoirs.

Sa valeur professionnelle était nulle. Les premiers feux de son zèle avaient seuls pu faire illusion à ses chefs. Ces feux éteints et ce zèle tombé, il apparut tel qu'il était, un employé médiocre, bon tout au plus à tenir sa place tant bien que mal, qui ne méritait pas les protections chaleureuses dont il avait été l'objet. Il dut à ces protections d'être maintenu. Mais dès ce moment, il fut classé parmi les agents sur lesquels on ne compte pas et qui n'obtiendront jamais d'autre avancement que celui qu'aux termes des règlements, il n'est pas possible de leur refuser.

Il y avait alors deux ans qu'il appartenait à l'ad-

ministration des postes, à titre de surnuméraire. On le nomma commis parce qu'on ne pouvait faire autrement. Il n'en fut ni plus zélé ni plus capable et sa vie continua à se traîner, vide, uniforme, troublée chaque jour davantage par l'ardeur de ses désirs de jouissances, qui se surexcitaient aux tentations innombrables que la grande capitale qu'est Paris multiplie de tous côtés, sur la route des nouveaux venus — tentations d'autant plus périlleuses pour lui qu'il brûlait d'y succomber.

Employé dans le bureau d'un quartier luxueux et brillant, il y succombait à tout instant par la pensée, au spectacle des jolies femmes, des équipages, des hôtels somptueux, de tout ce qu'il aurait voulu posséder. Lorsque, le soir venu, il quittait son bureau pour rentrer dans le modeste logis que sa mère occupait aux Ternes, il s'en allait lentement ainsi qu'un affamé qui rôde, avide, sur la voie publique, en quête des moyens de se procurer les satisfactions qu'il convoite. Il enviait tout ce qu'il n'avait pas, se répétant sans cesse qu'il était une victime, qu'il avait les mêmes droits à la richesse et à tout ce qu'elle procure que tant d'autres à qui elle avait été départie sans qu'ils fussent plus dignes que lui d'en jouir.

Sa mère ne soupçonnait pas les orages qui grondaient dans son cerveau. Toute à ses devoirs de ménagère, subissant avec résignation son destin, protégée contre ses défaillances par les pratiques religieuses auxquelles elle s'adonnait avec fer-

veur et par l'espoir de voir son fils heureux, elle ne se doutait pas de son état d'âme. A force de dissimulation, il était parvenu à le lui cacher. Elle le croyait résigné comme elle, confiant dans l'avenir. Rien ne lui apparaissait des révoltes intérieures qui, peu à peu, le ramenaient à la crise morale dont les funestes effets avaient souillé sa première jeunesse. De le voir assis à sa table, partageant son modeste repas, se contentant de ce dont elle se contentait elle-même, elle tirait cette conclusion qu'il était redevenu honnête homme et le demeurerait toujours.

Quels cris elle eût poussés et de quelles alarmes n'eût-elle pas été saisie si elle avait connu les vagues projets dont il alimentait ses rêveries pernicieuses ! A cette heure, il était résolu à quitter son emploi, dès que l'occasion s'offrirait à lui de se procurer des moyens d'existence autrement que par son travail.

Ces moyens, il les cherchait avidement.

Pendant quelques semaines, il crut les avoir trouvés. Un journal de courses étant tombé dans ses mains, un dernier jour de mois, alors qu'il venait de toucher ses appointements, il eut la pensée de mettre une petite somme sur le cheval que la feuille hippique désignait comme favori. Sa tentative fut couronnée de succès. Il gagna dix fois sa mise.

Renouvelé la semaine suivante, le jeu lui réussit encore. Il perdit alors la tête, exposa de plus

gros enjeux, prêt à donner sa démission si de nouveau la fortune lui souriait. Cette fois, elle lui fut contraire. Les spéculations qui suivirent ne furent pas plus heureuses. Il eut le courage de s'arrêter en constatant que deux mois de ses appointements y avaient passé, perte très cruelle pour lui, qu'il parvint à cacher à sa mère, en usant de mensonges et qui n'améliora pas son état moral.

Mais l'expérience eut un double résultat. Elle le convainquit d'abord qu'il y avait en lui l'étoffe d'un spéculateur, qu'avec des ressources plus abondantes il aurait pu se rattraper et ensuite, que la Bourse offrait à son habileté un champ d'action plus vaste et plus favorable que celui sur lequel il venait de s'essayer.

— Si jamais j'ai de l'argent, je jouerai à la Bourse, se dit-il.

Dès ce moment, en ses heures de loisir, il la fréquenta; il en étudia le mécanisme, se familiarisa avec les valeurs, suivit les cours, se préparant, comme s'il eût dû l'exercer un jour, à une profession où l'on peut s'enrichir sans de trop laborieux efforts. Il était assuré d'avoir trouvé sa voie, et non moins assuré d'y faire fortune s'il parvenait à se procurer des capitaux. Sa vie alors eut un but.

Mais, il ne fut pas longtemps sans constater que son obscurité, l'humilité de son état, la rareté de ses relations constituaient, pour la réalisation de ses desseins, un obstacle insurmontable. A qui de-

mander la mise de fonds qui lui était nécessaire ? Il n'était qu'un pauvre hère. Personne n'eût voulu lui faire crédit, et si le hasard ne venait à son aide, il risquait fort de n'avoir jamais le sou.

Pendant les trois années qui suivirent, il se rongea les poings, exaspéré par son impuissance à s'enrichir, d'autant plus exaspéré qu'à diverses reprises, de petites opérations financières, conseillées par lui à des camarades, avaient réussi. De nouveau, il se décourageait, s'aigrissait, maudissait la destinée qui le fixait à vingt-cinq ans dans une position précaire, de laquelle il n'avait rien à attendre qu'un morceau de pain et à laquelle il ne voyait pas d'issue.

C'est en ces circonstances que s'était produit l'incident raconté au début de ce récit et qu'obéissant à une suggestion impérieuse, Roger Montagny venait, au mépris de ses devoirs, de s'emparer des trois lettres adressées à l'inconnue que sa présence d'esprit et son habileté avaient tirée d'un péril qu'il devinait, sans pouvoir en mesurer l'étendue.

II

PERSPECTIVES DE BONHEUR

Deux heures sonnant, Montagny quitta son bureau pour rentrer chez lui. Il avait congé jusqu'au lendemain et sa mère l'attendait. Le matin, il lui

avait promis d'aller la prendre pour lui faire faire une promenade au Bois de Boulogne.

Par les beaux dimanches, lorsque son congé hebdomadaire tombait ce jour-là, cette promenade constituait leur unique distraction. Habitant les Ternes, ils pouvaient gagner le bois à pied et sans fatigue. Arrivés avenue des Acacias, ils s'offraient le luxe de deux chaises, et demeuraient là jusqu'au déclin du jour, la mère toute heureuse d'être avec son fils, de le voir se reposer et se distraire; lui, remplissant ses yeux de la vision des équipages et des toilettes, paradant, étalant ses grâces de beau garçon, caressant secrètement l'espoir qu'à se montrer souvent à la même place, sa jeunesse, son élégance, sa charmante figure finiraient par attirer l'attention de quelque jolie femme dont l'amour l'arracherait à son existence maussade et triste et l'aiderait à réaliser ses rêves ambitieux.

Soutenu par cet espoir inavoué, il ne trouvait ces stations ni trop longues, ni trop monotones. Tout en feignant de n'en avoir contracté l'habitude que pour plaire à sa mère, il y prenait pour son compte un intérêt et un plaisir dont elle était bien loin de soupçonner la cause.

Mais, ce jour-là, la perspective de la promenade le laissait froid. Il regrettait de ne s'en être pas, dès le matin, dispensé et tout en cheminant vers sa demeure, il cherchait un prétexte pour ne plus sortir, une fois rentré.

Ce désir de rester à la maison lui était suggéré par celui bien autrement impérieux de lire les trois lettres qu'il tenait là, dans la poche de son veston et sur lesquelles, à tout instant, machinalement, il portait la main dans un incessant besoin de s'assurer qu'elles y étaient toujours.

— Je les ai, se répétait-il.

Et, tout ému par la gravité de l'acte qu'il avait accompli, il se faisait violence pour écarter de sa pensée, où elles se dressaient en un tableau assez sombre, les fâcheuses conséquences qui résulteraient pour lui de la découverte de son vol, si d'aventure on l'en soupçonnait. Mais comment le soupçonnerait-on ?

A supposer que l'inconnue vînt de nouveau réclamer ses lettres, il serait toujours facile de lui répondre, suivant la formule consacrée, qu'il n'y avait rien et ce n'est pas d'elle qu'on pouvait redouter une insistance ou une demande à fin d'enquête. Elle s'en irait déçue et tout serait dit. En général, les jolies femmes à qui pareille réponse est faite ne demandent pas leur reste. Obligées de procéder avec prudence et circonspection, c'est à peine si elles osent revenir, et après deux ou trois démarches vaines, elles ne reviennent pas.

Il n'était d'ailleurs pas très sûr qu'après avoir lu les lettres, il ne jugerait pas inutile de les conserver. Il se promettait d'ouvrir les enveloppes sans les déchirer. Si leur contenu ne répondait pas à son attente, il les refermerait avec assez d'habi-

leté pour n'y laisser aucune trace de l'effraction, les rapporterait au bureau pour les remettre là où il les avait prises et les livrer à la destinataire si, de nouveau, elle se présentait pour les réclamer. S'il arrivait, au contraire, qu'elles fussent bonnes à garder, il dissimulerait si bien qu'il ne viendrait à la pensée de personne de l'accuser d'un détournement.

Absorbé par ces réflexions, dominé par l'espoir de tirer pied ou aile de son aventure et surtout par l'anxiété que surexcitait en lui son ignorance de ce qu'allaient lui apprendre les lettres dérobées, il se trouva devant la porte de sa demeure, sans s'être en quelque sorte aperçu qu'il avait marché.

— Attention! murmura-t-il. C'est le moment d'user de prudence. Il importe que maman ne devine pas...

Il s'essuyait le front où perlait la sueur, se composait un visage, appliqué maintenant à ne pas laisser surprendre son trouble.

— Je craignais que tu ne fusses en retard, lui dit sa mère en le voyant entrer. Habille-toi vite et partons. Et surtout fais-toi beau.

— Comme tu es pressée, maman! répondit-il, en l'embrassant. Nous avons le temps. Les Acacias ne vont pas s'envoler.

— Ils ne vont pas s'envoler. Mais nous y sommes attendus.

C'était dit d'un air de mystère qui surprit Roger. Il regarda sa mère et s'aperçut qu'elle s'était parée

comme aux grands jours, chapeau en paille claire, agrémenté de violettes et de rubans mauves, robe grise en soie, à bandes noires, souvenir de son opulence passée, et rarement utilisée depuis son veuvage.

— Attendus ! demanda-t-il. Est-ce pour cela que tu t'es faite belle et que tu me recommandes de me faire beau ?

— Oui, peut-être. Mais, de grâce, va t'habiller.

— Ne peux-tu me dire d'un mot de quoi il retourne ?

— Je te le dirai en route.

Il comprit qu'il n'obtiendrait rien et se décida à obéir. Maintenant, il ne songeait plus à se dispenser de la promenade. La gravité avec laquelle sa mère lui avait parlé lui prouvait qu'elle n'eût pas consenti à le laisser à la maison. Pour ce qu'elle préparait, la présence de son fils était nécessaire. Il n'avait qu'à se hâter.

— Je lirai ces lettres, ce soir, dit-il en entrant dans sa chambre. Cela vaudra mieux, du reste. Maman sera endormie et je serai plus tranquille.

Il les jeta dans un tiroir dont il portait toujours la clé sur lui et s'empressa de procéder à sa toilette. Une redingote grise, en alpaga, un gilet blanc, un pantalon clair, des souliers jaunes et un chapeau de paille, tout ce qu'il avait de mieux en fait de vêtements, et qui sortait de chez le bon faiseur, eurent vite remplacé sa défroque du bureau. Lors-

qu'il reparut devant sa mère, il était métamorphosé.

— C'est très bien, fit-elle après l'avoir examiné des pieds à la tête avec complaisance, et tu es à croquer. Il ne manque plus qu'une chose pour te donner tout à fait bon air.

— Eh quoi donc?

— Tu vas voir.

Sur une table, dans un vase rempli de fleurs, elle prit une touffe d'orchidées blanches et l'épingla à la boutonnière de Roger, en disant :

— J'ai pensé à tout.

A ce trait il comprit et dit en riant :

— Toi, je te devine ; tu m'as trouvé une femme et tu vas me présenter à elle.

— Eh bien ! oui, c'est vrai ; on ne peut rien te cacher. Mais, partons, et tout en marchant, je te dirai ce que tu as intérêt à savoir. J'aurais préféré ne t'en parler qu'après que tu aurais eu vu la jeune fille. Mais, puisque tu m'as tiré les vers du nez, ce n'est plus la peine de te faire des cachotteries.

Ils sortirent. Le ciel était très pur et versait à la terre la lumière riante d'un tiède soleil dont une brise fraîche tempérait la chaleur. De toutes parts, des gens endimanchés se dirigeaient vers le Bois. La mère et le fils se mêlèrent à cette foule, mais comme sans la voir, tant ils étaient absorbés, la mère par ce qu'elle racontait, le fils par ce que lui apprenaient à l'improviste ces confidences inattendues, à la faveur desquelles il pouvait croire

que la fortune allait lui tomber de ce ciel rayonnant.

— C'est une héritière, mon cher, disait madame Montagny, une héritière sérieuse, une vraie.

— Laide alors? objecta Roger faisant la moue.

— Si elle était laide, je ne t'en aurais pas parlé. Figure-toi, une brunette, faite au tour, jolie comme un cœur, élevée au couvent, le plus heureux caractère, cent mille francs le jour des noces et des espérances.

— Et on consentirait à me la donner, à moi, un pauvre employé des postes?

— J'ai cru d'abord qu'on n'y consentirait pas. Les parents se sont enrichis dans le commerce des broderies. Ils n'ont que cette fille, et, dame! ils avaient des prétentions. Ils souhaitaient mieux qu'un homme sans le sou. Mais, tout de même, en apprenant que ton père fut préfet, que tu es, toi, un aimable garçon, victime de malheurs immérités, et capable, avec un peu d'aide, d'arriver à tout, ils ont demandé à réfléchir, puis à te connaître et finalement, il a été convenu qu'aujourd'hui, on te mettrait en présence de Léonide, — elle s'appelle Léonide, Léonide Tavers. Naturellement, elle ne sait rien, et toi-même tu es censé n'en pas savoir davantage. Tout dépend maintenant de l'impression que tu vas produire, et sur la petite et sur ses parents. Tu les enjôleras, si tu veux en prendre la peine. Ce sont de bonnes gens, confiants et simples. Tâche de leur plaire; mesure

tes paroles; évite de leur jeter de la poudre aux yeux. Montre-toi tel que tu es, ordonné, loyal, le cœur généreux, disposé à aimer ta femme et à la rendre heureuse.

— Comme maman me juge ! pensait Roger, raillant intérieurement les illusions dont témoignait le langage de sa mère. Elle me prend pour un personnage de Berquin.

Néanmoins, il ne protesta pas, et quoique l'offre dont il était l'objet lui parût bien au-dessous de ce qu'il souhaitait, il ne crut pas devoir la repousser. Devenir le gendre d'un petit commerçant, dont par avance il se payait la tête, lui souriait peu. Il se croyait digne d'une alliance plus haute et n'eût été le chiffre de la dot et l'appât des espérances qu'on lui annonçait, il aurait déclaré qu'il ne mangeait pas de ce pain-là. Mais les cent mille francs à toucher en se mariant lui donnaient à penser. En possession de ce capital, il pourrait se lancer, spéculer, entreprendre et ce serait tout au moins le pied à l'étrier. Telle qu'elle se présentait, l'affaire méritait qu'il y réfléchît avant de prendre une décision, et sur l'heure, il résolut de ne rien dire qui l'engageât ou qui pût être interprété comme un refus.

— Eh bien, qu'en penses-tu ? interrogea sa mère qui s'était attendue à plus d'enthousiasme.

— Je ne dis pas oui et je ne dis pas non, répondit-il. Je ne me déciderai qu'après avoir vu la jeune personne.

D'un signe de tête la mère approuva.

— Ta prétention n'a rien d'excessif, reprit-elle. Avant de se prononcer, il faut se connaître. Et c'est bien pour cela que j'ai tenu à ce qu'une entrevue entre mademoiselle Tavers et toi précédât les négociations. Mais, si tu n'as pas d'autre objection à me faire, je suis sûre du résultat. Pour moi, c'est comme si vous étiez mariés. Elle te plaira, cette petite, et tu lui plairas aussi.

L'assurance avec laquelle s'exprimait madame Montagny stupéfiait son fils. Qu'elle eût pris à son insu l'initiative de ces démarches matrimoniales et les eût menées assez rondement pour toucher de si près au succès, il n'en revenait pas et il conçut en cet instant pour elle un sentiment voisin de l'admiration.

— Et tu as fait cela toute seule, de toi-même sans être conseillée, sans m'en parler? demanda-t-il.

— Je ne voulais t'en parler que lorsque la poire serait mûre, bonne à cueillir. Je n'ai consulté personne. Le but entrevu, je n'avais besoin de personne pour l'atteindre.

— Mais où as-tu connu ces gens-là? Qui te les a présentés? Comment se sont nouées vos relations?

— Le hasard a tout fait. Ils habitent notre quartier et c'est à l'église que j'ai d'abord rencontré la maman et la fille, voici déjà deux ans. Elles sont pieuses et, comme moi, elles assistent à la

messe tous les jours. Nous sommes voisines de chaises. Après nous être vues longtemps sans nous rien dire, nous avons fini par causer. Puis nous avons échangé quelques visites. J'ai flatté l'amour-propre de madame Tavers en la félicitant sur la grâce de Léonide et quand j'ai su qu'elle et son mari désiraient la marier, j'ai parlé de toi. Tu penses que je n'en ai pas dit du mal. Enfin, que veux-tu? d'une rencontre à l'autre, à force d'habileté, de prudence, j'ai conduit les choses au point où elles sont aujourd'hui. Et je suis très fière de mon œuvre, ajouta madame Montagny en se rengorgeant, oui, très fière, puisque après tout, j'ai la satisfaction de t'apporter sur un plateau la femme et la dot. C'est inespéré.

— Es-tu sûre qu'il soit de mon intérêt de me presser et que je ne puisse trouver mieux ? objecta Roger.

— Trouver mieux que cette jolie fille riche de cent mille francs, dès à présent, et de trois ou quatre fois autant dans l'avenir ! s'écria madame Montagny renversée par cette réponse dédaigneuse. Que veux-tu de plus alors que tu n'es rien et ne possèdes rien?

— Oui, sans doute, au premier abord, c'est très tentant. Mais la famille est de condition si humble qu'elle ne me sera d'aucun secours au point de vue de ma carrière.

— D'aucun secours ! Mais il y a vingt mille francs de rente, tu n'auras pas moins à la mort des pa-

rents. Quel secours vaudrait davantage? Ne sois pas trop ambitieux, Roger. Nous ne sommes pas payés pour nous en faire accroire quant à tes moyens.

— Ce n'est pas les moyens qui me manquent, protesta-t-il; c'est la veine.

— Je connais ce refrain. Inutile de me le chanter. Considère plutôt que ce que je t'offre, c'est du bonheur, du bonheur certain. Le repousser serait folie. Tu ne trouveras jamais occasion meilleure de sortir de ta misère.

— Vous avez peut-être raison, fit-il impressionné par la conviction dont témoignaient les conseils de sa mère. Eh bien, je cède, et si cette jeune fille me plaît, si je ne lui déplais pas, va pour le *conjungo*.

Au moment où il donnait à sa mère cette satisfaction, ils venaient de s'engager dans l'avenue des Acacias. Ils ralentirent le pas. Maintenant rassurée, madame Montagny, appuyée au bras de son fils, cherchait des yeux les Tavers, parmi les gens assis en bordure de l'avenue. Elle ne tarda pas à les apercevoir.

— Les voilà tous les trois, fit-elle, là-bas, à droite, près de la voiture qui vient de s'arrêter. Nous allons passer devant eux et j'aurai l'air étonnée de les rencontrer.

Roger qui suivait le regard de sa mère dut alors reconnaître qu'en lui vantant les agréments de mademoiselle Tavers, elle n'avait pas exagéré.

Charmante dans une robe claire qui moulait un buste aux lignes souples et moelleuses, Léonide offrait aux regards une figure délicieusement encadrée dans l'épais et double bandeau des cheveux noirs, qui luisaient sous la lumière du jour. Sur cette figure un peu pâle, les yeux répandaient une expression timide et mélancolique. C'étaient véritablement des yeux de jeune fille, que la passion n'a pas encore animés, mais qui deviendront éloquents, lorsqu'elle y aura mis sa flamme. Il en eut vite assez vu pour comprendre que l'ensemble était prometteur et qu'avec cette petite femme-là, il n'aurait pas à se plaindre. Il avait redouté que l'oiseau bleu, vanté par sa mère, ne fût un laideron, et c'était véritablement un oiseau bleu. Il fut intérieurement ravi quoiqu'il ne se pressât pas de l'avouer.

— Eh bien ? interrogea madame Montagny.

— Il est certain, dit-il, comme hésitant encore, que si son ramage ressemble à son plumage...

— Tu vas en juger.

Ils continuèrent à avancer, sans hâte, comme des gens qui se promènent, affectant de ne pas regarder du côté des Tavers.

— Mais c'est madame Montagny, fit soudain une voix fraîche.

Madame Montagny feignit de tomber des nues et, quittant le bras de son fils, elle s'écria :

— Mademoiselle Léonide ! Monsieur et madame Tavers ! En voilà une surprise ! Et dire que nous

passions sans vous voir. Il est vrai que je ne m'attendais guère à vous rencontrer ici.

— Nous n'y venons pas souvent.

La jeune fille, son père et sa mère, s'étaient levés, prodiguaient les étreintes, les salutations joyeuses.

— Mon fils, reprit madame Montagny en le présentant.

Il serra la main que lui tendait M. Tavers, s'inclina devant les dames et dit très digne :

— Je suis heureux de connaître les bons amis dont maman m'a si souvent parlé.

— Voilà un garçon qui vous fait honneur, madame, observa M. Tavers.

— Il n'a d'autre mérite que de ressembler à son père, tant au moral qu'au physique, reprit modestement madame Montagny.

— Et par les beaux côtés, j'en suis bien sûre, ajouta madame Tavers en minaudant... Ne voulez-vous pas vous asseoir un moment près de nous? Si monsieur veut se mettre en quête de deux chaises...

Il s'élança et revint bientôt portant les chaises demandées. M. Tavers qui avait déjà cédé la sienne à madame Montagny prit l'une et Roger garda l'autre pour lui en se campant carrément près de la jeune fille. Le groupe se trouva ainsi formé comme par hasard. Intérieurement, les deux mères se réjouissaient du succès de leur petite ruse. Leurs

enfants étaient maintenant l'un devant l'autre, sans que leur rencontre parût avoir été préparée.

L'entretien qui suivit ne démentit pas la bonne opinion que Roger, sur les dires de sa mère, s'était faite de Léonide. Elle parlait peu, laissant la parole à ses parents. Mais ses rares propos révélaient de l'instruction, du goût, des sentiments délicats. De ce qu'il voyait et entendait il conclut que cette aimable personne était un bijou de quelque prix et qu'il aurait tort de le dédaigner, alors surtout qu'on le lui offrait agrémenté d'une dot et d'espérances respectables.

— Maman a raison, pensait-il. Dans ma situation présente, il est impossible de trouver mieux et puisqu'elle menace de durer, j'aurais bien tort de ne pas saisir l'instrument qui peut la rendre meilleure. Qu'est-ce qui m'a manqué jusqu'à présent? Des fonds. Or cette petite en a plein ses poches. Et alors, pourquoi refuserais-je ? A cause des parents ? Evidemment, il n'y aura pas lieu d'en être fier. La maman est vulgaire et le papa sent la boutique à plein nez. Mais quoi! on n'épouse pas la famille.

Et sur ces honnêtes considérations, il ne songea plus qu'à plaire. Il avait oublié son aventure de la matinée, la belle inconnue dont quelques heures avant, il aurait tant voulu savoir le nom, les lettres qui avaient tenté sa curiosité et qui l'attendaient chez lui. Les projets étayés sur sa mauvaise action semblaient s'être fondus sous les

jolis yeux de mademoiselle Tavers, à laquelle, maintenant, comme cédant à une attraction invincible, il parlait à demi-voix.

Les siens, dès ce moment, manœuvrèrent ferme. Il fallait séduire et conquérir avec les armes dont il disposait : sa voix caressante, sa belle figure donnant l'impression de la force et de la loyauté, son regard tour à tour bon, tendre et passionné, sa barbe soyeuse, la grâce de ses gestes et la distinction de son maintien. Profitant de ce que les parents causaient et le laissaient en tête à tête avec la fille, il joua son rôle en comédien consommé, se donnant l'air d'avoir reçu le coup de foudre et de subir déjà la domination d'un sentiment qui se trahissait malgré lui et s'exaltait de minute en minute, au fur et à mesure qu'il découvrait de nouveaux charmes dans l'objet de son culte.

Très habilement, il amena la conversation sur les conditions du bonheur en ménage. A l'entendre, il rêvait d'une vie paisible, consacrée tout entière à sa femme. Il la voulait heureuse, toujours heureuse et la violence de ce désir lui rendrait léger le sacrifice qu'il devrait faire pour assurer son repos. Il disait ces choses d'un accent loyal résolu, sans hésiter, comme si elles étaient le résultat de longues méditations et comme s'il avait pris des résolutions définitives.

Léonide quoique étonnée de la tournure qu'avait prise si promptement l'entretien et sans deviner qu'elle était l'inspiratrice de ces propos si sages,

les écoutait avec ravissement. Elle les approuvait en y faisant écho, mais craintivement, sans oser regarder en face le jeune homme qui les lui tenait et qui semblait avoir pris à cœur de l'intéresser et de la charmer. Tout à l'heure un inconnu pour elle, il commençait à éveiller dans son cœur des choses endormies jusque-là, à y faire naître un trouble inexpliqué, qui longtemps encore et dût-elle ne jamais le revoir, lui rendrait doux son souvenir.

Elle fut soudainement arrachée à ce langage captivant.

— Le temps passe vite en bonne compagnie, disait son père. Mais je vous ferai remarquer, mesdames, que c'est l'heure de rentrer dîner.

— Déjà ! pensa-t-elle avec regret.

Elle venait d'entendre une musique délicieuse et trois heures s'étaient écoulées aussi brèves que des minutes. Quel dommage de voir finir ce concert !

III

L'HISTOIRE D'UN AMOUR

Lorsqu'il rentra dans sa chambre, après avoir quitté sa mère, encore impressionné par le souvenir de cette rencontre, Roger Montagny était

tout à la droiture, à la sagesse, à la loyauté. Séduit par la perspective d'un mariage riche, charmé par le sourire de deux beaux yeux, il se voyait, à quelque temps de là, en une situation digne d'envie. Une fois marié, il quitterait l'administration des postes. A l'aide de la dot de sa femme, il se lancerait à la Bourse. Certainement, il y réussirait et il ferait fortune sans recourir à ces moyens indélicats devant l'emploi desquels, quelques heures avant, il n'avait pas reculé.

Ce qu'il avait fait, il le regrettait, non que sa conscience le lui reprochât, — depuis longtemps, il n'en entendait plus la voix — mais parce qu'il le jugeait dangereux et inutile.

— J'ai cédé à un mouvement de folie, s'avouait-il, et j'ai risqué gros jeu pour un résultat bien incertain. Qu'aurais-je trouvé dans ces lettres et à quels dangers n'allais-je pas m'exposer en les ouvrant! C'est déjà bien grave de les avoir prises et si quelqu'un du bureau pouvait s'en douter!.....

L'inquiétude, et non le remords, le fit frissonner. Puis il se rassura. Le lendemain, il serait au bureau à la première heure. Il déposerait les lettres dans le casier d'où elles n'auraient dû sortir que pour passer dans les mains du destinataire et, de son aventure, il ne garderait plus que le souvenir qu'on garde d'un mauvais rêve. Libéré de ce souci, il recommença à penser à cette jolie Léonide, aux cent mille francs, aux espérances réalisables à la mort des parents et les réflexions aux-

quelles il s'abandonnait lui montrèrent bientôt sa vie future sous des couleurs riantes.

Mais sur le plus beau ciel, passe parfois un nuage et sur le sien, une réflexion en retour soudainement en mit un. Mademoiselle Tavers n'avait pas fait connaître encore ses impressions. Que pensait-elle de lui? Qu'en dirait-elle à ses parents et ceux-ci, fût-elle disposée à épouser un homme qu'elle n'avait fait qu'entrevoir, consentiraient-ils à la laisser libre d'obéir aux impulsions de son cœur ?

Ce doute tomba sur son enthousiasme comme l'eau sur la flamme et l'éteignit. Des craintes l'assaillirent, déchaînèrent ses perplexités. Aux navigateurs les plus habiles et les plus hardis, il arrive tous les jours d'échouer au port. S'il échouait, que ferait-il? En se posant dans son esprit avec précision et netteté, la question ramena sa pensée aux lettres dérobées. Quelle sottise il commettrait en en précipitant la restitution ! Puisqu'elles étaient en son pouvoir, pourquoi ne pas les garder, quitte à les détruire s'il n'avait pas besoin de s'en servir ? Ayant osé faire le coup, convenait-il de se mettre dans le cas de n'en pouvoir profiter ? Et le parti de conserver encore ces lettres succéda au parti plus honnête de les restituer sur-le-champ.

Après avoir renoncé à les lire, il y revenait se donnant pour justifier sa curiosité, toutes sortes de raisons, qu'il appelait de bonnes raisons. Quand on entreprend de conquérir la fortune, on a besoin

de toutes ses armes. L'heure n'était donc pas venue pour lui de se dépouiller de celles dont il s'était emparé au prix des plus grands risques.

C'est en se déshabillant pour gagner son lit qu'il se tenait ces raisonnements, livré aux pires tentations, perdant pied peu à peu et comme le matin, déjà mûr pour la faute irréparable. Brusquement, il reprit ses vêtements, s'en couvrit tant bien que mal et, s'asseyant à sa table, il ouvrit d'un tour de main rapide et saccadé le tiroir où, le même jour, en rentrant, il avait jeté les lettres tentatrices.

Il les étala devant lui toutes les trois, les examina successivement, afin de voir s'il lui serait possible de les retirer de leurs enveloppes sans déchirer celles-ci et se rendit compte bien vite que ce serait pour lui un jeu d'enfant. Les enveloppes étaient fermées, non à la cire, mais à la colle. Par conséquent, il suffirait de mouiller légèrement les parties adhérentes pour les détacher les unes des autres et de les recoller ensuite avec soin pour dérober aux yeux les plus exercés l'indiscrétion dont elles auraient été l'objet. Son parti résolument arrêté, il l'exécuta sur-le-champ avec tant d'habileté qu'on eût dit qu'il n'avait fait autre chose de sa vie. En quelques minutes ces enveloppes ainsi violées se trouvèrent prêtes à lui livrer leur secret.

Il y en avait trois, nous l'avons dit. L'une, la plus légère, renfermait une double feuille de pa-

pier, couverte d'une écriture virile, révélatrice du caractère énergique de l'auteur, un homme assurément. Elle portait le timbre d'Alger. Revêtues du même signe d'origine, les deux autres, plus épaisses et plus lourdes, laissèrent sortir de leurs plis plusieurs lettres tracées de la même main, une main de femme à n'en pas douter. Roger les compta. Elles étaient au nombre de seize. La plus ancienne remontait à seize ans; la plus récente était postérieure de quelques jours seulement à celle où il avait reconnu une écriture masculine.

En les ouvrant, il n'avait d'abord regardé que la date de chacune d'elles, jugeant nécessaire de les lire dans l'ordre où elles avaient été écrites et les classant à cet effet. Mais, frappé par cette circonstance qu'une seule émanait d'un homme, c'est elle qu'il décida de parcourir d'abord, après avoir constaté que, pas plus que celles qu'il attribuait à une femme, elle n'était revêtue de signature.

— C'est bien ce que j'avais prévu, se disait-il pressentant déjà qu'il ne pénétrerait pas le mystère de cette correspondance et que sa mauvaise action ne lui donnerait aucun profit.

Et d'en acquérir la quasi-certitude alors qu'il était trop tard pour s'arrêter sur le chemin où il s'était engagé et pour revenir en arrière, il conçut instantanément une irritation dont il ne put contenir l'éclat et qui se manifesta par la violence avec laquelle sa main fermée frappa la table

tandis qu'un juron grossier sortait de sa bouche.

Mais avec une égale rapidité, il se ressaisit, se reprochant d'avoir été si peu maître de lui et de s'être exposé à réveiller sa mère qui, dans la chambre voisine, devait commencer à s'endormir. Comment parviendrait-il à dissimuler ses sensations devant témoins, s'il ne s'accoutumait pas à les réprimer quand il était seul! Dans la glace qui lui renvoyait son visage, il se voyait blême, les yeux hors la tête, tel un coupable qui redoute un châtiment... Un effort de sa volonté lui rendit le sang-froid et déjà son visage en témoignait lorsqu'il reprit sa place pour poursuivre la lecture si sottement interrompue par la vivacité de son dépit.

La lettre tombée la première sous ses yeux, celle de l'homme, était datée de la semaine précédente, — 4 mai 1895. — Elle ne portait aucun nom de ville et n'eût été le timbre postal, Montagny eût ignoré qu'elle avait été expédiée d'Alger.

Il lut ce qui suit :

« Amie à jamais chérie et toujours inoubliée, ce n'est pas en vain que vous avez fait appel à mes tendres sentiments pour vous et à ma loyauté. Vous me demandez encore si j'ai détruit vos lettres comme vous avez détruit les miennes et vous vous étonnez que je n'aie jamais répondu nettement à cette question déjà posée par vous à diverses reprises, dans les rares circonstances où, depuis quinze ans que nous sommes séparés, il

nous a été permis de correspondre un peu librement.

» Mon silence à cet égard vous inquiète autant qu'il vous étonne et toujours craintive, toujours tremblante, redoutant toujours que ces témoignagnes irrécusables du cher passé ne tombent en des mains étrangères, vous m'adjurez de les détruire si je les possède encore ou de vous les restituer.

» En réponse à cette prière, je vous dois la vérité, et la vérité, c'est que j'en ai gardé quelques-unes, celles où je vous retrouvais le mieux telle que je vous connus. Je les ai gardées comme un trésor et au cours de ma vie si pleine d'occupations et de soucis, il ne s'est guère passé de journée qui ne m'ait vu les relire pour y fortifier mon immuable foi dans l'avenir.

» Cela vous le sauriez déjà si, depuis que nous vivons loin l'un de l'autre, vous n'aviez systématiquement refusé de me revoir et si vous ne vous étiez empressée de quitter Paris toutes les fois que vous me saviez au moment d'y venir. Si j'avais pu causer avec vous, je vous aurais dit pourquoi je conservais ces reliques sacrées, mon unique consolation après vous avoir perdue et je vous eusse tant suppliée, que vous auriez consenti à me les laisser. En ma possession elles étaient en sûreté.

» Mais pour vous en convaincre, pour vous arracher ce consentement, il fallait la parole et non la plume. J'ai craint que mes supplications écrites

vous laissassent insensible et ce que je brûlais de vous dire de vive voix, j'ai renoncé à vous l'écrire.

» Aujourd'hui, je ne peux plus tergiverser. Je ne saurais vous mentir, vous affirmer que vos lettres n'existent plus, lorsque je les tiens là et que si souvent, je les presse sur mon cœur. Un mensonge serait une injure à mon toujours vivant amour et comme d'autre part, je ne veux pas que vous puissiez m'en soupçonner, comme il m'importe de vous rassurer et que, du reste, j'ai cru comprendre qu'en vous les renvoyant au lieu de les détruire moi-même, j'irai au-devant de votre désir, je vous les retourne par la voie de la poste restante à laquelle je confie également celle-ci, ainsi que vous me l'avez demandé. J'en ai formé deux paquets aux initiales ordinaires et le tout vous arrivera à la fois.

» En vous obéissant, mon amie, je vous fais le plus héroïque des sacrifices. Il me dépouille du seul souvenir tangible qui me fût resté des belles heures d'autrefois. A travers ces lettres, je vous voyais, je vous entendais. Les relire, c'était souffrir; mais, du moins, je pouvais me croire encore aimé. Oui, le sacrifice est grand. Mais je m'y résigne en espérant que vous le considérerez comme une preuve de mon indestructible tendresse, cette tendresse dont votre volonté a cloué dans ma bouche les accents passionnés lorsque vous m'avez fait un devoir de m'éloigner de vous.

» Adieu, vous que je chéris et chérirai éternellement. »

La lettre que Roger venait de lire ne désignait pas la femme dont il avait mérité la reconnaissance. Mais elle l'initiait à son secret et la montrait quinze ans après une liaison volontairement brisée par elle, en proie à des remords, à des tourments, soucieuse surtout de voir disparaître les preuves accusatrices de sa faute.

Le roman d'amour dont les propos de l'un des acteurs attestaient l'existence passée était dénoué. La restitution des lettres, sollicitée par la maîtresse et consentie par l'amant, en constituait le dernier chapitre, et de ce roman dont il était aisé de deviner les péripéties il ne resterait plus de trace quand la correspondance où il revivait serait détruite. Mais, elle ne l'était pas et elle en disait assez pour justifier les terreurs de la femme, si visibles dans la lettre de l'homme.

Il importait peu que la liaison eût pris fin. Des témoignages qui survivaient à la rupture, un personnage indélicat et sans moralité, tel qu'était Montagny, pouvait se faire une arme meurtrière pour les coupables s'il parvenait à les découvrir.

C'est là ce que, dès le matin, quand l'inconnue s'était présentée au guichet de la poste restante, il avait entrevu, et la lecture de la première lettre achevée, plus impatient encore d'en tirer parti,

il se demandait comment il découvrirait le nom des héros de cette histoire. Tant qu'il ne les connaissait pas, il ne pouvait rien, et dès lors, il ne devait négliger aucun moyen de les connaître.

Cette conviction explique la curiosité plus exaltée avec laquelle il se jeta sur les lettres qui lui restaient à lire. Il espérait y trouver des noms, ou tout au moins quelque phrase révélatrice, propre à faciliter ses recherches et à en assurer le succès. Maintenant, penché sur ces papiers mystérieux, et les dévorant du regard, il interrogeait chaque mot, poursuivant jusqu'entre les lignes la révélation qu'il leur demandait et qu'elles s'obstinaient à lui refuser. Ces amants avaient été prudents. Comme s'ils eussent pressenti que leur correspondance tomberait un jour entre des mains malveillantes ou cupides, ils s'étaient gardés d'y rien mettre qui les désignât. On s'en est déjà convaincu en lisant la lettre de l'homme ; on s'en convaincra mieux encore en lisant celles de la femme :

« 3 mars 1881.

» De notre entretien d'hier, cher monsieur et ami, je garde une impression douce et réconfortante. Vos paroles, si délicates, si caressantes, m'ont fait du bien. Mais, je crois rêver en me rappelant que le langage affectueux que vous m'avez tenu, c'est moi qui l'ai provoqué par mes confidences.

» Des confidences ! Comment ai-je été amenée

à vous en faire ? Je n'avais jamais parlé à personne ainsi que je vous ai parlé. Entretenir les autres de moi, de mes peines, de mon isolement, des déceptions de ma vie conjugale, de ma douleur de n'être pas mère, m'a toujours fait horreur et partout où l'on m'a vue, j'ai passé comme un livre fermé. Vous êtes le premier, le seul qui ayez pu y lire, et j'en suis toute bouleversée.

» Je ne regrette rien cependant, si de l'amitié que vous m'avez offerte je dois toujours retirer le même bienfait. Quand nous nous sommes séparés, après cette heure de délices, j'avais fait provision de courage, et ce qui vibrait le plus vivement en moi, c'était le désir de boire encore à la source de force, que vous m'avez ouverte. Vous voyez comme je vous parle. Qu'allez-vous penser de votre nouvelle amie? Quoi que vous en pensiez, cependant, gardez-moi votre amitié et croyez que je suis digne de la comprendre et de l'apprécier. »

Signature effacée.

« 16 mars.

» Mon ami, je ne dissimulerai jamais avec vous et je vous ouvre mon cœur, afin que vous y puissiez voir le trouble qui y est entré depuis que nos relations sont devenues plus fréquentes. Avant de vous attacher davantage à moi, réfléchissez. Où allons-nous? Où me conduisez-vous ?

» Vous me connaissez trop bien pour avoir conçu

l'espoir que je vous suivrai partout, et pour douter du soin que je mettrai toujours à nous garder l'un et l'autre d'un danger vers lequel il me semble que vous vous laissez trop facilement entraîner. Ne l'affrontons pas, je vous en conjure!

» Ce n'est pas que je redoute d'y succomber. Mais, si pour l'éviter, il fallait cesser de nous voir!... Avez-vous réfléchi à cela? »

« 25 mars.

» Mon mari à qui vous plaisez d'ailleurs beaucoup s'étonne que vous vous obstiniez à ne venir jamais quand nous avons du monde. Il a remarqué et il me l'a dit d'un ton singulier que, presque toujours, lors de vos dernières visites, j'étais seule.

» Ces visites, vous le savez, il n'est pas en mon pouvoir de les lui cacher et tel que je le connais, défiant, soupçonneux, jaloux, je commence à craindre qu'il n'en prenne ombrage. Faites donc un effort sur vous-même et venez quelquefois à mon jour. Ce ne sera ni bien gai ni bien intéressant pour vous et peut-être souffrirons-nous de ne pouvoir rien nous dire. Mais, à ce prix, nous aurons quelque sécurité et nous nous assurerons la possibilité de nous voir à d'autres jours, sans témoins. »

« 12 avril.

» Mon ami cher, ne venez pas demain. Je sens

les soupçons monter autour de nous. Hier, j'avais dit à mon mari que, me sentant trop souffrante pour sortir et pour recevoir, je resterais à la maison et condamnerais ma porte ; et telle était bien mon intention, puisque je n'attendais ni vous ni personne. Jugez donc de ma surprise, lorsque par deux fois dans l'après-midi, j'ai vu cet homme toujours surmené par ses affaires et si occupé, revenir soi-disant pour prendre de mes nouvelles. Je me figure qu'il a cru que j'avais tout disposé afin de me ménager un tête-à-tête avec vous. Il se peut que je me trompe. Mais, dans l'incertitude, mieux vaut que mes gens ne vous voient pas demain.

» J'irai prendre mon thé, à cinq heures, à l'endroit ordinaire. Si j'ai le bonheur de vous y rencontrer, nous conviendrons du jour de votre prochaine visite.

» A demain, mon ami. »

« 20 avril.

» Vous ne m'avez que trop obéi et vous n'avez que trop tenu compte de mes recommandations dictées par la prudence. Huit jours sans vous voir, quel supplice et n'est-ce pas affreux ? Et n'est-ce pas folie aussi que j'ose vous avouer que ce supplice est au-dessus de mes forces ? Ah ! venez, venez ; venez à tous risques ! Peut-être aurons-nous la bonne fortune d'être seuls durant cinq minutes, de pouvoir échanger quelques mots et d'aviser aux moyens de causer parfois encore un peu li-

brement !... Qu'allons-nous devenir si nous ne pouvons plus nous voir ? »

« 22 avril.

» Je ne suis pas encore remise de l'émoi dans lequel m'ont jetée les conseils et les prières que vous m'avez fait entendre hier. Qui, sans doute, peut-être n'est-il pas d'autre moyen de nous dérober de temps en temps aux surveillants dont nous sommes environnés quand vous êtes chez moi et de faire tomber les soupçons qu'engendrent visiblement vos visites. Mais aller chez vous, moi, y avez-vous songé !

» Jamais, jusqu'à ce jour, depuis qu'un hasard que je bénis nous a rapprochés et révélés l'un à l'autre, je n'avais entrevu cette éventualité et rien que de l'envisager et de craindre qu'il n'y faille recourir si nous voulons sauver notre chère amitié, je suis toute tremblante. Que dois-je faire ?

» De grâce, mon ami cher, ne vous offensez pas de mon indécision. Elle ne procède pas, je vous le jure, d'un sentiment de défiance envers vous. Je vous sais honnête et loyal et sous votre sauvegarde, je ne cesserai jamais de me croire en sûreté. Je vous suis trop chère pour que vous vouliez rien ajouter aux tourments que me cause le douloureux souci auquel je suis en proie depuis que je vois si clairement notre amitié menacée par une jalousie que rien, dans ma conduite, n'a jus-

tifié. Non, je ne redoute rien de vous. Mais sûre de vous, puis-je l'être de moi?

» Hélas! Quand je regarde dans mon âme — est-ce un crime de vous l'avouer et ne l'avez-vous pas déjà compris? — je suis épouvantée par la violence de mes sentiments pour vous. Ils étaient purs, lorsque mon cœur les a conçus. Vous voir de temps en temps, vous accueillir comme un rayon lumineux et réchauffant tombé sur la détresse et l'obscurité de ma vie ; écouter vos douces paroles, y puiser de la force, mes désirs, mon rêve n'allaient pas au delà.

» Je vous saluais et vous bénissais comme le voyageur, perdu dans le désert, salue et bénit l'oasis qu'il découvre et où pourront se détendre ses membres fatigués. Je ne voulais rien autre, je ne souhaitais rien autre. Je vous l'ai dit et répété. Je vous en ai convaincu et vous vous êtes résigné à ne me rien demander que ce que je pouvais vous laisser prendre de moi sans violer la foi que j'ai jurée à celui dont je porte le nom et sans offenser Dieu. Et c'est parce que je n'ai douté ni de cette résignation ni de votre parole que je me suis livrée sans arrière-pensée, sans remords, à ces sentiments qui me réconfortaient. Mais, en les calomniant, en s'efforçant de m'y faire renoncer, en voulant les étouffer, on les a dénaturés, transformés, exaltés et maintenant, c'est toute ma vie que je voudrais pouvoir vous donner !...

» Je vous ai écrit un jour qu'avec vous je ne dis-

simulerais jamais et je ne dissimule pas, vous le voyez. Mais, après vous avoir donné ce témoignage de mon entière et tendre confiance, après vous avoir fait cet aveu, puis-je exaucer votre prière ? Puis-je aller chez vous?

» En vous parlant comme je viens de le faire, n'ai-je pas créé, de mes mains, l'obstacle qui m'empêche de vous céder ? Le danger est là, devant moi. Je vous l'ai décrit. Ne serais-je pas bien coupable si, l'ayant mesuré, j'allais quand même l'affronter? Soyez juge. »

« 24 avril.

» Quels accents vous me faites entendre. Je suis rassurée et vaincue, rassurée par vos promesses, par vos engagements, par ce serment de ne pas me tenter et de me défendre contre moi-même, vaincue par la grandeur de votre affection qui éclate dans tout ce que vous me dites. Vous persistez à m'appeler; je vais à vous. A demain. Que Dieu nous garde et si c'est mal de vous céder, qu'il me pardonne ! »

Ces lettres, Montagny les avait lues d'affilée, intéressé comme par un roman, par ces aveux successifs d'une âme ardente autant que candide, à travers lesquels on saisissait, en leur réalité, les progrès de la passion dont elle subissait, contre son gré, la violence.

Mais, à ce point de sa lecture, il s'arrêta. La

vibrante émotion qui se dégageait de ces feuillets avait fini par se communiquer à lui et il reprenait haleine dans le même état d'âme qu'un spectateur qui voit au théâtre le rideau se baisser sur les péripéties d'un premier acte poignant. Il se leva, alluma machinalement une cigarette et en tira quelques bouffées en marchant dans sa chambre comme pour donner à son exaltation le temps de se refroidir.

En cette minute, il ne songeait guère aux moyens par lesquels il s'était emparé de cette correspondance et pas davantage au but qu'il se proposait en s'en emparant. Il n'était plus qu'un homme subitement captivé par la beauté d'un spectacle et moins soucieux d'en connaître le dénouement que de faire durer son plaisir, Il raisonnait intérieurement sur le caractère des personnages. Il trouvait la femme délicieuse, rêvait pour lui-même d'une maîtresse qui lui ressemblât et portait envie à l'homme qui avait su conquérir une créature si digne d'être aimée.

Et se rappelant qu'il l'avait vue, qu'elle lui avait parlé, qu'elle était son obligée et lui avait exprimé sa reconnaissance, il regretta de ne pas la mieux connaître, d'ignorer qui elle était. Mais ce regret ne s'inspirait plus d'une visée intéressée, basse et cupide. Il résultait uniquement d'un désir de jeune homme, le désir de trouver dans le cœur, dont il venait de surprendre le secret, un peu de bonheur pour lui-même et de mordre aux fiévreu-

ses jouissances dont les cris de ce cœur lui révélaient les délices. Puis, il railla ce désir, se trouva ridicule de l'avoir conçu, l'écarta et ne songea plus qu'à satisfaire sa curiosité éveillée par les lettres déjà lues, en se hâtant de lire les autres.

— Ce qui va arriver est facile à deviner, murmura-t-il en reprenant sa place. C'est une emballée, ma belle inconnue. Mais, tout de même, voilà bien des façons pour faire le saut.

Et, sans plus tarder, il poursuivit sa lecture :

« 25 avril.

» Cher bien-aimé, il est six heures et demie. Je viens de rentrer sans encombre. On ne m'a rien demandé. Comme nous avons douze personnes à dîner, on aura bien vite oublié que j'ai passé toute l'après-midi dehors et on ne me questionnera pas sur l'emploi de mon temps. Sois donc sans inquiétude ; je ne serai pas même obligée de mentir.

» Il est autre chose aussi, mon trésor, à propos de quoi je veux te rassurer. Tout à l'heure, au moment où je m'arrachais de tes bras, tu m'as dit, avec angoisse :

» — Pourvu que maintenant tu n'ailles pas regretter et m'en vouloir !

» Pour toute réponse, je t'ai serré plus étroitement dans les miens et mes baisers ont fermé ta bouche. Mais il me semble que je ne t'ai pas assez dit ce que j'avais à cœur de te dire.

» T'en vouloir, moi ! Et de quoi, grand Dieu ? De ma faiblesse? Comme si je pouvais t'en accuser quand j'ai encore aux lèvres le parfum des tiennes et sur tout moi la brûlure de tes ardentes caresses, quand résonnent toujours à mes oreilles tes douces et tendres paroles et quand je t'entends me répéter que j'étais maintenant ta chère femme bénie, dans la vie et dans la mort ! Non, je ne t'en veux pas, âme de ma vie, je ne t'en voudrai jamais; jamais je n'aurai de regret puisque je n'en pourrais concevoir que si tu oubliais ce que tu m'as promis.

» Je ne t'accuse pas plus de ce qui est arrivé que je ne m'en accuse moi-même. C'était fatal, cela devait être ; nous nous aimions trop pour pouvoir résister au désir impérieux d'être l'un à l'autre et de nous unir pour l'éternité. Je n'en ai plus douté, lorsque ta porte s'est ouverte devant moi, quand je t'ai vu sur le seuil, ta figure extasiée par le bonheur que je t'apportais et tes yeux, tes bons yeux de caniche fidèle, tout rayonnants de l'amour qui emplit ton cœur. Si j'avais pu concevoir des regrets, c'est à ce moment qu'ils se fussent éveillés, car je comprenais que je ne pouvais plus échapper à ma destinée. Mais, j'étais venue librement au devant d'elle. Je ne pouvais donc accuser que moi.

» Comment d'ailleurs, aurais-je eu des regrets, alors que je sentais, dès tes premières paroles, à quel degré j'étais ta femme, ta femme à toi, à toi

seul ?... Pouvais-je en concevoir après ? Oh ! après, quand tout avait été joie, ivresse, ivresse infinie, moi si troublée, si tremblante, et toi si timide, si doux d'abord, si éloquent ensuite ! Rassure-toi donc, mon cher amour. Loin de t'en vouloir, je te bénis ; je te bénis pour ta bonté, pour ta tendresse, pour tout le bonheur que je te dois, pour tout ce que tu m'as révélé, ami adoré, initiateur de mon être à l'amour.

» Pour que tu n'ignores rien de ta femme, et tu n'en dois rien ignorer, j'ajouterai encore que je suis sans remords. Tiens tes promesses et je n'aurai pas plus de remords que de regrets. Si, contre mon attente, j'en avais quelque jour, alors que cependant tu serais sans reproches, tu ne le saurais pas, tu ne les connaîtrais pas. J'en subirais seule la torture.

» A cette heure, il n'en est qu'une pour moi, affreuse, par exemple et contre laquelle tu peux seul me protéger : c'est de penser à tout ce qui nous sépare, au mur que la vie met entre nous, à tout ce qu'il nous faudra d'efforts, de volonté, de ruses pour y faire brèche ; c'est de te vouloir sans cesse à mon côté et de ne pas te voir ; c'est aussi de t'appeler sans que ta chère voix me réponde ; c'est enfin d'être obligés de nous cacher et de pressentir que si quelque jour notre secret était découvert, on ne verrait dans notre amour si beau, si grand, qu'une banale aventure... J'éloigne ces idées et je me rassure en me disant que deux êtres sont

bien forts lorsqu'ils s'aiment comme nous nous aimons.

» Je vais maintenant vivre dans ton souvenir jusqu'à dimanche. Comme je te l'ai dit, on sera absent ce jour-là et je serai libre d'aller à toi. A dimanche, donc, mon bien-aimé. Que le dimanche est un beau jour !... Entre tous les baisers que je mets ici pour toi, choisis celui que tu préfères. C'est celui-là que je te donne et de toute mon âme. »

« 4 juin.

» Nous étions trop heureux, mon cher trésor, et ce bonheur ne pouvait durer. Sur mon ciel, j'attendais le nuage. Le voilà. Le spectre de la séparation se dresse devant nous. On m'a fait part ce matin des projets de villégiature pour cet été. Le mois prochain, départ pour les eaux, où il va tous les ans et où il veut que je l'accompagne. Puis, jusqu'en décembre, le séjour obligé dans nos terres. Et il m'a dit qu'il arrangeait ses affaires de façon à rendre pendant ce temps à peu près inutile sa présence à Paris, à me quitter le moins possible. C'est le mur, l'horrible et sombre mur qui monte. Cinq mois sans nous voir, aurons-nous le courage de le supporter ? Comment ferons-nous ? Pourras tu seulement m'écrire ? Je suis au désespoir. Il faudra cependant trouver un moyen d'abréger ce supplice. »

« 15 juillet.

» Tendre ami et cher aimé, te souviens-tu d'une confidence que je t'ai faite, il y a quelques semaines, à la veille de ce départ auquel il a fallu se résigner. Elle avait pour objet une crainte ou plutôt une espérance que des symptômes accidentels me faisaient concevoir.

» Tu te montras incrédule et tu pris mes paroles tellement à la légère que je me demande si tu ne les as pas oubliées. Il faut cependant que je te les rappelle, car, ce qui n'était alors qu'un soupçon, une supposition, est devenu une réalité. Comprends-tu, mon Albert?

» Tu vas m'aimer davantage, n'est-ce pas? Je n'ai jamais eu plus besoin d'être aimée et d'être convaincue que, comme moi, tu béniras Dieu qui nous attache l'un à l'autre, plus étroitement encore que par le passé. Un enfant! Notre enfant. Oh! mon ami, la joie m'étouffe! Elle serait sans bornes, si celle de mon mari n'y faisait ombre. Après cinq ans de mariage, il désespérait d'être père. Aussi faut-il le voir, répandant partout la nouvelle et tenant des propos tels que, parfois, je suis tentée de me révolter, de lui jeter au visage la vérité!

» Je me contiens et me tais, cependant. La lui avouer, ce serait me perdre et toi avec moi, et du même coup le pauvre cher être dont les premiers battements m'ont révélé l'existence. Si l'on savait,

il ne serait qu'un paria, un bâtard et le jour où nous ne pourrions plus le lui cacher, peut-être nous reprocherait-il de l'avoir mis au monde. Il faut donc garder le silence.

» Maintenant, ne va pas t'inquiéter. Je ne me suis jamais sentie si vaillante ni si forte. Je fais chaque jour de longues marches; en rentrant je dévore. Si tu me voyais, ma mine te réjouirait.

» Et puis, veux-tu que je te dise? Je ne t'ai jamais tant aimé. Je songe à toi sans cesse; ton image me poursuit partout, jusque dans mon sommeil. J'entends ta voix, je vois tes yeux, je touche ta main; toute mon âme te chante un chant d'allégresse et de reconnaissance et je meurs d'impatience en attendant le moment qui va nous réunir...

» Ah! les pauvres choses que voilà quand on les écrit! Ce serait une autre affaire si je te les disais. Mon Albert, je voudrais te les dire, mais serrée dans tes bras, la tête sur ton épaule, à cette place délicieuse où, quand je m'y repose, il me semble que tu me protèges et que nul malheur ne peut m'atteindre.

» Figure-toi que tu me tiens ainsi, que je te parle... Ah! mon cher trésor, quel dommage que nous ne nous soyons pas connus plus tôt et que tu ne m'aies pas épousée! Comme nous serions heureux! surtout à cette heure où nous nous attendrions à voir éclore entre nous une pure et belle fleur d'amour! »

« 28 mars 1882.

» Je veux bien vite t'associer à ma joie, mon cher trésor. Je suis heureusement délivrée. C'est une fille, une adorable petite fille. Lorsque pour la première fois, tout à l'heure, elle s'est suspendue à mon sein, — car j'ai voulu la nourrir, — j'ai tant pensé à toi, le véritable auteur de ce mignon chef-d'œuvre de la nature, qu'il est impossible qu'avec mon lait n'ait pas passé en elle quelque chose de la tendresse reconnaissante que je t'ai vouée pour le beau présent que tu m'as fait. Sûrement, elle aura pour toi un amour filial aussi ardent qu'est l'amour de ta femme. J'ai voulu qu'elle s'appelât Alberte afin de me donner le bonheur de prononcer souvent et librement ton nom.

» Ne t'inquiète pas de moi ni de rien. Mon état physique ne laisse rien à désirer. Quant à mon état moral... Ah ! mon Albert, mon Albert à moi, rien qu'à moi, rappelle-toi les heures où tu as pu te croire plus ardemment aimé que la veille et dis-toi bien que je t'aime plus encore. Et surtout, contiens-toi, ne viens pas, ne tente pas de forcer ma porte pour nous voir plus vite. Dès que ce sera possible, c'est moi qui t'écrirai de venir.

» Je voudrais te parler jusqu'à demain. Mais il faut que je m'arrête. Je suis lasse, bien lasse. Et puis, mon cher vieux docteur, un ami qui m'a mise au monde, est là, attendant ce billet que je

l'ai prié de jeter à la poste et ne se doutant guère, le pauvre homme, que je fais de lui en ce moment un messager de joie et d'amour..

» A bientôt, mon chéri ».

« 15 décembre.

» Mon ami cher, nous nous sommes promis un jour de tout nous dire, de ne nous rien cacher. Pourquoi manques-tu à cette promesse en une circonstance de ta vie, si grave, si décisive pour ton avenir? C'est à l'improviste, par un mot de mon mari, que je viens d'apprendre que tu y as manqué. Il me dit qu'on t'offre un poste superbe à Alger, un poste inespéré, que tu le refuses, que personne ne comprend pourquoi et qu'en le refusant, tu vas à l'encontre de tes véritables intérêts.

» Ce que les autres ne comprennent pas, moi je le comprends. J'ai deviné tout de suite que ton refus s'inspirait du désir de ne pas te séparer de moi. Un tel sentiment est si naturel que je n'en suis pas surprise. Tu fais ce que j'eusse fait à ta place et je craindrais, en te disant trop vivement à quel point j'en suis attendrie et heureuse, de te faire injure. N'empêche que je t'en veux beaucoup de cette cachotterie et que l'unique moyen d'en réparer le mauvais effet, c'est de ne prendre aucune résolution définitive sans en avoir causé avec moi.

» Quelle femme serais-je si j'entravais tes pro-

jets et si je te donnais le droit de me le reprocher un jour? Tu es mon bien, ma lumière, ma raison de vivre. Je m'affole à la pensée que si tu acceptes ce qu'on te propose, nous serons des mois sans nous voir. Mais, ce sacrifice, j'y consentirai, si ton intérêt l'exige... Si tu pars, j'attendrai, malgré ma douleur, que le ciel te rende à moi, sachant bien que de loin comme de près, tu m'aimeras toujours.

» Viens demain dans la soirée. Je suis sûre d'être seule et nous causerons. »

« 16 décembre.

» Ne viens pas ce soir. Notre Alberte est malade. Son état m'inquiète. Température : 39°. Je ne la quitte pas et ne pourrais te recevoir. J'attends le médecin... on me l'annonce. Je finirai ce billet tout à l'heure... Ah! mon ami, quelle épouvantable chose! Le médecin croit que c'est le croup! Ma raison se perd. Tout se paye, et je me demande si en nous aimant, nous n'avons pas attiré sur nous la colère du ciel! Est-ce le châtiment qui commence? »

« 20 décembre.

» Elle est sauvée! L'opération a réussi. Notre chère mignonne est encore bien abattue. Mais le docteur répond d'elle désormais, et pour la pre-

mière fois depuis quatre jours que je gravis ce calvaire, je renais à la vie, à l'espoir.

» Seulement, comment te dire ce que j'ai fait? Comment t'avouer de quel prix j'ai payé le salut de notre enfant? Tu vas protester, me maudire peut-être, m'accuser de ne plus t'aimer! Dieu sait cependant si mon cœur n'est pas toujours et uniquement plein de toi, si tu n'es pas toujours pour ta malheureuse femme l'ami adoré, l'élu de son âme, l'être exquis et préféré entre tous les êtres, celui pour qui elle voudrait vivre et mourir?

» Mais tant de pensées déchirantes m'ont assaillie durant ces journées de martyre, où, à toute minute, je croyais que la chère petite allait expirer dans mes bras!... Les médecins n'avaient plus d'espoir. Ce n'est que pour ne rien avoir à se reprocher, et sans en attendre un bon résultat, qu'ils ont tenté l'opération... Enfin, mon pauvre aimé, j'ai perdu la tête. Le voile qui me cachait le caractère coupable de ma conduite s'est déchiré. Ma conscience endormie s'est réveillée, les remords s'y sont déchaînés, et tout ce qui m'avait semblé légitime, l'ardeur de mon amour pour toi, le don de moi-même, le bonheur de m'abandonner à tes caresses, l'espoir d'en jouir toujours, ma ferme volonté de resserrer sans cesse et à jamais les liens qui nous unissaient, tout cela m'est apparu criminel et ne méritant que trop le châtiment que je sentais prêt à éclater sur nous.

» Alors, je me suis jetée aux pieds de mon cru-

cifix ; j'ai prié, prié ardemment, et tremblante, éperdue, demandant grâce, je me suis immolée et toi avec moi, mon ami bien-aimé. Oui, j'ai eu ce courage, et pour fléchir la colère du ciel, je lui ai tout offert en holocauste, ton amour, le mien, notre bonheur à venir; oui, j'ai fait le vœu, non de ne plus t'aimer, — ne plus t'aimer n'est pas en ma puissance, — mais le vœu de ne plus te voir si notre enfant échappait à la mort. J'ai été exaucée ; elle est sauvée et il ne me reste plus qu'à tenir le solennel engagement que j'ai pris en expiation de ma faute.

» Vas-tu maintenant comprendre en quel état misérable est mon cœur, au moment où je te signifie cette sentence qui va briser le tien et envelopper ta vie d'une ombre éternelle ? Entendras-tu mes cris, mes sanglots ? Mesureras-tu l'étendue de mon désespoir, désespoir si grand que tout à l'heure, puisse Dieu me le pardonner ! j'ai eu le regret que la mort de l'enfant ne m'ait pas déliée de mon vœu ? Verras-tu mes déchirements, mes doutes, mes révoltes, mon sang qui coule par une plaie inguérissable ? Je le souhaite et je l'espère, car, alors, tu m'auras en pitié et cette pitié plaidera pour moi, et tu ne me maudiras pas.

» Ah ! quelle ironie que la vie, qui n'a mis de l'amour en nous que pour le transformer en souffrance ! Nous étions créés l'un pour l'autre et elle s'est plu à ne nous le révéler que lorsqu'il était trop tard ! Elle nous a permis d'entrevoir le bon-

heur et elle nous oblige à y renoncer!... car, mon renoncement est fait, mon bien-aimé, et il est irrévocable; j'exige de toi qne tu ne cherches plus à te rapprocher de moi. Je veux même que ce poste qu'on t'a offert en Algérie, tu l'acceptes, que tu mettes la mer entre nous. J'ai juré et nous ne devons pas nous revoir. Nous ne nous verrons donc plus, à moins que quelque jour, et si, comme j'en suis sûre, tu n'as pas cessé de m'aimer, un événement, qu'il m'est interdit de souhaiter, sous peine d'être criminelle, ne vienne briser mes chaînes et me rendre libre d'aller te dire ce dont tu n'auras jamais douté, que, moi aussi, je n'ai pas cessé de te chérir.

» Et maintenant, mon adoré, puisque ta femme, ta chère femme bénie comme tu l'appelais, te parle pour la dernière fois, laisse-la une minute encore, la tête sur ton cœur, te dire merci pour ces trop brèves heures d'amour et d'ivresse; laisse-la... Non, je ne dois plus, je ne peux plus... Adieu, toi qui as été ma lumière; adieu, chair de ma chair et sang de mon sang... Adieu. Pense à moi, ne m'oublie jamais. Sache bien que sans toi je serai toujours malheureuse. Je ne t'ai jamais tant aimé, tant appelé, qu'en ce moment où je t'impose la dure loi de me fuir, et je t'aimerai ainsi jusqu'à ma mort. Adieu. Adieu. »

« 24 mai 1895.

» Mon cher ami, la lettre si délicate, si tendre que vous m'avez écrite à l'occasion de ma fête m'a comblée de joie. Je sens battre votre cœur sous les formes conventionnelles auxquelles vous êtes obligé de recourir pour que, si quelque autre que moi lisait ce que vous me dites, ne se réveillent pas des soupçons depuis longtemps endormis. Entre vos lignes, je respire ainsi qu'un parfum délicieux la fidélité de votre souvenir. Me convaincre comme vous le faites de cette fidélité, c'est me verser du bonheur, et l'ayant goûté, je vous remercie de me l'avoir donné. C'est vous avouer que mes sentiments n'ont pas changé, qu'ils sont ce qu'ils furent au cours de nos heures heureuses, ce qu'ils étaient l'an dernier, ce qu'ils seront toujours.

» Vous me demandez des nouvelles de ma fille. Elles sont pour vous réjouir. La chère enfant grandit en grâce et en beauté. Elle vous ressemble, non seulement par l'intelligence et par le cœur, mais aussi par les traits. Elle a vos yeux et je crains toujours qu'on ne s'en aperçoive. Soyez donc fier d'elle. Vous avez tout lieu de l'être.

» J'ai maintenant un petit reproche à vous adresser. L'an dernier, à pareil jour, en vous remerciant comme je vous remercie, je vous ai demandé si ma correspondance était détruite. Je vous indi-

quais même par quel signe vous pouviez, dans une lettre banale, me répondre quatre mots dont j'aurais pu seule comprendre la signification Depuis, vous ne m'avez pas écrit, ce à quoi je m'attendais bien, puisque tel est l'ordre que je vous ai donné. Mais, ma surprise est grande de ne pas trouver dans la lettre que j'ai reçue voici quelques jours, le signe convenu.

» Je ne saurais vous dire à quel point j'en suis troublée. Alberte a quinze ans ; elle est en âge de tout comprendre et je tremble en pensant que le secret de sa naissance, si les lettres qui le révèlent ne sont pas détruites, est à la merci d'un accident, indiscrétion, vol, que sais-je? Je vous supplie de me rassurer. Adressez votre réponse la semaine prochaine poste restante, au même bureau qu'autrefois, sous les mêmes initiales. J'attends avec impatience ce témoignage de votre sollicitude et de votre affection. »

« 31 mai.

» J'ai votre réponse, mon ami ; elle ne me satisfait pas. Vous me dites de me calmer, de ne pas m'inquiéter, qu'il n'y a pas de péril, mais vous ne répondez pas à ma question. Je vous la réitère donc et bien précise. Avez-vous détruit mes lettres? Pouvez-vous m'affirmer sur l'honneur qu'elles n'existent plus? Cette affirmation peut seule me rassurer et encore en suis-je à me demander, tant

est grande mon inquiétude, si mieux ne vaudrait pas, au cas où elles seraient toujours en votre possession, que je fusse mise à même de les détruire de mes mains.

» J'irai à la poste restante de demain en huit et j'espère y trouver la réponse loyale que je sollicite de votre affection. »

IV

OU MONTAGNY SE RÉVÈLE

C'était fini. Roger avait tout lu.

Mais si la lecture l'avait passionnément intéressé en l'initiant à une émouvante histoire d'amour, en revanche, elle ne lui avait rien appris quant à l'identité des trois personnages de cette histoire. Il connaissait la figure de deux d'entre eux, mais il ignorait leur nom, leur état dans le monde et encore qu'il eût lieu de supposer que le mari devait être riche, mêlé aux grandes affaires, ils appartenaient, au moins en apparence, à un rang social si élevé, ils vivaient dans une société si différente de la sienne que probablement, il n'aurait jamais l'occasion de les rencontrer.

Il n'était guère plus avancé en ce qui touchait le troisième, l'amant, celui que la maîtresse appelait Albert. Trop de gens se nomment ainsi pour

que cette indication pût l'aider dans ses recherches. Le fait même que ledit Albert occupait en Algérie un poste important n'était pas plus révélateur. Dans une grande colonie, les postes importants sont nombreux. Il y en a dans les administrations publiques, dans les administrations privées, dans la magistrature, dans l'armée. Comment savoir si le personnage était fonctionnaire civil ou soldat, industriel ou financier ?

A se répéter ces choses, Roger était contraint de s'avouer que sa mauvaise action ne l'avait conduit à rien et qu'après sa lecture, il restait dans la même ignorance qu'avant.

Ce résultat négatif, il l'avait pressenti, au moment même où il se préparait à ouvrir les lettres. Il n'en éprouvait donc aucune déception et pas davantage du dépit. Il se demandait même si ce n'était pas un bien qu'il fût impuissant à pénétrer le mystère qui avait d'abord irrité sa curiosité. En continuant à l'ignorer, il échapperait à des tentations dangereuses auxquelles il eût peut-être succombé s'il en avait su plus long. Puisque, s'il épousait mademoiselle Tavers, son avenir était assuré par d'honnêtes moyens, mieux valait qu'il ne fût pas incité à le rendre plus brillant en recourant à des procédés indignes d'un galant homme.

Il semble que la restitution des lettres aurait dû s'imposer à Roger Montagny comme la conséquence logique de son raisonnement. Mais certains hommes sont des abîmes de contradictions. Lui-

même était à leur image et tandis que, soit sagesse, soit crainte de se compromettre, soit pitié pour les malheureux amants dont il avait surpris le secret, il se fortifiait dans la résolution de ne pas se servir contre eux de leur correspondance outrageusement violée, d'autre part, maintenant, il ne voulait plus la rendre.

Sait-on ce qui peut arriver, à quelles extrémités on peut être réduit? Et n'est-il pas bon de se garder une poire pour la soif?

— Je garde celle-ci! s'écria-t-il, arraché à ses méditations par le tintement de sa pendule qui sonnait minuit.

Et remises sous leur enveloppe, les lettres furent enfouies, sous d'autres papiers, au plus profond du tiroir dont il portait toujours la clé sur lui. Maintenant, du reste, il n'y voulait plus penser, très résolu à n'essayer d'en faire usage que s'il y était contraint et forcé dans l'intérêt de sa fortune.

Néanmoins, le lendemain, lorsque, dès le matin, il se remit en route pour son bureau, une vague inquiétude le ressaisit. La femme ne serait-elle pas revenue afin de réclamer ses lettres? Qu'aurait-elle dit en apprenant qu'il n'y avait rien pour elle! Si elle n'était pas revenue dans l'après-midi de la veille, elle reviendrait ce jour-là, ou le lendemain, et si c'est à lui qu'elle s'adressait, aurait-il assez d'aplomb pour mentir, pour soutenir son mensonge?

Ces questions qu'il se posait le poursuivirent tout

le long du chemin. Mais, une fois au bureau, lorsqu'il eut constaté par l'accueil de ses camarades qu'aucun incident ne s'était produit, il se rassura. La réclamante pouvait bien se présenter. Elle trouverait à qui parler. Il ne se troublerait pas en lui répondant. Il était trop maître de soi pour se troubler, alors qu'il n'avait rien à craindre.

Que pourrait-elle objecter cette belle dame, lorsqu'en réponse à sa réclamation, à supposer qu'elle osât insister, s'étonner, se plaindre, il lui objecterait que le danger du mode d'envoi dont elle usait, la poste restante sous des initiales, consiste en ce que les lettres dont l'adresse ne porte pas d'autre indication, sont livrées au premier venu qui les réclame et qu'il se pouvait bien que celles qu'elle attendait eussent été détournées ainsi ?

A cet argument, elle ne pourrait rien répliquer ; elle ne répliquerait rien. Dans sa situation, elle avait tout intérêt à ne pas faire d'histoire pour des lettres égarées. Elle n'oserait donc exiger qu'on les retrouvât. Plus il y pensait, plus il se considérait comme à l'abri de tout danger et il se raillait intérieurement d'en avoir redouté un. Puisqu'il n'avait pas été surpris au moment du vol, c'était une affaire finie. En ces sortes d'aventures, il faut pour constituer une preuve, le flagrant délit, c'est-à-dire que le voleur soit arrêté la main dans le sac.

Le même jour, dans l'après-midi, un peu avant l'heure où, à l'approche du départ des courriers,

le public se presse plus nombreux aux guichets, il vit entrer l'inconnue. Il était en train de libeller un mandat pour un vieux monsieur qui en alignait le montant devant lui. Il feignit d'être absorbé par sa besogne et de ne pas s'apercevoir de la présence de cette femme.

En entrant, elle avait parcouru d'un regard craintif l'intérieur du bureau, puis, paraissant se rassurer, elle était venue au guichet de Montagny, attendant son tour, les yeux fixés sur la porte, ayant à la main un papier qui tremblait au bout de ses doigts.

Ce papier, lorsque la place fut devenue libre, elle le tendit à l'employé, sans prononcer une parole, comme si la veille, en le remerciant avec effusion, elle avait épuisé les témoignages de sa gratitude.

C'est donc qu'elle ne voulait pas le reconnaître. Sans marquer que lui-même la reconnaissait, affectant une entière indifférence, il jeta les yeux sur les initiales, demeurant aussi froid en apparence que si, entre cette énigmatique personne et lui, rien d'anormal ne se fût passé. Il se leva nonchalamment, alla au casier, regarda les lettres qui s'y trouvaient et revint les mains vides en disant :

— Il n'y a rien.

Ce fut aussitôt, chez l'inconnue, un complet revirement. Toute pâle, tremblante, les traits décomposés, elle murmura :

— Il n'y a rien ! Etes-vous bien sûr, monsieur !

Avez-vous bien regardé? Hier, car je suis venue hier, vous vous en souvenez sans doute, il m'avait semblé que vous mettiez trois lettres de côté et j'avais cru comprendre qu'elles étaient pour moi.

— Je me souviens bien, en effet, madame, répondit Montagny, en affectant plus de bonne grâce que dans sa précédente réponse. Mais, hier, pas plus qu'aujourd'hui, il n'y avait de lettres aux initiales que vous m'indiquez et je vous l'aurais dit si je n'avais cru comprendre que vous préfériez qu'on n'en parlât pas devant la personne qui vous accompagnait.

Elle ne releva pas ces propos. Peut-être l'angoisse qu'elle ne dissimulait plus l'avait-elle empêchée de les entendre. D'un accent de crainte et de doute, elle reprit :

— Il est impossible qu'il n'y ait rien. Je suis sûre qu'on m'a écrit. Regardez mieux, monsieur, je vous en prie.

— Je veux bien vous donner cette satisfaction, madame. Mais, il n'y a pas d'erreur possible, à moins que ces lettres n'aient été mises dans un autre casier, ce qui m'étonnerait.

Il alla vérifier, repris maintenant par le désir de savoir, se demandant comment il pourrait contraindre la femme à se confier, à lui, à lui dire son nom. Elle le suivait des yeux, anxieuse, impatiente, et ce fut pire encore, lorsqu'en revenant vers elle, il lui avoua d'un geste l'inutilité de la vérification à laquelle il venait de se livrer.

— On m'a donc volé ces lettres ! gémit-elle.

— Quelqu'un savait-il que vous les attendiez ?

— Personne n'a pu le savoir.

— Alors, on n'a pu vous les voler. Il est plus probable qu'on ne vous a pas écrit, ou qu'elles sont en retard. Elles peuvent arriver ce soir, demain, et si vous voulez revenir ou les faire réclamer...

— Revenir me sera sans doute impossible et personne ne peut me remplacer...

Un silence succéda à cet aveu. Indécise et terrifiée, la femme demeurait là, ne sachant que faire, interrogeant du regard son interlocuteur, espérant peut-être de lui un secours ou un conseil. C'est du moins ainsi qu'il interprétait son silence et cette interprétation le rendit audacieux.

— Je ne demande qu'à vous servir, comme je l'ai déjà fait, même au mépris de nos règlements, poursuivit-il en baissant la voix, et si vous daignez avoir confiance en moi, me mettre à même de vous faire parvenir ces lettres... quand elles arriveront, si elles arrivent...

— Jamais, jamais ! s'écria-t-elle. Oh non, monsieur, pas cela !... Ce n'est pas que je me défie de vous, mais...

Il lui coupa la parole. Il venait de s'apercevoir que la longueur de ce colloque et la physionomie éplorée de son inconnue commençaient à attirer l'attention de ses camarades.

— N'en parlons plus, fit-il. Ce que j'en ai dit, c'est dans votre intérêt.

Elle voulut lui répondre. Mais, des gens entraient, allaient aux divers guichets, à celui de Montagny comme aux autres et l'entretien aurait eu trop de témoins pour qu'elle osât le prolonger. Elle s'éloigna, laissant à l'employé la conviction que c'en était fait, qu'elle ne reviendrait pas.

Alors, croyant nécessaire de donner satisfaction à la curiosité de ses camarades, il se pencha vers son voisin et, gouailleur, assez haut pour que les autres entendissent, il dit :

— C'est un peu fort qu'on s'en prenne à moi de ce que des lettres qu'on attend n'arrivent pas ! Comme si j'y étais pour quelque chose !

— Le métier n'est pas toujours commode, observa le voisin, dont les cheveux gris attestaient les vieux services et l'expérience ; mais quand vous aurez mon âge, vous ne vous troublerez pas pour si peu.

Au même moment, le receveur du bureau se montra au seuil de son cabinet. Les figures devinrent graves, les nez plongèrent sur les pupitres et personne ne souffla plus mot.

— C'est une affaire manquée, pensait Montagny, ne sachant encore s'il devait le regretter ou s'en réjouir.

Jusqu'au soir, ce doute l'obséda. Il n'en fut délivré que lorsque en rentrant, il vit sa mère accourir rayonnante et l'entendit dire :

— Ça y est. Le père sort d'ici ; la mère te trouve charmant ; la fille t'adore. Ils sont tous emballés.

La bonne nouvelle que lui donnait sa mère acheva de dissiper le malaise moral auquel depuis quelques heures, était en proie Montagny. Les nuages qui voilaient son ciel se fondirent et son visage s'illumina.

Cependant, il n'osait croire encore à son bonheur.

— Alors, à quand la noce ? fit-il ironiquement, d'un air de doute.

— Oh ! une fois la chose décidée, ça ne traînera pas, répondit sa mère. On fixera la date dès que nous aurons arrêté les conditions du contrat. Nous en avons déjà causé, M. Tavers et moi. Nous sommes à peu près d'accord. Vous vous mariez sous le régime de la communauté réduite aux acquêts.

— Pourrai-je disposer de la dot ? demanda vivement Montagny.

A cette question, dans les yeux de sa mère parut une inquiétude.

— Sans doute, tu pourras en disposer. Mais à quoi bon ? Cette dot te sera comptée en valeurs de tout repos, m'a dit M. Tavers. C'est un homme prudent, sérieux, il n'a pu faire que de bons placements. Tu n'as donc pas intérêt à les changer, ni à toucher au capital.

— J'ai intérêt à ce que ce capital me rapporte mieux que les trois pour cent qu'on retire de ces prétendues valeurs de tout repos. Ce n'est qu'en

l'utilisant moi-même que je peux lui faire produire davantage.

— L'utiliser toi-même! Qu'entends-tu par là?

— J'entends par là acheter des valeurs quand elles sont à bas prix, les revendre quand elles ont atteint un cours supérieur.

— Mais c'est du jeu! s'écria madame Montagny. Et au jeu, on perd plus souvent qu'on ne gagne. Et puis, pour se livrer à ces opérations, il faut avoir des connaissances, une habitude que tu n'as pas; il faut s'y consacrer tout entier et cela, comment le pourrais-tu? Ton emploi te prend tout ton temps.

— Mon emploi! Tu as donc supposé, ô maman candide! qu'une fois marié, je le conserverais?

— Tu veux le quitter!

— Comment! si je veux... Mais c'est pour le quitter que je me marie. J'en suis excédé et si tu ne t'en es pas convaincue, c'est que tu es aveugle. Il m'a fallu, pour rester à l'attache, un empire bien grand sur moi, une volonté de fer. Depuis que je l'occupe, il ne s'est pas passé un jour, il ne s'est pas écoulé une heure où je n'aie été révolté par tant d'humiliations qu'il me fallait subir et où elles ne m'aient meurtri. Ah! oui, je veux le quitter! J'en ai assez de végéter, j'en ai assez de me dire chaque matin en me levant, chaque soir en me couchant, que l'insipide existence que je mène sera mon existence de tous les jours et qu'après trente ans d'efforts, elle m'aura conduit

tout juste à ne pas crever de faim. Le lendemain de mon mariage, je donnerai ma démission, tu peux te le tenir pour dit.

Il parlait avec emportement, marchant de long en large, soulignant de grands gestes chacune de ses phrases. Dans l'ambitieux qui se révélait à elle, madame Montagny ne reconnaissait pas son fils.

Affalée au bord d'une chaise, elle soupirait :

— Tais-toi ! Ne parle pas ainsi. Tu m'épouvantes.

Il acheva de la confondre en haussant les épaules et en répliquant :

— C'est s'épouvanter sans raison.

Puis, allant vers elle, il lui saisit les mains et, radouci, continua :

— Tâche de te calmer et écoute-moi. Ce n'est pas à la légère que j'ai pris la résolution dont je viens de te faire part. Je ne t'en ai pas parlé plus tôt parce que je savais qu'elle t'inquiéterait et que je ne voulais pas t'inquiéter sans nécessité, quand les moyens de réaliser mes projets me manquaient encore. Mais voilà longtemps que j'y pense et qu'en fréquentant la Bourse dès que j'ai un moment de liberté, qu'en étudiant les valeurs, les cours, le mécanisme de la hausse et de la baisse, je me prépare en vue de la carrière que je veux embrasser. Si j'avais eu des capitaux et fait en réalité toutes les opérations que j'ai conçues par la pensée et que j'ai vu réussir, il y a beau temps

que nous serions riches. A défaut de pratique, je suis du moins très fort en théorie et l'étude, l'attention, l'observation me tiennent lieu d'expérience. Je serai sage, avisé, je m'entourerai de bons conseils et tu ne me verras pas faire de bêtises. Par conséquent rassure-toi.

— Et ce n'est pas moi qu'il faut rassurer, objecta madame Montagny dont les raisonnements de son fils ébranlaient l'incrédulité et calmaient les alarmes ; c'est ton futur beau-père. Je le tiens pour un homme pratique, qui ne se paie pas de mots. Comme il me le disait lui-même tout à l'heure, si ta situation est modeste, elle est sûre ; elle occupe ta vie et la régularise. Et comme ton mariage va te rendre riche, il se contente de te savoir l'outil en main, pensant avec raison que l'application, la persévérance assureront ton avancement. Réfléchis, Roger, et ne perds pas de vue qu'en te révélant à lui comme un esprit mobile, imprudent, aventureux, tu t'exposes à décourager ses bonnes dispositions.

— Mais sois donc tranquille, protesta Montagny. Je ne suis ni un enfant ni un imbécile. Je ne vais pas commencer par lui communiquer mes desseins. J'attendrai d'être marié. Du reste, tu me prouves que j'ai eu bien tort de ne pas attendre pour te les communiquer à toi aussi. C'est vrai que je te croyais d'autres idées, des idées moins terre-à-terre. Je vois que je me suis trompé. N'en parlons plus. Fais comme si je ne t'avais rien dit

et ne songe qu'à te réjouir du bonheur qui nous arrive.

— Justement parce que c'est du bonheur je ne voudrais pas que tu le gâches à plaisir, insista madame Montagny. Tu vas le tenir. Tâche de t'en contenter tel qu'il se présente et d'en profiter.

Montagny ne répondit pas. Une discussion plus longue lui semblait inutile. Il préférait y couper court en renonçant à soutenir ses dires et en imprimant une autre direction à l'entretien.

Après un court silence, il reprit :

— Enfin, ce qu'il y a de plus clair en tout ceci, c'est que les Tavers consentent à me donner leur fille.

— Comment n'y consentiraient-ils pas, puisqu'elle leur a déclaré qu'elle n'aurait jamais d'autre mari que toi ! Je ne sais comment tu t'y es pris ni ce que tu lui as dit, mais tu l'as ensorcelée, son père me l'a avoué.

— Le coup de foudre ! minauda Montagny qui était en train de rire. Elle est inflammable, cette jolie Léonide !

— Ajoute aussi que tu as été charmant comme tu l'es quand tu veux en prendre la peine, déclara sa mère. Il s'agit maintenant de l'être jusqu'au bout et dès ce soir, pour commencer. Nous sommes invités à aller passer la soirée chez les parents. Avant de dire le oui définitif, Léonide a voulu causer encore une fois avec toi et il a été convenu qu'on vous ménagerait un tête-à-tête.

Nous allons dîner, tu t'habilleras et en route ! On nous attend à neuf heures.

Au milieu d'une rue aboutissant à l'avenue des Ternes, la mère et le fils s'arrêtaient quelques instants plus tard devant une porte à claire voie, pratiquée dans un vieux mur qui s'étendait en façade de la rue sur une longueur d'environ cinquante mètres.

— C'est ici, dit madame Montagny.

Roger, qui n'était jamais venu chez les Tavers et qui les croyait installés à quelque quatrième étage, dans un petit appartement, tomba de son haut en apercevant à travers la grille un vaste jardin, empli d'ombrages, au milieu duquel une antique et étroite maison semblait atttendre qu'on la mît par terre pour y substituer un bâtiment mieux en rapport avec ce cadre verdoyant.

— Cette propriété est-elle à eux, demanda-t-il, ou ne l'occupent-ils qu'à titre de locataires ?

— Je l'ignore, répondit sa mère. Cela importe peu.

— Mais cela importe beaucoup, au contraire, maman. Si elle leur appartient, M. Tavers est encore plus riche qu'il ne le dit. Au prix qu'ont atteint les terrains dans ce quartier, cette propriété représente beaucoup d'argent et pour que le propriétaire laisse improductif un si gros capital, il faut qu'il jouisse d'un revenu considérable. — Il mesura d'un regard l'espace boisé et enclos qui s'étendait sous ses yeux et murmura : — Il y en

a pour trois ou quatre cent mille francs, au bas mot.

— Crois-tu ?

— Je ne crois pas, je suis sûr.

— C'est alors une chose à éclaircir. Je n'en avais pas été frappée jusqu'ici et je suis hors d'état de te renseigner.

A l'appel d'une sonnette, une bonne vint leur ouvrir. A travers le jardin, elle les guida jusqu'à la maison qui, dans la lumière grisâtre de ce soir d'été, semblait plus décrépite encore qu'elle n'était en réalité. Sur la petite terrasse qui y donnait accès, M. et madame Tavers, assis, se laissaient bercer par les accents d'un piano, qui tombaient sur eux d'une fenêtre ouverte au rez-de-chaussée.

— Voilà l'image de la vie qui m'attend si je n'y mets bon ordre, et des soirées monotones qu'on me réserve, se dit Montagny trop rebelle aux idées de repos pour être impressionné par l'atmosphère calme et sereine qui, tout à coup, l'enveloppait. Moi sur le perron, ma femme au piano. J'en ai le frisson.

Il souriait dédaigneusement, se promettant de ne pas croupir dans cette existence bourgeoise et de métamorphoser la maison si quelque jour il en devenait le maître. Mais il n'eut pas à s'appesantir longtemps sur ce projet. M. et madame Tavers se levaient pour recevoir leurs visiteurs. Tandis qu'après les avoir salués, ils les ramenaient

vers le perron et les invitaient à s'y asseoir, au seuil de la maison apparut la jolie silhouette de Léonide dont une robe blanche dessinait le buste souple et la taille ronde et fine.

— Il fait si doux ce soir que nous avons pensé que vous préféreriez être dehors que dedans, dit alors M. Tavers.

— Nous serons bien partout puisque nous y sommes avec vous, répliqua courtoisement madame Montagny.

Elle avait serré la main du père, embrassé la mère et la fille, devant qui son fils s'inclinait très cérémonieux. Ces devoirs remplis, elle s'assit et les dames, comme elle. M. Tavers et Montagny s'étaient rapprochés l'un de l'autre, témoignant de leur désir réciproque de causer un moment seul à seul.

Entraînant doucement Montagny à l'extrémité de la terrasse, M. Tavers ouvrit l'entretien en allant droit au fait.

— Votre présence ici, mon jeune ami, me prouve que madame votre mère vous a fait part de ma visite d'aujourd'hui, dit-il avec bienveillance.

— Oui, monsieur. Elle m'a répété vos bonnes paroles et j'en ai conclu qu'il ne m'est pas défendu d'espérer l'honneur de votre alliance.

— Nous avons en effet résolu, ma femme et moi, de ne pas nous opposer à ce mariage si notre fille, comme cela paraît être, le désire. Vous ne réalisez pas absolument, je dois vous l'avouer,

l'idéal du gendre que nous souhaitons. Quoique Léonide soit assez riche pour épouser l'homme de son choix, nous aurions préféré qu'il apportât une fortune égale à la sienne et que se trouvât écartée ainsi la crainte très naturelle de la voir épousée non pour elle-même, mais pour sa dot.

— Oh! Monsieur, je suis au-dessus d'un tel soupçon! s'écria Montagny, en affectant une indignation contenue par le respect.

— Elle en est convaincue, reprit M. Tavers; et comme c'est une personne de sens droit, de jugement sain, aussi raisonnable dans ses appréciations qu'obstinée dans les partis qu'elle prend, elle n'a eu aucune peine à nous rallier à sa conviction. Vous avez su lui plaire, et quelques heures ont suffi pour cela. Elle croit qu'elle sera heureuse avec vous. C'était assez pour nous déterminer à ne pas lui refuser notre consentement.

Montagny esquissa un beau salut et murmura comme se parlant à lui-même :

— Je n'oublierai jamais que c'est à elle que je le dois. Ce souvenir me la rendra plus chère.

— Tout à l'heure, vous causerez ensemble et si l'impression qu'elle a gardée de vous, à la suite de l'entrevue d'hier, ne se modifie pas, vous pourrez lui faire votre cour. Mais, avant de vous laisser tous deux en tête-à-tête, j'ai voulu parler moi-même avec vous, vous dire ce que nous sommes... Il faut se bien connaître avant de s'engager.

— C'est même de toute nécessité, affirma Montagny.

— Alors, asseyez-vous, poursuivit le père, en prenant pour lui-même une chaise, après s'être assuré que les dames devisaient entre elles, familièrement, comme de bonnes amies. Nous sommes des gens simples, mon cher garçon, poursuivit-il ; jamais, quoique en possession d'une honnête aisance due, pour la plus grande partie, à nos laborieux efforts, nous n'avons cherché à chanter plus haut que notre lyre, comme on dit. Humbles nous étions à nos débuts, humbles nous sommes restés. La fortune ne nous a pas changés.

— Cela se voit, pensa Montagny, chez qui l'attention avec laquelle il écoutait son futur beau-père ne paralysait pas l'esprit critique qni lui était naturel.

— Nous aimons notre intérieur ; nous avons de vieux amis, de braves gens comme nous ; nous fuyons les relations nouvelles. C'est vous dire que nous serions désolés si notre gendre n'était pas à notre image, s'il ne s'accommodait pas de notre manière de vivre ou tentait de nous en faire changer.

Montagny protestait de nouveau.

— Mais votre manière de vivre est fort agréable, monsieur, fit-il, et ce n'est pas moi qui vous demanderai de la modifier.

— Alors, permettez-moi de vous exprimer un autre désir, qui nous est commun, à madame Ta-

vers et à moi. Notre vœu le plus cher, monsieur Roger, c'est que notre fille, une fois mariée, ne nous quitte pas. Nous voudrions que le ménage s'installât ici, dans cette maison. Avez-vous quelque objection à y faire?

— Aucune, et tant qu'il vous plaira de nous garder, j'en serai, quant à moi, très heureux.

— Grâce à cet arrangement, vous n'aurez rien à dépenser. Vous serez défrayé de tout, et vous pourrez économiser la presque totalité de vos revenus.

— On ne pourrait demander davantage, déclara Montagny décidé à céder, quoi qu'il pensât. Seulement, continua-t-il d'un air capable, en affectant de redoubler de condescendance et de respect, je me permettrai, monsieur, de vous faire observer qne continuer à vivre ici, c'est aliéner à plaisir un capital considérable dont vous pourriez tirer meilleur parti. Le terrain sur lequel est construite cette maison représente uue grosse valeur. Si vous le vendiez, ou si vous y faisiez construire un immeuble de location, vous augmenteriez sensiblement votre revenu.

— A qui le dites-vous? répliqua M. Tavers. Je sais ce que vaut cette propriété. A plusieurs reprises, j'ai trouvé l'occasion de m'en défaire avantageusement. Mais, j'ai toujours refusé. Je suis en situation de me donner le luxe d'une maison où je suis seul, sans voisins gênants, et d'un jardin qui plaît à ma femme et à ma fille. Ma femme est

née ici ; elle a eu ce bien en héritage, après la mort de ses parents ; il était alors loué à des rentiers ; nous l'avons repris en quittant le commerce, et nous nous y sommes installés ; elle veut y mourir, et j'aurais mauvaise grâce à tenter de l'en déposséder. Tant que je serai vivant, il ne changera ni d'usage ni de maîtres.

— Et vous aurez bien raison, approuva Montagny, modifiant soudain sa tactique. Ce que j'en disais n'était qu'en prévision du désir que vous auriez pu naturellement concevoir d'augmenter votre fortune.

— Telle qu'elle est, elle suffit à tous nos besoins et conserver cette propriété dont chaque jour augmente la valeur vénale constitue d'ailleurs une excellente opération. Après nous, ma fille et son mari s'en déferont, s'ils veulent. Ils ne perdront rien à avoir attendu.

C'était la vérité même. Montagny en convint et de ce qu'il venait d'entendre, tira cette conclusion que, pour que son futur beau-père renonçât à capitaliser, dès ce moment, ce terrain improductif, il fallait qu'il eût beaucoup de foin dans ses bottes.

Tout réjoui de l'avoir constaté, il reprit :

— Je n'ai donc plus, monsieur, qu'à vous renouveler ma promesse. Votre fille ne vous quittera pas et nous vivrons près de vous.

— Voilà qui dissiperait mes dernières hésitations, si j'en avais encore, ajouta M. Tavers visiblement satisfait, mais je n'en ai plus, mon jeune

ami, et c'est en toute sincérité que je vous tends la main en signe d'accord. Le reste regarde ma fille. Vous avez l'agrément des parents. Tâchez d'enlever le sien. Je crois que vous n'aurez pas beaucoup de peine.

Et, se tournant, jovial, du côté des dames, le brave homme appela Léonide.

Elle accourut avec tant d'empressement que Roger ne douta pas qu'elle ne s'attendît à cet appel.

— Que veux-tu, père?

— M. Roger désire visiter notre jardin. Fais-lui en les honneurs, mon enfant.

Quel que fût son cynisme, Montagny ne put se défendre d'un peu d'émotion lorsque, cette jolie fille à son bras, il s'enfonça sous une avenue de tilleuls qui occupait un côté du jardin, au long du mur. La nuit était claire. La lumière du ciel, tamisée par les arbres, argentait le sol où s'allongeaient deux ombres mouvantes, la sienne et celle de Léonide dont il sentait battre le cœur.

A cette minute, il eut la vision de ce que serait sa vie et de tout ce qu'elle mettrait de joies à portée de sa main, s'il voulait résolument rester honnête homme et jouir des bienfaits dont il était soudain comblé, encore qu'il ne les eût guère mérités. En pensant que ce cœur virginal, candide et pur, venait vers lui, s'offrait avec tous les trésors d'amour, de dévouement et d'innocence qu'il renfermait, il s'attendrit.

Peut-être même, eut-il alors la volonté d'entrer

sans hésitation dans la voie droite qui s'offrait et d'y marcher sans défaillance. Peut-être les dessous de son âme tortueuse, obstrués jusque-là par tant de pensées basses et de vils calculs, s'éclairèrent-ils d'un rayon purificateur.

A le voir, à l'entendre, on devait croire qu'il ne songeait plus à rien de mauvais et que, jouet de la mobilité de ses impressions, il devenait meilleur qu'il n'avait été jusque-là, converti à des idées nouvelles, aussi sincère en cette transformation subite et accidentelle que lorsque, quelques années avant, devant le cadavre de son père de la mort duquel il s'accusait alors, son cœur s'était ouvert au repentir comme aux nobles résolutions qu'il engendre. Tel fut ou parut être l'effet immédiat du charme qu'exerçait sur lui la délicieuse créature qui se livrait, confiante, à son amour.

Ensemble, ils avaient fait quelques pas sans se rien dire, chacun d'eux voulant laisser à l'autre le soin de parler le premier. Ce silence se prolongea durant quelques intants. Puis, d'une voix qui trahissait son trouble, Montagny parla.

— Vous avez désiré, mademoiselle, vous entretenir avec moi. Vos parents vous ont permis de m'interroger. Ils m'ont autorisé à répondre à vos questions, sans me dissimuler que de mes réponses et de l'impression qu'elles produiront sur vous, dépendait mon sort à venir. Je me soumets volontiers à cette épreuve et j'attends que vous me questionniez.

S'il eût observé en ce moment Léonide, il eût compris à l'expression de ses traits, au nuage rose qui se répandait sur ses joues, que cette manière d'engager l'entretien la jetait dans un embarras égal à son ravissement et qu'après avoir voulu causer en toute liberté avec ce jeune homme, elle ne savait comment commencer.

Mais, promptement, cet embarras se dissipa et surmontant sa timidité elle répondit :

— C'est vrai que mise en demeure de me prononcer, monsieur, j'ai tenu à savoir si hier, en me laissant envelopper par les choses aimables que vous m'avez dites au point de souhaiter, avant même de vous mieux connaître, que mon mari vous ressemblât, je ne m'étais pas trompée. Une conversation entre nous me paraissait d'autant plus nécessaire que je sais bien peu de vous et que vous ne savez rien de moi.

Elle s'arrêta, perdant le souffle, tant elle était émue, avouant ainsi à Roger qu'elle était déjà toute à lui. Ayant constaté sa victoire, il en fut positivement grisé. Il serra plus étroitement le bras qui tremblait sous le sien et d'un accent pénétré, les yeux au ciel, il soupira :

— Qu'ai-je besoin de savoir de vous puisque je vous aime ? Oui, je vous aime, affirma-t-il de nouveau. Je vous ai aimée en vous voyant.

— C'est comme moi, avoua Léonide qui défaillait sous ces paroles brûlantes.

— Ne me dites rien de vous, continua Montagny

avec exaltation. Ce que vous me diriez ne m'apprendrait rien que je ne sache déjà, n'ajouterait rien à l'ardeur des sentiments que j'ai conçus. Vous avez voulu m'interroger. Je suis prêt à vous répondre. Mais, ne vous y méprenez pas, c'est de la tendresse que vous respirerez dans toutes mes réponses.

Jouait-il une comédie ? Etait-il sincère ? Léonide ne songea pas à se le demander. Elle avait le ciel dans le cœur. Tout son être palpitait de cette béatitude infinie, qui s'empare de l'âme des vierges lorsqu'elle s'ouvre à l'amour et un foyer de reconnaissance et de foi s'allumait en elle en l'honneur de l'homme à qui, dès ce moment, elle se donnait en toute simplicité, en pleine candeur, et pour toute sa vie.

V

LE PAS DÉCISIF

Fiancé à mademoiselle Tavers et le mariage ayant été fixé à six semaines de là, Montagny venait la voir tous les jours et même plusieurs fois par jour, lorsque ses occupations le lui permettaient.

Jamais elles ne lui avaient semblé plus absorbantes ni plus lourdes. S'il se fût écouté, il eût

donné sa démission dès le lendemain des fiançailles. Mais, les prières de sa mère, la crainte d'effaroucher par une décision trop prompte, celui qu'il n'appelait plus que « papa Tavers » l'avaient retenu. Il s'était contenté d'annoncer l'événement à son chef immédiat, le receveur du bureau, en lui demandant d'être son témoin et de solliciter officiellement un congé d'un mois, lequel devait commencer dans la huitaine qui précéderait son mariage.

Grâce à ses démarches, à la bienveillance du receveur, à la complaisance de ses camarades, il s'était assuré quelques sorties de faveur, qui se renouvelaient assez fréquemment. Tous ses loisirs, il les consacrait à Léonide. Il avait gagné sa confiance et comprenait la nécessité de la conserver jusqu'au moment où, maître de la femme et de la dot, il pourrait, sans risquer de les voir s'échapper, agir à sa guise.

Séduite, dès le premier jour, par ses belles manières et ses paroles dorées, la petite fiancée était de plus en plus sous le charme. Elle aimait de toute son âme. D'heure en heure, elle s'attachait davantage à cet heureux vainqueur qui, si vite, l'avait prise et dont elle croyait l'amour égal au sien. Il avait promis de la chérir toujours, appuyé de serments solennels ses promesses, enveloppé ses dires des formes les plus éloquentes. Pourquoi eût-elle douté de lui? Elle y croyait et répondait à ses déclarations amoureuses avec toute l'ardeur

de sa jeunesse, convaincue qu'elle ne paierait jamais assez cher le tendre dévouement dont elle recueillait à toute heure les témoignages.

Du reste, dans la maison, tout le monde était conquis, le père et la mère comme la fille. Après s'être d'abord effrayés d'avoir donné si vite leur consentement, ils étaient maintenant rassurés par la jovialité et l'heureux caractère de ce beau garçon qui semblait s'être proposé de prévenir tous leurs désirs.

— Il adore sa fiancée, cela se voit, disait le papa Tavers.

— Et il nous la laisse, reprenait la mère. Il n'y aura rien de changé ici après qu'il l'aura épousée, sinon que nous aurons un fils.

Ainsi se manifestait leur joie. Elle se traduisit même par une promesse à laquelle Montagny ne s'était pas attendu. Un jour, au moment où il partait après une longue visite, ramené jusqu'à la porte par Léonide et par ses parents, le papa Tavers, dans l'excès de son contentement, déclara tout net qu'au jour du contrat, il y aurait des surprises. Le lendemain, Montagny apprit par sa fiancée que son futur beau-père avait spontanément résolu de grossir le chiffre de la dot.

— Pauvre père, ajouta Léonide, il ne sait comment vous prouver sa reconnaissance pour tout le bonheur que vous apportez dans notre maison.

— Mais ce bonheur est votre œuvre, s'écria

Montagny, et j'en ai reçu le prix quand vous avez consenti à devenir ma femme !

Cette réponse jeta Léonide dans un ravissement inexprimable. D'avoir trouvé un tel mari, elle se considérait comme la plus heureuse des femmes. Elle bénissait le ciel qui avait mis sur son chemin cet homme incomparable et voulu que leurs existences furent associées.

Il y avait alors quinze jours qu'elle portait sa bague de fiançailles. Pendant ce temps, elle n'avait cessé de se féliciter de son choix. Son fiancé se révélait à elle si doux, si docile, si tendre, consentant à tout ce qu'elle désirait, n'opposant jamais à ses projets ni contradiction ni critiques, disant toujours *amen!* Elle en était encore à chercher en vain ses défauts. Elle ne lui en découvrait pas. Elle ne découvrait en lui que des qualités. Aussi la voyait-on, du matin au soir, rayonnante, et l'entendait-on emplir de chansons le logis où l'amour était entré avec toutes ses félicités et toutes ses ivresses.

Chaque fois qu'arrivait son Roger, elle se précipitait pour le recevoir ; elle lui offrait le plus radieux visage. Elle s'emparait de lui, en femme qui ne voulait déjà plus d'autre compagnon pour ses promenades. N'ayant rien à lui taire, elle lui disait tout, ardemment soucieuse de lui prouver qu'il était le maître de son cœur et toujours disposé à craindre de ne le lui avoir pas assez prouvé.

Tant de confiance aurait touché l'être le plus insensible, et si peu préparé qu'il fût à saisir toute la beauté de ces sentiments délicats et puissants, Roger ne se dissimulait pas la valeur du trésor sur lequel il avait mis la main. Pressé de le posséder, il ne méconnaissait pas combien sa vie pourrait être belle, quand il le posséderait, s'il savait l'apprécier et s'en rendre digne, et les bonnes résolutions auxquelles, pendant trop longtemps, son âme avait éte rebelle, s'imposaient plus fréquemment à lui sans qu'il se révoltât contre la pensée de les exécuter.

Puisque rien qu'à suivre la route droite, il pouvait être heureux, il la suivrait. Sans doute, il ne resterait pas commis des postes ; l'emploi était trop dur, trop improductif. Mais dans la carrière nouvelle qu'il rêvait d'embrasser, il se conduirait en honnête homme. C'était bien assez d'avoir cessé de l'être un moment, d'avoir violé le secret d'une correspondance privée. Mais, cela, il ne le recommencerait pas. Il le jugeait inutile et dangereux. Demander la fortune à des procédés clairs et loyaux lui semblait la suprême habileté.

On peut voir à ces traits qu'à cette heure, l'influence d'une femme opérait en lui des métamorphoses. De plus en plus, la mauvaise action qu'il avait commise s'enfonçait dans la brume de ses souvenirs. Il n'y pensait plus, elle ne l'absorbait plus et s'il se rappelait encore les lettres de l'inconnue, c'était pour se reprocher de les avoir lues,

pour se promettre de n'en jamais faire usage.

Ses regrets et sa résolution prirent bientôt assez de consistance pour l'inciter à se délivrer dans l'avenir de la tentation à laquelle il avait une fois succombé, en détruisant les papiers mystérieux d'où elle était sortie entraînante et irrésistible.

— Eh bien, je les détruirai, je les brûlerai, se promit-il un soir où, dans les yeux caressants de Léonide, il avait lu la certitude d'un bonheur qu'il ne devrait qu'à lui-même et qui n'engendrerait pas de remords.

Le malheur fut que ce bon mouvement ne dura pas; ce qu'il avait décidé de faire, il l'ajourna au lieu de le faire sur-le-champ. Il l'avait remis au lendemain, bien loin de se douter que le lendemain un incident inattendu rouvrirait brutalement son âme aux espoirs malsains et aux calculs coupables dont il avait secoué le joug.

Ce jour-là était un dimanche. Il avait conduit sa mère au bois, où Léonide devait les rejoindre avec ses parents. Dans l'allée de Longchamp, théâtre de leur première rencontre, il s'était assis en l'attendant. Tout au désir de la voir paraître, il regardait distraitement le banal défilé des voitures et des promeneurs, spectacle familier pour lui, qui ne pouvait plus, il le croyait, lui apporter des surprises.

Mais, voilà qu'à travers la procession monotone qui circulait sur la chaussée, se fit jour un équipage dont l'élégance raffinée tranchait vivement

sur la vulgarité des voitures, fiacres, tapissières, landaus de louage, ordinaire mode de transport du public des dimanches. C'était une victoria attelée de deux chevaux noirs, dont avait quelque peine à maîtriser la fougue un cocher en livrée sombre, à côté duquel se tenait, vêtu comme lui, un valet de pied à la figure impassible et les bras croisés.

Cet équipage révélait si visiblement l'opulence de ses maîtres que tout le monde se retournait pour voir ceux-ci, un homme de haute mine, grisonnant et décoré, une femme blonde — sa femme assurément — à physionomie mélancolique et rêveuse, belle encore, quoiqu'elle ne parût pas toute jeune, et, en face d'eux, une jolie jeune fille, leur fille on n'en pouvait douter, quinze ans au plus, vêtue de blanc comme sa mère et comme elle, couronnée d'une opulente chevelure blonde, dont les boucles débordant d'un chapeau en paille, fleuri de marguerites, s'étalaient en manteau sur ses épaules.

— Regarde, dit vivement madame Montagny à son fils. Voilà qui nous change.

Il suivit le regard de sa mère et demeura saisi, hors d'état de répondre, tant le serrait à la gorge l'émotion qui s'emparaît de lui. Ces riches, ces heureux du monde, qui excitaient l'envie de la foule dont les rangs pressés s'ouvraient devant eux, il les reconnaissait.

La femme était celle qu'assis à son guichet, il

avait vue à deux reprises trembler devant lui. Comment s'y serait-il trompé, alors qu'il gardait dans l'oreille le son de sa voix et dans sa mémoire où elle était empreinte l'image de sa beauté charmante, de ses yeux de rêve, ces yeux énigmatiques, troublants comme l'eau qui dort ? Oui, c'était bien elle, et s'il avait pu en douter, la présence du mari, qu'il reconnaissait aussi, aurait dissipé ses doutes.

Tout arrive, et le hasard ramenait à l'improviste devant lui les acteurs du drame, non pas seuls, mais avec eux, l'innocente enfant qui portait un nom auquel elle n'avait pas droit, cette Alberte, fruit de la faute, dont la naissance avait entraîné la séparation des amants à qui elle devait le jour.

— En voilà trois sur quatre, se dit Montagny ; trois dont je tiens la destinée dans mes mains, puisque leur secret n'en est plus un pour moi. Si je voulais pourtant...

Un sourire de raillerie et de menace compléta sa pensée. Cette apparition venait de ressusciter en lui l'homme ancien, celui sur qui les suggestions mauvaises avaient tant d'empire, de réveiller ses ambitions et de lui montrer de nouveau dans ces personnages d'une histoire d'amour, ignorée, les artisans de sa fortune future, s'il était assez habile et assez audacieux pour les contraindre à le servir.

En cette minute, la jolie Léonide perdit la pres-

que totalité du terrain qu'elle avait conquis en quinze jours. D'autres influences reprenaient Montagny, l'enveloppaient et rallumaient en lui le désir de savoir enfin qui étaient ces gens-là.

— Je fais quelques pas et je reviens, dit-il soudain à sa mère en se levant.

Et sans attendre qu'elle lui répondît, il se jeta d'un pas précipité dans la foule des promeneurs. Jouant des coudes à travers cette foule, il suivait à distance le brillant équipage. Il lui était aisé de ne pas le perdre de vue, les chevaux n'avançant qu'avec lenteur. Son unique préoccupation consistait à ne pas se laisser prendre en flagrant délit de surveillance par ceux qu'il surveillait.

Comment il parviendrait à connaître leur nom, alors qu'il ne pouvait le leur demander à eux-mêmes, il ne savait. Mais il était bien résolu à le connaître. Le hasard venait de le servir en les mettant sur sa route. C'est sur ce même hasard qu'il comptait encore pour arriver à ses fins.

Il y avait à peine cinq minutes qu'il cheminait à la suite de la voiture, lorsqu'il vit venir de son côté un promeneur que ses allures de vieux militaire, sa prestance et comme un parfum d'aristocratie répandu sur toute sa personne distinguaient des gens qu'il croisait. Assurément, il n'appartenait pas au même monde que la plupart d'entre eux. Au milieu d'eux, il avait l'air dépaysé et quelque peu surpris de s'y trouver. Il marchait la tête

haute, le regard fixé sur la file des voitures où il semblait chercher quelqu'un.

L'attention de Montagny, attirée un instant par ce promeneur, ne se fût pas attardée à l'observer s'il ne l'avait vu, au passage de la voiture, que lui-même suivait, se découvrir et envoyer un grand salut auquel un coup de chapeau répondit, s'arrêter après qu'elle eut passé et se retourner pour l'accompagner des yeux, preuve qu'il connaissait cet homme et cette femme. Cette circonstance fit de lui, sur l'heure, aux yeux de Montagny, un seigneur d'importance et le dispensateur des renseignements qu'il cherchait. Mais comment les obtenir de lui, si ce n'est en payant d'audace?

En fait d'audace, le fiancé de mademoiselle Tavers n'avait rien à apprendre. On l'a déjà jugé comme un homme entreprenant, à qui les obstacles ne font pas peur et tel on l'a vu déjà, tel il se montra, sous l'empire de l'idée fixe qui le dominait. Aussi inventif qu'audacieux, il s'était, sur-le-champ, armé de tous les motifs propres à justifier la démarche anormale à laquelle il venait de se décider. Il se rapprocha du promeneur.

— Vous admirez ces chevaux, monsieur, dit-il avec désinvolture et comme si c'eût été chose naturelle d'adresser la parole à un inconnu. Pourriez-vous me dire le nom de leur propriétaire?

Un regard où l'impertinence le disputait à la surprise tomba sur lui et une voix gouailleuse lui répondit :

— Voulez-vous les acheter ?

Cette question dictée par le dédain ne le déconcerta pas. Elle fournissait un bon prétexte à la sienne.

— Oh ! pas pour moi, fit-il. Je n'ai pas les moyens. Mais je m'occupe de chevaux. Un riche Anglais m'a chargé de lui procurer un bel attelage et si le propriétaire de celui-ci était disposé à le vendre...

— Allez-le lui demander, interrompit le promeneur. C'est M. Jacques Rivals, banquier à Paris.

Sans rien ajouter, il tourna les talons, marquant ainsi combien il avait hâte de se délivrer de cet importun. Montagny ne se sentit pas humilié par ces marques visibles de dédain. Il savait ce qu'il voulait savoir. Il y eut de la reconnaissance dans le salut par lequel il formula ses remerciements.

Il revint alors sur ses pas, laissant son interlocuteur prendre de l'avance et tout joyeux de ce qu'il avait appris. A d'autres que lui, le nom qu'il venait d'entendre n'eût peut-être rien dit. Mais il était assez au courant des choses de la finance pour ne pas ignorer ce que ce nom représentait de richesses, d'influence, de crédit sur la place. La maison Rivals existait depuis plus d'un siècle. Elle figurait au premier rang parmi les banques de Paris, mêlée à toutes les grandes affaires, ayant des relations dans le monde entier, toute-puissante sur les divers marchés de l'Europe. Ses opérations se chiffraient par un nombre respectable de millions. A la Bourse, toute valeur montait quand on

savait que Jacques Rivals en était acheteur ; elle baissait quand on le savait vendeur.

Entrer dans les bonnes grâces d'un homme tel que celui-là, c'était la fortune à brève échéance. Et c'était cet homme que Montagny pouvait faire marcher, non directement, mais par l'entremise de sa femme, sa femme dont il possédait le secret. Il n'avait qu'un geste à faire, qu'un mot à dire pour qu'elle se montrât docile à ses désirs et se dévouât à l'effet de les réaliser. Que ne pouvait-il attendre d'elle, alors que de son propre aveu il l'avait sauvée ? En le lui disant, ne s'était-elle pas engagée à le servir ? Et si la reconnaissance ne suffisait pas à la rendre souple et docile, la menace n'y réussirait-elle pas ?

Ces considérations assaillirent toutes à la fois l'esprit de Montagny, ranimant les espoirs auxquels il avait renoncé, réveillant ses mauvais instincts, faisant briller à ses yeux, dans un avenir prochain, la perspective d'une opulence qui serait promptement acquise s'il savait utiliser le levier qu'il avait en mains.

Cette fois, l'effet de ses réflexions fut décisif, aussi décisif que rapide. Son parti était pris. Il irait de l'avant à tous risques. Il y était résolu lorsqu'il rejoignit sa mère, moins d'une demi-heure après l'avoir quittée. Il s'était composé un visage de calme et de sérénité. Elle n'y put surprendre aucun vestige des résolutions qui venaient de faire définitivement de son fils un coquin. Il n'y a que

les coupe-jarrets, en effet, pour se résoudre à ce qu'il se proposait d'accomplir.

Durant sa courte absence, les Tavers étaient arrivés. Léonide attendait impatiemment son retour. Il n'eut pas de peine à justifier son éloignement momentané. Elle crut au banal prétexte qu'il invoqua et pas plus que ses parents, pas plus que madame Montagny, elle ne soupçonna les desseins de son fiancé. Il s'appliqua, du reste, à la tromper. A cette heure encore, il ne renonçait pas à l'épouser. Les écus du papa Tavers exerçaient sur lui le même attrait. Quelle que dut être sa fortune un jour, ils ne la dépareraient pas et il les trouvait bons à prendre.

Il n'y eut donc aucun changement dans son attitude envers Léonide. Jusqu'au soir, il l'entretint de son amour ; il la charma de ses propos. Lorsque, à la fin de la journée, ils revinrent chez les Tavers, où tout le monde devait dîner, elle goûta dans sa plénitude le bonheur de marcher librement, appuyée au bras de celui qu'on aime, et lorsque après une soirée divine, l'heure de se séparer fut venue, son cœur débordait de joie et d'ivresse, tant elle s'était sentie aimée et tant elle aimait.

Que ne pouvait-elle suivre le misérable à qui elle se donnait avec cette ardeur, l'accompagner dans sa chambre ! Elle aurait vu tomber alors le masque trompeur sous lequel il avait caché, durant cette journée, ses visées, ses calculs, ses pro-

jets. Elle l'aurait vu lui-même prendre, dans le tiroir où il les tenait cachées, les lettres de madame Rivals à son amant, les relire, y puiser des arguments en vue de ce qu'il préparait. Et si elle avait pu pénétrer dans les replis de cette âme obscure, elle aurait assisté à la formation lente et raisonnée du plan sur lequel son Roger élevait l'échafaudage de ses démarches louches et rusées. Mais, à l'heure où il s'apprêtait au crime, elle s'endormait confiante, bercée par l'espérance d'un avenir radieux.

Montagny ne dormit pas d'un sommeil aussi paisible. Trop de pensées l'agitaient et quelles pensées! Elles le poursuivirent jusqu'au matin. Les premières lueurs du jour blanchissaient le ciel quand ses yeux se fermèrent et le soleil se levait à peine quand ils se rouvrirent. Néanmoins, il ne s'attarda pas dans son lit. Il avait hâte de sortir pour se procurer l'adresse de madame Rivals et s'informer du moment où il pourrait se présenter Obligé d'être à son bureau à huit heures, il avait tout juste le temps de recueillir ces informations.

Sur la place des Ternes, il entra dans un café. A sa demande, un garçon qui était en train de balayer lui apporta le « Tout-Paris ». Il eut bientôt trouvé l'adresse qu'il cherchait : « Rivals (Jacques) O. ✻ banquier, et madame née de Brucourt, Cours-la-Reine 50, et château de Bellache, par Blois (Loir-et-Cher.) » Il ne s'attarda pas à s'enquérir de l'adresse de la banque. Pour le moment, celle du domicile

privé lui suffisait. C'est là que sa première démarche devait être faite et c'était justement dans le voisinage de son bureau.

Un quart d'heure plus tard, sur le Cours-la-Reine il s'arrêtait devant un somptueux hôtel qu'un jardin en terrasse séparait du quai. A la droite de ce jardin se trouvait l'entrée, porte monumentale, cintrée à son sommet et peinte en vert. Cette porte venait de s'ouvrir. Du fond du haut couloir voûté qu'elle découvrit, Montagny vit avancer un coupé qui bientôt passa devant lui assez lentement pour lui laisser le temps de reconnaître madame Rivals qui y était seule et de s'assurer qu'elle ne regardait pas de son côté.

Feignant de ne l'avoir pas reconnue, il s'approcha du portier qui refermait la porte.

— Madame Rivals est-elle à Paris ? lui demanda-t-il.

— Elle y est jusqu'à demain. Madame et monsieur partent demain pour la campagne.

— A quelle heure reçoit-elle ?

— Elle reçoit quand elle est là, et elle sera rentrée à midi. Mais madame ne reçoit pas tout le monde, ajouta le portier.

Blessé par l'accent, Montagny se crêta.

— Je ne suis pas tout le monde. Sur le vu de mon nom, elle me recevra. Voici ma carte. Je reviendrai à deux heures. Votre maître sera-t-il là ?

Le portier changeait de ton et répondit empressé :

— Oh ! non, monsieur. A deux heures, monsieur

est à la banque et si c'est à lui que monsieur a à faire...

— C'est à madame, répliqua Montagny très digne. Vous voudrez bien lui annoncer ma visite.

VI

DANS LA PLACE

Sur le coup de midi, le banquier Jacques Rivals qui, suivant sa coutume, avait passé la matinée dans ses bureaux, rue de Provence, rentra chez lui. D'une exactitude méticuleuse, chaque jour le voyait revenir, à heure fixe, le matin pour déjeuner, le soir pour dîner, en homme qui, par la régularité de sa vie personnelle, tient à donner l'exemple de celle qu'il exige chez les autres.

En apprenant que « Madame n'était pas là », il alla droit à la salle d'études où sa fille travaillait sous la direction de son institutrice. La leçon finissait, mademoiselle Alberte rangeait ses cahiers et ses livres. En voyant son père, elle courut à lui, se jeta dans ses bras et tendrement l'embrassa.

Ce n'était pas encore une jeune fille; mais ce n'était plus une enfant. N'eût été sa robe courte, son fourreau de lustrine noire qu'elle allait quitter pour se mettre à table, ses cheveux épars sur

ses épaules, on lui eût donné plus que son âge, encore qu'elle n'eût pas atteint toute sa croissance et que ses traits, où déjà s'annonçait la beauté de sa mère ne fussent pas entièrement formés.

— Ta mère n'est pas rentrée? lui demanda Rivals.

— Mais ne vous a-t-elle pas dit, cher papa, qu'elle serait peut-être en retard?

— En retard! Pourquoi? Elle ne m'a rien dit, fit Rivals mécontent.

— Elle a oublié, expliqua Alberte. Elle préside, ce matin, la réunion mensuelle des Dames de l'Orphelinat, et comme nous quittons Paris demain et que de trois mois, elle n'y reviendra pas, elle avait à donner des instructious, des ordres... Mais la voilà.

Le roulement d'une voiture sous la voûte imprimait aux vitres une vibration. Madame Rivals rentrait. Le père et la fille allèrent à sa rencontre dans la large et luxueuse galerie à laquelle aboutissait l'escalier. Penchés sur la balustrade en marbre, qui donnait à l'hôtel une physionomie de palais, ils la virent monter, d'un pas révélateur de sa lassitude, qu'elle accéléra en s'apercevant qu'ils la regardaient.

— Bonjour, maman! lui cria joyeusement Alberte.

— Bonjour, ma belle chérie! fit madame Rivals. Et s'adressant à son mari : — Vous m'attendiez! Suis-je en retard?

Il allait répondre ; il en fut empêché. Sa fille répondait pour lui.

— Papa rentre à l'instant.

— Je me suis bien pressée, continua madame Rivals. Mais j'avais tant à faire !

Elle atteignait la dernière marche de l'escalier. Tout en montant, elle avait défait le léger manteau passé sur sa robe, de couleur foncée. Elle le jeta à la femme de chambre accourue au bruit de la voiture et ôta la voilette attachée à son chapeau, découvrant un visage où les grâces de la jeunesse s'obstinaient à ne pas mourir, bien qu'elle approchât de la quarantaine, mais dont une pâleur inaccoutumée altérait en ce moment l'ordinaire éclat.

Elle embrassait sa fille et présentait son front à son mari.

— Vous n'en pouvez plus, ma chère Denise, dit-il d'un ton d'humeur ; vous vous surmenez. C'est très bien de se consacrer à de bonnes œuvres, et je ne vous blâme pas, vous le savez, d'avoir donné à votre vie un but si louable. Mais je crains que vous n'abusiez de vos forces.

— Où voyez-vous cela ? protesta-t-elle gaiement.

— Je le vois sur votre figure, dans vos yeux, dans toute votre attitude... Vous en faites trop.

Elle secouait la tête, toujours rieuse, et reprit :

— La campagne me remettra.

Rivals n'ajouta rien, rassuré pour sa femme par la perspective d'un long séjour dans leurs terres,

où elle se reposerait, et bien loin de soupçonner la cause de cette pâleur dont il s'était inquiété.

Au moment où Denise Rivals descendait de voiture, le portier lui avait annoncé la visite de Montagny, en lui remettant la carte du visiteur. Avant de la glisser dans sa poche, elle avait eu le temps d'y regarder, et ce nom suivi de ces mots : « Commis des postes et télégraphes », en l'emplissant de mauvais pressentiments, avait déterminé l'émotion dont elle n'était pas encore remise, malgré ses efforts pour se dominer, quand elle avait rejoint sa fille et son mari.

Elle le lisait pour la première fois, ce nom ; jamais on ne l'avait prononcé devant elle. Mais, il lui était impossible de ne pas l'associer au souvenir du jeune employé de qui, quelques jours avant, dans une circonstance critique, elle avait reçu un secours presque miraculeux et de ne pas supposer que ce fût lui qui s'était présenté pour la voir.

Que lui voulait-il ? Que venait-il lui dire ? Lui rapportait-il ses lettres ? Comment était-il parvenu à savoir qui elle était ? Questions troublantes bien propres à lui suggérer des inquiétudes, puisqu'elle ne pouvait les résoudre que par des hypothèses dont aucune ne la rassurait.

Il lui importait cependant de ne pas se trahir. En se mettant à table avec sa fille et son mari, elle réagissait de toute sa volonté contre ses alarmes afin de ne pas laisser surprendre le secret

qui depuis si longtemps troublait son sommeil.

— Quels sont vos projets pour l'après-midi? dit bientôt Rivals à qui ces alarmes échappèrent.

— Je n'en ai pas, répliqua sa femme. Tout à l'heure, Alberte ira faire, avec Mademoiselle sa promenade quotidienne. Quant à moi, je ne sortirai pas A la veille d'un départ, d'une absence de trois mois, ma surveillance est nécessaire ici.

— C'est évident. Seulement, vous allez vous fatiguer encore. Je vous connais bien. Vous êtes comme moi. Il est rare que ce que font les autres vous satisfasse. Vous voulez tout faire par vous-même, et peut-être, en l'état où vous vous trouvez, vaudrait-il mieux vous en reposer sur vos gens.

— Cela, c'est impossible. Mais soyez sans crainte. Je me contenterai de diriger, j'en prends l'engagement.

Rivals se résigna, d'autant plus aisément qu'Alberte déclarait avec gravité qu'elle abrégerait sa promenade pour aider sa mère et surtout pour l'empêcher d'en trop faire.

Une heure après, ils étaient partis, Alberte en promettant de revenir bientôt, Rivals en répétant les mots qu'il prononçait tous les jours, à la même heure, du même ton :

— A ce soir, ma chère.

Restée seule, elle donna ses ordres au maître d'hôtel. Un monsieur allait venir la demander. On le ferait entrer dans le petit salon et on la pré-

viendrait aussitôt. Sauf pour lui, la porte était condamnée. Elle ne recevrait personne. Puis elle gagna sa chambre.

En y entrant, elle s'approcha de la psyché et s'y regarda. Elle se vit si pâle, si défaite, qu'elle en fut bouleversée. Comment son mari, sa fille n'en avaient-ils pas été plus frappés? Lui surtout si soupçonneux, si prompt à prendre ombrage, comment s'était-il si vite rassuré et contenté de la banale explication qu'elle lui avait donnée? Décidément, elle était trop impressionnable. Si elle ne se dominait mieux, elle finirait par se trahir. C'est un prodige qu'elle ne se fût pas trahie ce jour-là.

Elle défaillait en se le disant et tremblait encore si fort qu'elle dut s'asseoir. Elle tira de sa poche cette carte évocatrice de son passé douloureux, qui le lui rappelait avec tous ses dangers jusque-là conjurés, alors qu'elle avait prodigué tant d'efforts, sinon pour l'oublier, du moins pour l'expier. Après l'avoir lue et relue, elle la gardait au bout de ses doigts, terrifiée, comme si c'eût été la boîte de Pandore d'où devaient sortir tous les malheurs qu'elle avait tant redoutés.

Que deviendrait-elle si son mari, dont elle avait vu, quelques semaines plus tôt, les anciens soupçons se réveiller, venait à apprendre que les protestations de sa femme, ces protestations par lesquelles il s'était laissé convaincre de son innocence, étaient, supercherie, mensonge ; s'il décou-

vrait que jadis elle l'avait trompé et que l'enfant qu'il appelait sa fille était la fille d'un autre? Quels orages et quelles tourmentes provoquerait cette découverte! et la fille chérie, adorée, fée et espoir de la maison, quel serait son sort dans ce déchaînement de fureurs et de vengeances?

— Ainsi, continuait à penser madame Rivals, c'est en vain que j'ai tant prié, tant pleuré, tant souffert; c'est en vain que j'ai brisé volontairement le lien que légitimait mon amour, le plus sincère amour; c'est en vain que, pour me racheter, j'ai renoncé, jeune femme, aux joies de la vie; que je me suis appliquée à n'être plus qu'épouse et mère, et que j'ai répandu mes bienfaits sur les malheureux, rien n'aura fléchi le ciel, et après tant d'années, quand je devais me croire pardonnée, sa colère vient me menacer dans mon honneur, dans mes joies maternelles, dans mon repos!

Le tableau qu'elle évoquait, en le chargeant des couleurs les plus sombres, était si poignant, qu'elle n'eût pu en supporter longtemps la vue.

Mais de l'exagération de ses craintes ne tardèrent pas à sortir des réflexions apaisantes. N'était-ce pas s'épouvanter trop vite, alors qu'elle ignorait les intentions du visiteur annoncé? Elle ne savait ce qu'il venait faire et, avant de le tenir pour un être méchant et redoutable, il convenait au moins de l'avoir entendu. Quand il aurait parlé, confessé l'objet de sa visite, il serait temps de se livrer au désespoir, s'il y avait lieu.

Ce raisonnement lui rendit le sang-froid. Elle comprit la nécessité de dissimuler son trouble devant cet homme, de ne pas lui laisser voir qu'elle se défiait de lui. Quelles que fussent ses intentions, elle devait avant tout le convaincre qu'elle n'avait pas peur, être accueillante s'il venait en solliciteur, le prendre de haut, s'il menaçait. Elle se ressaisissait peu à peu, se retrouvait telle qu'elle avait été toujours dans les circonstances les plus graves de sa vie. Energique et résolue, elle opposait victorieusement aux menaces sinistres qui l'avaient assaillie la conviction qu'elle était en état de tenir tête aux périls dressés autour d'elle.

Un coup frappé à sa porte l'arracha à elle-même.

— Madame, c'est ce monsieur.

— Priez-le d'attendre ; j'y vais.

L'heure était venue de faire appel à tout son courage. Elle mit la main sur son cœur. Les battements, quoique encore anormalement précipités, l'étaient moins que tout à l'heure, preuve que peu à peu elle reprenait confiance.

Cependant, au moment d'aller recevoir le visiteur, elle regretta de ne pas l'avoir éconduit et de s'être montrée disposée à l'accueillir. Mais c'était s'en repentir trop tard. Il était là, il attendait ; peut-être, si elle lui refusait sa porte, ferait-il un esclandre. Mieux valait l'entendre, savoir ce qu'il voulait et se guider d'après ses dispositions. Maintenant, elle ne tremblait plus.

Dans le salon où on l'avait introduit, Montagny admirait les merveilles d'art qui en relevaient la décoration. Les tentures damassées, aux couleurs assombries, tendues sur les murs, disparaissaient presque sous les tableaux accrochés de toutes parts au-dessus de marbres et de bronzes étalés là comme dans un musée, entre des meubles anciens.

Un goût éclairé n'eût pas suffi seul à rassembler ces souvenirs d'un autre âge, joyaux précieux et rares, dont leur ancienneté angmentait le prix. Il avait fallu beaucoup d'argent pour se les procurer. Leur réunion comme leur arrangement attestait la richesse de leur propriétaire.

En entrant dans l'hôtel, en montant le monumental escalier, à la suite du valet de pied qui lui servait de guide, en traversant la galerie et les salons dont celui où il se trouvait terminait la longue enfilade, Montagny avait été intimidé par ce déploiement coûteux d'un luxe qu'il ne soupçonnait pas et saisi de respect pour la puissance financière qui avait mis tant de trésors dans une seule main. En même temps qu'ils avaient excité son admiration, ils avaient plus vivement encore excité son envie, ramenant en son esprit cette question qu'en d'autres circonstances, il s'était déjà posée :

— Pourquoi la richesse est-elle allée dans ces mains-là ? Pourquoi pas dans les miennes ?

Cette basse envie, qui ne s'éveille que dans les âmes perverses, précipitait l'éclosion d'autres sen-

timents pires encore. Elle faisait de lui, dès ce moment, un implacable ennemi pour les habitants de la maison dans laquelle il venait d'entrer. S'il n'eût craint de passer pour un fou ou pour un malfaiteur et de se faire chasser, il eût volontiers crié :

— C'est trop pour un seul ! Part à deux !

Et de cette manière ou sous tout autre forme, l'envie haineuse qui gonflait son cœur se fût manifestée. Mais il se contenait. Son regard ne trahissait que respect, admiration, timidité, ainsi qu'il convient à un solliciteur introduit comme par miracle dans un palais et qui n'attend rien que de la bonté de ceux qu'il est venu solliciter.

Une porte qui s'ouvrait le fit se retourner. Il vit madame Rivals; elle refermait cette porte et s'avançait de son côté, avec l'aisance d'une femme accoutumée à recevoir et surprise de se trouver en présence de quelqu'un qu'elle n'attend pas. Elle aurait pu feindre de ne pas le reconnaître. Mais ç'eût été jouer une comédie indigne d'elle et ses premières paroles prouvèrent à Montagny qu'elle ne voulait pas recourir à un tel subterfuge.

— Vous, monsieur ! lui dit-elle. Avez-vous retrouvé mes lettres ? Me les apportez-vous ?

— Non, madame, répondit-il, tout heureux d'entendre madame Rivals rappeler la première le service qu'il lui avait rendu et le dispenser de le rappeler lui-même. Je ne les ai pas retrouvées ; elles n'ont pas passé par mes mains et je jurerais

qu'elles ne sont pas venues au bureau. Je suis plus que jamais convaincu qu'on ne vous les a pas expédiées.

— J'ai cependant quelque raison de croire le contraire.

— C'est qu'alors, elles se sont égarées, probablement parce que l'adresse était mal mise, objecta Montagny. Mais vous auriez bien tort de vous en inquiéter, madame, s'empressa-t-il d'ajouter. En quelque endroit qu'elles se trouvent, elles ne tarderont pas à aller au bureau des rebuts où elles seront détruites, à moins qu'elles ne contiennent des valeurs ce qui, je le suppose, n'est pas le cas.

— Est-ce pour me donner cette réponse que vous êtes venu ? demanda madame Rivals, déjà rassurée par l'attitude et le ton de son interlocuteur. Puis, se reprenant, elle ajouta : — Mais avant tout, je désirerais savoir, monsieur, comment vous êtes parvenu à me découvrir. Je ne vous avais pas dit mon nom ?

Cette question qui se superposait à la première ne troubla pas Montagny. Il n'avait pas besoin de mentir pour y répondre.

— Votre nom, madame, dit-il, a été prononcé devant moi par un inconnu, hier au bois de Boulogne, sur l'avenue de Longchamp, au moment où vous passiez en voiture. Ayant votre nom, il m'a été facile de me procurer votre adresse.

— Je n'ai donc plus qu'à vous prier de m'exposer l'objet de votre visite.

L'interrogation était précise. Elle mettait Montagny au pied du mur et ne lui permettait plus de tergiverser. Il fallait se dévoiler... Mais, trop habile pour se laisser prendre sans vert, il s'était, avant de venir, tracé un programme et, résolument, il l'exécuta.

— J'ai besoin de toute votre indulgence, madame, car je ne me dissimule pas combien pourrait vous paraître inconvenante ma démarche si vous aviez perdu le souvenir des paroles qu'un jour vous avez bien voulu me dire... C'est en me les rappelant que j'ai conçu la pensée de m'adresser à vous, dans une circonstance où j'ai besoin d'un peu d'appui...

Elle comprenait, ou tout au moins, elle croyait comprendre et ses craintes achevèrent de s'évanouir. Elle s'en voulait de s'être, au premier moment, tant alarmée. Elle avait devant elle un besoigneux dont elle était l'obligée. Il venait réclamer son salaire ; elle aurait dû s'y attendre et surtout ne pas s'en effrayer. Quand elle aurait payé, elle n'entendrait plus parler de lui. Elle en était convaincue et sa conviction dicta sa réponse.

— Bien que toute allusion au fait que vous rappelez doive m'être pénible, je ne peux contester que vous m'avez rendu un service, un très grand service. L'avoir oublié ou le nier serait de ma part le comble de l'ingratitude. Je suis prête à vous donner l'appui que vous réclamez et comme j'ai lieu de supposer que c'est d'argent qu'il s'agit,

si vous voulez bien me fixer la somme dont vous avez besoin...

Il attendait cette offre ; il l'avait souhaitée, il s'y était même préparé.

— La somme dont j'ai besoin ! s'écria-t-il, d'un accent de révolte. Oh ! madame... Avez-vous pu croire qu'ayant été assez heureux pour vous tirer de peine, j'oserais réclamer un paiement ! C'est me juger bien mal et je ne méritais pas cette injure...

Son attitude protestait comme ses paroles. Madame Rivals, déconcertée, toute confuse de s'être à ce point trompée, sentit s'augmenter ses regrets en le voyant essuyer du revers de sa main ses yeux où brillaient des larmes.

— Je n'ai pas voulu vous offenser, monsieur, balbutia-t-elle. Si j'ai été maladroite, n'accusez que mon inexpérience, et non mes intentions....

— Oh ! ne vous excusez pas, madame ; après tout, la faute n'en est qu'à moi ; ma démarche a pu me faire prendre pour ce que je ne suis pas.

Il hésitait à poursuivre. Mais elle l'encouragea.

— J'ai hâte de réparer ma bévue et de vous prouver ma gratitude. Veuillez me dire ce que vous attendez de moi, suppliait-elle.

Alors il entama son récit, racontant à sa manière l'histoire de sa famille, la sienne, parlant de son père, de sa mère, de leurs malheurs, décrivant sa vie de pauvre employé, sans avenir, sans issue vers la fortune et, pour finir, avouant d'une voix

que l'émotion faisait trembler, que lorsque la noble femme qui était alors pour lui une inconnue avait daigné lui dire qu'elle lui devait son salut, il s'était flatté de l'espoir qu'elle serait un jour sa protectrice, qu'elle l'arracherait à son humble condition et que par elle, il serait transporté sur un plus vaste théâtre.

— Je n'ai que de nobles ambitions, madame, poursuivit-il ; elles sont légitimes, puisque je me sens taillé pour accomplir de grandes choses. Ce que j'attends de vous, c'est que vous m'aidiez à monter plus haut. Je m'épuise sans profit dans l'administration.

C'était dit avec beaucoup d'art ; des gestes heureux soulignaient les mots et la physionomie de ce parleur éloquent ne respirait que loyauté, sincérité, franchise. Madame Rivals s'y trompa et de plus fins qu'elle s'y seraient trompés.

— Vous désirez donc quitter votre emploi et en trouver un plus lucratif? interrogea-t-elle.

— Oui, madame, plus lucratif et m'offrant surtout de plus grandes chances d'avenir, plus d'occasions de montrer ce que je vaux. Mes goûts me portent vers les grandes affaires. Les choses de la Bourse me sont familières. J'avais pensé que si vous consentiez à me recommander à M. Rivals, à lui donner de moi une assez bonne opinion pour qu'il me prenne à son service...

Elle tressaillit, écartant d'instinct cette solution. Rapprocher de son mari ce jeune homme que le

hasard avait initié à un épisode de sa vie qu'elle avait tant d'intérêt à cacher à tout le monde, lui semblait imprudent et dangereux. De sentir si près de Rivals, si près d'elle, le confident et le témoin de ses craintes, de sa terreur, l'homme qui savait que naguère encore elle correspondait avec un ancien amant, elle serait sans cesse trop inquiète, trop tourmentée. Confiante dans la loyauté de Montagny, elle fut sur le point de le lui avouer, au risque de l'offenser de nouveau. Mais elle se contint à temps, et dissimulant le motif pour lequel elle répugnait à adopter son idée, elle invoqua la difficulté d'y donner suite.

— Si je vous recommande à mon mari, dit-elle, il voudra savoir où et comment je vous ai connu, l'origine de l'intérêt que vous m'avez inspiré. Que lui répondrai-je? Je dois ménager ses susceptibilités, prévenir ses soupçons. Vous avez pu voir naguère à quelles extrémités il est capable de se porter.

— Ce n'est que trop vrai, avoua Montagny. Mais ne pourriez-vous, madame, supposer une rencontre, une présentation quelque part, dans une maison amie?

— C'est à étudier. Mais, encore faut-il trouver cette maison, prévoir le cas où M. Rivals voudrait s'y renseigner sur vous, sur votre famille. Tout ceci est grave, monsieur, et mérite réflexion. Du reste, je quitte Paris demain; ce n'est pas sur-le-champ qu'il me sera possible de m'occuper de

vous. Mais je m'en occuperai, et avant peu, je vous le promets. Il me sera très agréable de vous venir en aide, de seconder vos ambitions.

Elle ne disait rien qu'elle ne pensât et elle le disait avec une grâce qui ne permettait pas à Montagny d'en douter.

Comme électrisé par ces promesses il se frappa la poitrine :

— Ah ! madame, déclara-t-il, je n'oublierai jamais ce que vous voulez bien faire pour moi. Je vous appartiens à la vie et à la mort.

Et se rappelant une scène de comédie et le geste d'un acteur qu'il avait applaudi, il s'agenouilla, courbant le front jusqu'à terre pour baiser le bas de la robe de sa bienfaitrice.

Telle fut la spontanéité de son agenouillement que madame Rivals n'eut pas le temps de le prévenir. Stupéfaite et troublée par ce témoignage de gratitude, rassurée aussi sur les intentions de ce jeune homme dont elle ne suspectait plus la sincérité, elle ne put que murmurer :

— Oh ! Monsieur ! Monsieur !

Mais il n'en avait pas fini avec ses démonstrations. Après avoir touché de ses lèvres le bas de la robe, il se redressa, toujours agenouillé, s'empara des mains fines et pâles qui se trouvaient à sa portée, les réunit dans les siennes et, comme s'abandonnant à une exaltation qu'il n'était pas en son pouvoir de maîtriser, il les laboura de ses

baisers et les mouilla de ses larmes, répétant fiévreusement.

— A la vie, à la mort...

A l'improviste, dans la pièce qui précédait celle où, en comédien consommé, il jouait cette scène, on entendit un bruit de pas et les accents d'une voix jeune et joyeuse.

— Ma fille ! fit vivement madame Rivals. Relevez-vous, monsieur.

Il fut debout aussitôt, calmé comme par enchantement, son chapeau à la main, dans une attitude qui ne laissait aucun doute sur son habileté à se transformer. La porte vola sous une violente poussée. Mademoiselle Alberte parut, délicieuse dans sa toilette claire. Elle rentrait de sa promenade, les yeux rayonnants de toute la lumière du soleil qui brillait au dehors, et les joues chaudes encore de l'air qui les avait fouettées.

— Maman, maman, venez voir le joli poney que m'offre papa. On vient de l'amener... En voilà une surprise... Elle avait crié ces mots avant d'entrer. Mais, au seuil du salon, elle s'arrêta. Elle venait d'apercevoir Montagny qui se faisait plus humble. — Pardon, je vous croyais seule, dit-elle à sa mère, discrète et sans avancer.

— Je vais te rejoindre, ma chérie, répondit madame Rivals. Vous voyez, monsieur, continua-t-elle après qu'Alberte se fut éloignée, combien il m'est difficile d'être seule et d'échapper à la surveillance des miens. Si vos visites se renouve-

laient, je ne pourrais les cacher ni les expliquer.

— Vous préférez que je ne revienne pas, dit-il docile et déjà résigné.

— Cela vaudra mieux. Je garde votre adresse. Dès que j'aurai du nouveau à vous apprendre, je vous écrirai.

Il prit congé, réitérant ses remerciements et ses excuses, ramené par madame Rivals jusqu'à la porte du second salon qui aboutissait à l'escalier. Il le descendit comme dans un rêve. Il n'en revenait pas d'avoir si promptement et si facilement réussi, rien qu'en priant, sans avoir besoin de recourir aux grands moyens. Encore un peu de temps, il aurait le pied à l'étrier et alors, mis en possession, grâce à sa protectrice, de la confiance d'un homme tel que Jacques Rivals ou de tout autre aussi puissant que lui, où n'atteindrait-il pas? Une immense joie gonflait son cœur. Il s'y mêlait beaucoup d'orgueil. Ce qui lui arrivait, il ne le devait qu'à lui-même, à ses calculs, à son savoir faire. Il y avait bien de quoi être fier.

Au bas de l'escalier, en débouchant sous la voûte de l'hôtel, il entendit de nouveau la voix d'Alberte qui résonnait dans la cour située à l'extrémité de cette voûte, à l'opposé de la sortie.

Il s'arrêta et regarda de ce côté. Il vit la jeune fille. Avec l'aide d'un homme d'écurie, elle s'était hissée sur le poney et, bien en selle, elle l'avait mis au trot pour l'essayer, les cheveux au vent,

raidissant les bras et le buste, remplissant la cour du bruit de ses cris et de ses rires.

Ce ne fut qu'une vision, car, ne voulant pas être importun, il reprit sa marche aussitôt. Mais, il en avait assez vu pour mesurer tout ce que cette petite Alberte symbolisait de richesses, de satisfactions, de relations brillantes, de vie heureuse et tous les avantages qu'elle procurerait à son mari.

Il y pensait avec envie, déjà saisi du regret de n'être pas en situation de demander et d'obtenir sa main. Dans deux ans, trois ans, au plus, elle serait bonne à marier — il n'y avait qu'à la voir, râblée, solide, bien plantée et si jolie — et lui-même encore en âge de se mettre sur les rangs. Comme un tel mariage lui eût mieux convenu que celui qui l'attendait.

Sans doute, Léonide était charmante, pourvue d'une belle dot et assurée de posséder un jour les économies du papa Tavers. Mais entre elle et la riche héritière des Rivals, quelle différence! différence d'éducation, de fortune, de milieu social. Le mari d'Alberte remuerait les millions à la pelle. pourrait à son gré évoluer sur les plus hauts sommets, réaliser toutes ses fantaisies, tandis que le mari de Léonide, quoique à son aise, serait condamné à vivre dans un milieu bourgeois, parmi de petites gens, et parvînt-il à sortir de ce milieu, traînerait toujours après soi, comme un boulet, l'humble origine de ses beaux-parents.

Il écarta ces réflexions. S'y attarder, c'eût été rêver l'impossible. Mais l'impression accidentelle qui les lui avait suggérées restait en lui quoiqu'elle parût fugitive; l'heure était proche où elle réveillerait les visées ambitieuses qu'il croyait encore irréalisables.

Arrivé en retard à son bureau, il ne fut cependant l'objet d'aucune observation, d'aucun blâme. Depuis que son mariage, un riche mariage, disait-on, était annoncé, il ne rencontrait autour de lui que complaisance et tolérance; il en fut quitte pour remercier celui des camarades qui l'avait remplacé pendant quelques instants.

Le même soir, il annonça à sa mère qu'un changement dans sa situation était imminent, grâce à un puissant personnage, habitué de son bureau, dont il avait su gagner la protection. L'histoire qu'il forgea était vraisemblable. Sa mère ne la mit pas en doute. Il eut une fois de plus la satisfaction de voir le mensonge lui réussir.

— Tu reconnaîtras, ajouta-t-il, que tu avais tort de t'effrayer quand je t'ai annoncé que je voulais changer d'emploi. Je suis maintenant certain d'en avoir un bien meilleur que celui que j'occupe.

— J'y croirai quand tu te tiendras, répliqua madame Montagny, obstinée dans sa défiance.

— Ah ! chère entêtée, s'écria-t-il moitié rieur, moitié fâché, me prendras-tu toujours pour un illusionné, un imprévoyant, un incapable? Sache donc que ce n'est pas un espoir que j'exprime,

mais une certitude. L'emploi qu'on m'a promis ne peut me manquer. La personne qui me le procure est mon obligée. C'est une dette de gratitude qu'elle acquittera et si elle manquait à ses engagements, je suis en état de la faire marcher.

Cette fois, madame Montagny fut convaincue. Depuis quelque temps, elle constatait des changements dans son fils. A sa nonchalance naturelle, à ses découragements, à son aigreur, succédaient l'énergie, la volonté, la confiance en soi. Elle y voyait l'heureux effet de son prochain mariage. Le langage si précis et si net qu'il tenait ce jour-là achevait de lui prouver qu'il n'exagérait pas en se disant sûr d'obtenir bientôt un poste avantageux. Il était assez déluré pour avoir trouvé et il est après tout bien vrai qu'un bonheur n'arrive jamais seul.

— Comptes-tu faire part à M. Tavers de la nouvelle que tu me donnes? lui demanda-t-elle.

— Je m'en garderai bien! s'écria-t-il. Je n'en parlerai ni à lui ni à Léonide, ni à personne jusqu'au jour où ce sera fait. Ils en auront la surprise. Si je t'en ai parlé à toi, c'est qu'il est nécessaire que tu fasses une démarche auprès de mes protecteurs, les anciens amis de mon père. On ira leur demander sans doute des renseignements sur moi. Il faut les disposer à les donner favorables.

Madame Montagny, électrisée par son fils, promit de se mettre en campagne dès le lendemain.

Quant à lui, il affecta de conduire sa vie comme s'il n'était pas à la veille de la voir se transformer. A son bureau, il fit montre du plus beau zèle. Personne ne soupçonna qu'il avait résolu de quitter l'administration. Il fut de même chez les Tavers, toujours plus empressé auprès de Léonide, comme s'il en était plus épris, non moins déférent et affectueux envers les parents, uniquement appliqué à ne rien laisser surprendre de ses desseins.

La maison patriarcale où il avait accepté de s'installer une fois marié se métamorphosait. On l'avait livrée aux tapissiers. Ils s'évertuaient à la rajeunir en vue de l'établissement du jeune ménage. Ils meublaient à neuf l'appartement qu'on lui destinait. Léonide et sa mère passaient leur temps à courir les magasins, accompagnées le plus souvent du fiancé dont elles voulaient l'avis avant de conclure aucun marché. Elles faisaient aussi de longues stations chez les couturières et les lingères. Pour l'ameublement, les toilettes, le trousseau, papa Tavers leur avait ouvert un crédit illimité. Chaque soir, elles lui rendaient compte de leurs achats. Il approuvait tout, interrogeant à chaque instant de ses yeux de brave homme affectueux et confiant son futur gendre, comme pour s'assurer de son approbation.

A la mairie, on procédait aux publications, ainsi qu'à l'église avec laquelle avait été pris le jour pour la cérémonie religieuse. Le lunch, les voitures étaient commandés, le texte des billets de

part, envoyé chez l'imprimeur. Madame Montagny finissait la corbeille de mariage. Toutes ses économies y avaient passé. Pour la rendre plus présentable, elle y mettait tout ce qu'en fait de bijoux et de dentelles elle avait gardé des temps de la préfecture, alors que son mari, pour la dédommager de ses privations antérieures la comblait de cadeaux.

Son fils approuvait tout, semblait s'intéresser à tout, répondait par des remerciements aux innombrables témoignages de tendresse et de dévouement qu'on lui prodiguait chez sa fiancée comme chez sa mère, présentait en un mot l'image d'un homme absorbé par la perspective de son futur bonheur et pénétré de reconnaissance pour ceux à qui il la devra.

Mais, s'il paraissait tel, c'est qu'il ne laissait pas lire en lui. En réalité, le sentiment qui le dominait, c'était l'impatience de l'attente. Madame Rivals ne lui écrivait pas. Huit jours après sa visite, et quinze jours avant son mariage, il était encore sans nouvelle. Il commençait à s'inquiéter, quoique cependant il dût s'avouer qu'il n'y avait pas de temps perdu. Peut-être, en se prolongeant, cette attente eût-elle dégénéré en colère. Mais elle ne se prolongea pas. Un matin, il reçut un billet de madame Rivals. Venue à Paris pour vingt-quatre heures, elle l'invitait à l'aller trouver le même jour à son orphelinat où ses occupations la retenaient.

VII

HEUREUSE CHANCE ET MANIÈRE D'Y AIDER

Le fiacre qu'avait pris Montagny pour se rendre à l'invitation de madame Rivals, le déposa dans le haut de la populeuse rue de Popincourt, devant une porte au-dessus de laquelle on lisait cette simple inscription gravée dans la pierre et surmontée d'une croix : « Fondation Rivals ». C'était le siège de l'orphelinat où vingt-cinq enfants du sexe féminin, n'ayant plus ni père ni mère, étaient élevés avec sollicitude et préparés aux devoirs de la pauvre et laborieuse existence à laquelle ils étaient voués.

Due à l'initiative de madame Rivals, cette fondation charitable fonctionnait depuis quinze ans. A cette époque, la noble femme venait de passer par de terribles épreuves. Menacée de perdre sa fille unique, encore au berceau, attribuant son malheur à sa faute, elle avait dans l'espoir de le conjurer par un sacrifice héroïque, brisé volontairement l'amour qui lui était plus cher que sa propre vie, mais non que la vie d'Alberte.

Ce sacrifice l'avait jetée, après la guérison de l'enfant, dans des idées de retraite, de repentance, et de réparation. Sous l'empire de ces idées, elle

avait conçu le plan d'une œuvre de bienfaisance qui constituerait un témoignage de sa gratitude envers la Providence, à qui elle devait le salut de sa fille.

L'immense fortune qu'elle possédait en commun avec son mari permettait la réalisation de ce désir, auquel il s'était prêté, heureux de la voir échapper ainsi aux trop souvent futiles préoccupations des femmes du monde, au désœuvrement, aux tentations qui en résultent et qu'il redoutait pour elle.

L'entreprise fondée avec le concours de quelques amies, elle y avait consacré ses loisirs, partageant son temps entre ses obligations de société et ses devoirs d'épouse et de mère, auxquels elle ne pouvait ni ne voulait se dérober, et les orphelines à qui elle tentait de faire un avenir tolérable. Quand elle était à Paris, elle venait là, sinon tous les jours, du moins deux ou trois fois par semaine plus rarement pendant ses absences d'été, mais ne se désintéressant jamais des soins que des maîtresses de son choix prodiguaient à ses pensionnaires. Ce jour-là, un changement de directrice ayant nécessité sa présence, elle était accourue de la campagne et avait profité de la circonstance pour s'entretenir avec Montagny.

En entrant dans la cour plantée, qui s'étendait entre la maison et la rue, il vit madame Rivals. Elle causait avec la nouvelle directrice. Autour d'elle, s'étaient groupées quelques-unes des fillet-

tes. Elles s'attachaient à sa robe, sollicitaient ses caresses, témoignaient par leur attitude de la tendresse reconnaissante qu'elles portaient à leur bienfaitrice.

Ayant aperçu le visiteur qu'elle attendait, elle les écarta d'un geste affectueux pour aller au-devant de lui. Elle s'excusa d'abord de l'avoir fait venir si loin. Mais elle n'avait pu lui épargner cette course. Arrivée le matin, elle devait repartir à la fin de l'après-midi. Il lui eût donc été impossible de lui fixer un autre rendez-vous.

— De grâce, madame, ne vous excusez pas, supplia Montagny, alors que c'est moi qui vous dérange. M'eussiez-vous appelé plus loin encore, j'y serais allé. Et puis, je suis si heureux que vous m'ayez fourni l'occasion de vous admirer, car c'est tout simplement admirable qu'une femme comme vous consente à s'abaisser vers ces pauvres enfants.

— Je suis payée par leur affection, dit avec simplicité madame Rivals. Puis, passant à un autre sujet, elle ajouta : — En ce qui vous concerne, monsieur, j'ai de bonnes nouvelles à vous donner.

— M. Rivals consent à m'accorder un emploi, tel que je le souhaite ? s'écria-t-il.

— Non, pas lui, répondit madame Rivals. Les raisons qui m'empêchaient, il y a huit jours, de lui parler de vous subsistent toujours. Mais, à défaut de mon mari, j'ai intéressé à votre situation un de mes vieux amis à qui je ne pouvais deman-

der un service de ce genre, sans être tenue de lui expliquer comment j'étais amenée à le lui demander. Il a suffi que je lui répondisse de vous, de votre probité, de vos mérites, pour le disposer à vous attacher à sa maison. Il est agent de change ; par conséquent, mieux encore que dans les bureaux de M. Rivals, vous trouverez avec lui la position que vous souhaitez.

— Oh ! Madame, vous m'avez deviné et vous comblez tous mes vœux, protesta Montagny dans un élan de reconnaissance.

— Voici ma carte, continua madame Rivals. Elle vous ouvrira sa porte ; il vous attend et si, comme je n'en doute pas, il vous juge tel que je vous ai montré en vous recommandant à lui, vous serez promptement pourvu d'un emploi de confiance.

Elle tendait à son protégé une enveloppe ouverte, préparée à l'avance et dont l'adresse, sur laquelle il eut le temps de jeter les yeux le mit en joie. Elle portait : « M. Robert Valmont, agent de change, rue Drouot ».

— Encore un richard, celui-là, pensa Montagny. Si nous nous entendons, ma fortune est faite.

Il rayonnait et de nouveau reprenait confiance, voyait l'avenir tout en rose.

— A bientôt, monsieur, lui dit madame Rivals. Nous nous reverrons et j'espère qu'alors, je ne serai plus obligée de faire un mystère de mes relations avec vous. M. Valmont est en rapports quo-

tidiens avec M. Rivals. Il vous sera donc facile de vous faire présenter à mon mari. Quand vous le connaîtrez, vous arriverez aisément jusqu'à moi.

— Je bénirai toutes les circonstances qui me rapprocheront de vous, madame, répondit-il. Je voudrais tant vous convaincre que vous n'avez pas obligé un ingrat ! Je n'oublierai jamais...

Elle l'interrompit et dit avec douceur :

— Vous avez raison. Il ne faut jamais oublier les services qu'on reçoit. Mais, vous ne me devez rien. Je n'ai pas oublié celui que vous m'avez rendu. Je paye ma dette.

— Vous pouviez la payer moins généreusement, ou même négliger de la payer. Aussi ma reconnaissance est-elle immense. Ne puis-je vous en donner dès maintenant une preuve ?

— Mais, je ne vois pas... fit en souriant madame Rivals à qui plaisaient ces protestations et qui en était tout émue.

Soudain, elle se reprit, comme frappée d'une idée imprévue :

— Au fait, poursuivit-elle, peut-être pouvez-vous m'être utile en ce moment.

— En quoi, madame, en quoi ? Dites vite.

— Je suis venue à Paris aujourd'hui pour installer ici une directrice nouvelle. Celle que nous avons dû remplacer était une très brave femme, mais désordonnée, manquant par trop d'initiative et de fermeté. Elle nous laisse une comptabilité terriblement embrouillée. Ne pourriez-vous nous aider

à y mettre un peu d'ordre et le dimanche, par exemple, nous consacrer quelques heures ?

— Mais tout mon temps est à vous, madame, déclara vivement Montagny ; disposez de moi... Je serai ravi d'être associé à votre œuvre... et d'avoir l'occasion de vous rencontrer quelquefois, ajouta-t-il plus bas.

Madame Rivals se tourna vers la directrice, une dame respectable, qui attendait à quelques pas le départ de ce visiteur inconnu et lui fit signe d'approcher.

— Voilà M. Montagny qui s'offre pour vous aider dans la vérification des comptes, lui dit-elle. Il peut disposer d'un peu de temps le dimanche et si vous voulez prendre rendez-vous avec lui...

La directrice remerciait et rendez-vous fut pris pour le dimanche suivant. Montagny était ravi. Cette circonstance allait rendre plus fréquents et plus étroits ses rapports avec madame Rivals. Il se promettait de faire durer la tâche qu'il venait d'assumer et de se rendre utile à sa protectrice, de manière à gagner de plus en plus sa confiance. C'était le plus sûr moyen de la tenir, d'en faire l'instrument de ses desseins. Il partit accablé de remerciements, et alla tout droit chez M. Robert Valmont.

La carte de madame Rivals, qu'il remit avec la sienne, fit merveille et lui ouvrit sur-le-champ le cabinet de l'agent de change. Il s'y trouva en présence d'un sexagénaire à physionomie avenante

et ouverte, de tournure élégante et vigoureuse, en dépit de sa moustache blanche et de sa calvitie. M. Valmont négligea de le faire asseoir, l'interrogea avec bienveillance, d'un ton bref, le ton d'un homme toujours occupé, toujours pressé et accoutumé à mener plusieurs affaires à la fois.

— Madame Rivals m'a parlé de vous, mon garçon, lui dit-il. Vous êtes dans les postes, vous voulez en sortir, convaincu que vous valez mieux que ce que vous faites, et ayant de l'ambition. Elle m'a vanté vos mérites et votre honnêteté, mais elle n'a rien pu me dire de vos aptitudes. Avez-vous le goût des affaires? Les connaissez-vous?

— Je crois les connaître, monsieur, répondit modestement Montagny. Depuis plusieurs années, j'occupe mes loisirs à étudier les choses de la Bourse. J'ose affirmer qu'elles me sont familières.

— Mais c'est très bien cela. Votre apprentissage n'en sera que plus bref. Avez-vous de la mémoire? Etes-vous attentif, ordonné? Pouvez-vous tenir une correspondance, rédiger un rapport?

— Mes protecteurs, les amis de mon père qui a été préfet, mes chefs actuels, vous répondraient mieux que moi, monsieur.

— Je ne les verrai pas, répliqua M. Valmont. Je vous reçois de la main de madame Rivals et cela me suffit. Elle ne m'eût pas recommandé un homme dont elle ne serait pas sûre. Et puis, votre mine me plaît. Je crois donc que nous nous entendrons.

— C'est mon plus vif désir, reprit Montagny avec assurance. Je veux arriver. Je le dois au nom que je porte, à ma mère, à moi-même et je me dévouerai corps et âme à qui me tendra la main.

— Eh bien ! finissons-en. Vous entrez chez moi. Vous serez, pour commencer, mon secrétaire avec six mille francs de traitement. Vous ayant près de moi, je vous jugerai mieux. Si vous êtes l'homme que je cherche, un homme digne de ma confiance, si vous êtes capable et si votre discrétion, votre dévouement égalent vos capacités, vous n'en resterez pas là. C'est aujourd'hui le 16, ajouta l'agent de change en jetant les yeux sur un calendrier. Je vous accorde quinze jours pour vous préparer à votre changement d'existence. Soyez chez moi, à mon domicile privé, avenue Hoche, le premier du mois prochain, à huit heures du matin ; je vous donnerai mes ordres. Au revoir, mon garçon.

Il tendit la main à Montagny et le congédia. L'entretien n'avait pas duré dix minutes. Mais ce peu de temps avait suffi pour imprimer à la destinée du protégé de madame Rivals une orientation nouvelle. Il en fit la remarque en se retrouvant dans la rue. Avoir si vite réussi en de si grandes choses ! Décidément, il avait son étoile et la chance le favorisait.

Il entra chez sa mère exultant et triomphant.

— Ça y est, maman, lui cria-t-il de la porte. J'ai décroché la timbale ; j'ai un emploi et un fameux. Douteras-tu encore de moi, et de mon habileté ?

Sans lui laisser le temps de répondre, il racontait sa visite chez Robert Valmont et le résultat qu'elle avait eu. Madame Montagny l'écoutait, transfigurée par la joie, n'osant croire à tant de bonheur. Dans un élan de ferveur religieuse, elle soupira :

— Dieu nous a donc pris en pitié et c'en est fait de nos peines : ton mariage, une situation d'avenir, que de changements heureux!

Elle essuyait ses yeux où la bonne nouvelle avait mis des larmes, tandis que son fils, l'embrassant, répondait :

— Ils nous étaient bien dus, ces changements, car, en fait de peines, nous avons eu plus que notre compte.

— Les Tavers vont être contents, reprit-elle, aussi contents qu'étonnés.

— Je te crois! ricana Montagny. Maintenant ce n'est plus moi qui fais le beau mariage, c'est Léonide. Je serai quelque jour plus riche qu'elle.

— Plus riche, c'est beaucoup dire, tu ne sais pas encore... En tout cas, nous ne devons pas oublier qu'elle t'a accepté pauvre et quand on ne pouvait prévoir que ta position allait se transformer.

— Oui, elle a eu de la chance! observa Montagny d'un accent où passait comme un regret.

Sa mère n'en fut pas frappée. Elle était si loin de soupçonner le singulier travail qui s'opérait au même moment dans l'esprit de son fils! Si elle avait pu y lire, elle eût été épouvantée; en consta-

tant qu'il déplorait de s'être engagé trop vite, d'avoir aliéné sa liberté, d'être contraint de se marier, alors qu'il venait de se convaincre qu'en se pressant moins qu'il ne l'avait fait et qu'en attendant deux ou trois ans encore, il aurait pu épouser quelque riche héritière, peut-être même cette délicieuse Alberte Rivals, dont le souvenir le poursuivait, étincelant d'une auréole de millions.

Mais la pauvre chère femme avait trop de candeur et de loyauté pour deviner ces regrets. Fière à présent de ce fils dont si longtemps elle avait désespéré, oublieuse de tout ce qu'elle avait souffert par lui et se réjouissant par avance de la satisfaction qu'éprouveraient les Tavers en voyant leur futur gendre faire peau neuve, elle ne songeait qu'à les avertir promptement, afin de les associer à sa joie. Libre d'agir à sa guise, elle serait allée chez eux sur-le-champ. Comme elle en manifestait le désir, Roger y opposa un veto formel.

— C'est moi seul que cela regarde, déclara-t-il, et je te prie, maman, de ne pas t'en mêler. Je leur parlerai quand il faudra.

— Tu ne veux pas le leur annoncer tout de suite ? s'écria-t-elle.

— J'ai des motifs pour retarder cette communication.

Il le dit d'un ton si péremptoire qu'elle n'osa insister, ni lui demander pourquoi il ne se hâtait pas de révéler un événement si propre à grandir son

prestige. Depuis quelques semaines, elle le voyait manœuvrer avec tant d'habileté qu'elle prenait de lui une opinion toute nouvelle. Elle le jugeait plus capable qu'elle n'avait cru et presque intimidée en sa présence, n'étant pas sûre, lorsqu'il décidait, qu'il n'eût pas raison, elle avait renoncé à le contredire ou à lui donner des conseils. Elle se résigna donc, quoique sans comprendre, à garder le silence vis-à-vis des Tavers, aussi longtemps que son fils ne l'autoriserait pas à parler.

Ce qu'elle ne comprenait pas, une personne plus perspicace qu'elle l'eût bien vite compris. Son fils, à force de regretter les engagements qu'il avait pris envers Léonide, commençait à envisager la possibilité d'une rupture et à chercher les moyens de la provoquer.

— Est-ce impossible ? se demandait-il. Tant que le maire et le curé n'y ont pas passé, suis-je irrévocablement engagé ? On voit tous les jours des mariages se rompre à la veille d'être célébrés. Pour empêcher le mien, il suffirait de pouvoir invoquer une bonne raison. Mais laquelle ?...

Elle était, en effet, difficile à trouver. Loin d'avoir à se plaindre de Léonide ou de ses parents, il n'avait qu'à se louer de leurs procédés. Les parents étaient allés avec empressement au devant de tous ses désirs. Ils l'accablaient des témoignages de leur confiance, le traitaient déjà comme un fils. Quant à la petite, outre qu'elle avait dit oui, dès le premier moment, obéissant uniquement à

l'impulsion de son cœur, elle était de plus en plus éprise et ne le cachait pas. Il avait l'oreille pleine de ses roucoulements de tourterelle amoureuse.

Où découvrir en tout cela un prétexte à rupture, alors que le mariage était annoncé, qu'on se préparait à signer le contrat et que les faire-part allaient être expédiés? Comment en de telles conditions, oser dire qu'il avait changé d'avis, qu'il ne voulait pas se marier? Il n'aurait jamais cette audace et, à force d'y penser, il aboutissait à cette conclusion qu'il faudrait que la rupture vînt non de lui mais des Tavers eux-mêmes.

Arrivé à ce point, il s'y tint et ses calculs se précisèrent. Il était inventif, ingénieux, disposé au mal comme au bien, subordonnant à son intérêt ses combinaisons et si dépourvu de moralité que lorsqu'il s'était proposé un but, il ne reculait pas plus pour l'atteindre devant l'emploi des moyens déloyaux que devant l'emploi des moyens honnêtes. Ainsi se forma en lui, avec la résolution de ne pas épouser Léonide, celle de faire des parents de sa fiancée l'instrument de cette résolution. Il entendait qu'ils le déclarassent indigne d'entrer dans leur famille et pour les convaincre de cette indignité, il s'était décidé à leur fournir des preuves.

Une lettre anonyme où serait raconté son passé de mauvais fils, mêlé de vagues allusions à celui de sa mère, dont il avait surpris çà et là quelques traits, lettre qu'il rédigerait lui-même et qui se-

rait une dénonciation de sa longue inconduite, de ses débauches de jeune homme, de sa paresse, de la part qu'il avait eue à la mort foudroyante de son père et de l'irrégularité de sa naissance, cachée jusque-là aux Tavers, et que sa mère devait leur révéler au dernier moment, après avoir arrangé les choses assez habilement pour que la révélation ne les effarouchât pas, tel fut le projet auquel le conduisirent ses calculs. Deux heures lui suffirent pour le concevoir, y réfléchir et l'exécuter.

Le soir du jour où il avait vu madame Rivals et M. Robert Valmont, il prétexta une indisposition pour se dispenser d'aller chez sa fiancée, ainsi qu'il en avait l'habitude. Enfermé dans sa chambre, il y travailla très tard. Lorsqu'il quitta son bureau pour se mettre au lit, il y laissait deux lettres qui devaient partir le lendemain.

La première, signée de son nom, était adressée au directeur général des postes et contenait sa démission. La seconde, sans signature et d'une écriture contrefaite, était destinée au papa Tavers. Il l'avait vingt fois recommencée, pesant les mots, déplaçant les phrases, appliqué à n'y rien mettre qui pût faire découvrir sa main, intercalant dans les lignes écrites de sa plume, d'autres lignes imprimées qu'il avait découpées dans un journal et accouchant enfin d'une diatribe contre lui-même qui équivalait à un acte d'accusation.

« Monsieur, y était-il dit, un ami qui ne juge pas utile de se faire connaître croit devoir à l'a-

mitié qu'il vous porte, de vous mettre en garde contre les entraînements de votre crédulité et de votre confiance.

» Il vient d'apprendre que vous êtes au moment de marier votre fille à M. Roger Montagny, fils unique de l'ancien préfet de ce nom et commis dans l'administration des postes. Connaissez-vous le personnage à qui vous allez confier le bonheur de votre enfant? Avez-vous pris tous les renseignements qui pouvaient vous éclairer sur son caractère et sur sa valeur morale, sur celle de son père et de sa mère? Avez-vous su qu'il est venu au monde plusieurs mois avant le mariage de ses parents, ce qui n'implique pas, de la part de ceux-ci, une grande rigueur de conscience et qu'il y a, dans sa vie, à l'époque de sa jeunesse, des actes d'inconduite bien propres, en dépit d'une façade de probité, à faire concevoir des doutes sur la durée des sentiments dont il témoigne aujourd'hui?

» Le consentement que vous avez donné me fait craindre qu'on n'ait mis un bandeau sur vos yeux pour vous empêcher de connaître ce que tout le monde a su et je considère comme mon devoir de vous l'arracher, au risque de vous causer un chagrin. Si vif qu'il puisse être, il n'égalera pas celui qui vous serait réservé si vous appreniez, quand ce serait trop tard pour y parer, ce que je vous révèle aujourd'hui.

» Paresseux, libertin, joueur, atrocement perverti et doué des pires instincts, votre futur gen-

dre a été si mauvais fils qu'on peut prédire, à coup sûr, qu'il sera un détestable mari. Il a désespéré son père qui mourut de la douleur d'avoir donné le jour à un tel enfant.

» Soit qu'elle se fasse illusion sur lui au point de le croire corrigé, soit qu'elle espère que le mariage le transformera, soit enfin que les scrupules d'une âme droite lui fassent défaut, la mère s'est appliquée à dissimuler la vérité, à faire croire que ce fils, qui l'a si longtemps torturée, ne lui a donné jamais que des joies.

» Elle est dans son rôle en sacrifiant, au désir de lui procurer une belle fortune, votre chère Léonide si charmante, si pure, si digne d'être aimée pour elle-même et non pour sa dot. Mais ceux qui vous estiment et vous aiment ne se résignent pas à laisser ce sacrifice s'accomplir et c'est pour l'empêcher que l'un d'eux vous écrit, sous le voile de l'anonymat, se réservant de se faire connaître un jour, quand vous aurez pu mesurer l'étendue du service qu'il vous rend en vous révélant ce qu'on a mis tant de soin à vous cacher. »

— Un vrai chef-d'œuvre, cette lettre ! s'était dit Montagny au moment où, l'ayant finie, la plume tombait de ses mains.

L'abominable indélicatesse de son action la laissait sans remords. Il n'éprouvait qu'une satisfaction d'artiste et, pas plus que les remords qui ne lui vinrent pas, cette satisfaction ne troubla son sommeil.

Le lendemain, il se réveilla frais et dispos, allégé de tous regrets, écartant sans peine de son esprit l'image de Léonide, le spectacle de sa douleur, de celle de ses parents, se préparant à la comédie d'indignation qu'il comptait jouer, lorsque papa Tavers, armé de sa lettre, viendrait signifier la rupture.

Il relut une fois encore ce qu'il avait écrit, afin de s'assurer que rien, dans sa dénonciation, ne pouvait prévenir le dénouement qu'il souhaitait et en favoriser un autre. Puis il glissa la feuille sous enveloppe, mit l'adresse et, en une entière indépendance d'esprit, de conscience et de cœur, il alla la jeter dans la boîte aux lettres de la place de la Bourse, c'est-à-dire à une grande distance de sa maison.

VIII

LA RUPTURE

Des essayages de robes avaient retenu toute l'après-midi, chez la couturière, madame Tavers et sa fille. Six heures sonnaient quand elles rentrèrent. Craignant que Montagny, qu'elles n'avaient pas vu la veille et qui s'était annoncé pour dîner ce jour-là, ne fût arrivé avant elles, elles avaient pris une voiture pour rentrer plus vite.

Papa Tavers les attendait. En le voyant, alors qu'elle s'attendait à voir son fiancé, Léonide ne put dissimuler son désappointement.

— Vous êtes seul ! dit elle. Roger n'est pas encore venu ?

— Il ne viendra pas, déclara gravement son père.

Elle changea de couleur et reprit, toute tremblante :

— C'est donc qu'il est malade ? Oui, fit-elle en remarquant alors sur le visage de son père un air de tristesse, il est malade, plus malade qu'on ne me l'a dit. On me cache quelque chose...

Il y avait déjà des larmes dans ses yeux.

— Rassure-toi, mon enfant ; on ne te cache rien, se hâta de répondre papa Tavers. J'ai vu Roger, j'en arrive ; c'est par prudence qu'il garde la chambre encore aujourd'hui. Mais il est beaucoup mieux qu'hier ; demain, il n'y paraîtra plus. Tu peux m'en croire...

— Je vous croirai quand je l'aurai vu, déclara Léonide. Nous avons le temps d'y aller avant dîner. Prenez votre chapeau, père...

Au lieu de céder à cette prière, papa Tavers restait en place, jetant sur sa femme des regards embarrassés dont elle ne comprenait pas encore la signification.

— Fais ce qu'elle te demande, mon ami, dit-elle. C'est le meilleur moyen de la rassurer.

Mis au pied du mur, il parut prendre un grand parti.

— C'est que je meurs de faim, moi, déclara-t-il, et je sais ce qui m'attend, si nous allons voir maintenant Roger. On dînera à huit heures. Faisons mieux ; dînons d'abord ; nous irons ensuite.

Léonide se résigna, trompée par le ton délibéré de son père, et convaincue qu'il lui disait la vérité. Elle alla dans sa chambre, le laissant en tête-à-tête avec sa mère.

— Tu me parais bien préoccupé, bien triste, mon ami, dit alors celle-ci à son mari. As-tu quelque raison d'être inquiet ? Roger serait-il plus malade que tu ne l'avoues ?

— J'ignore s'il est malade ou bien portant. Je ne l'ai pas vu, ni lui, ni sa mère.

— Mais, alors, comment sais-tu qu'il ne vient pas dîner ?

— Parce que je lui ai écrit tout à l'heure de ne pas venir. J'ai pris un prétexte, une visite à laquelle nous ne pouvons manquer.

— Et pourquoi cette comédie, mon Dieu ? demanda madame Tavers qui, maintenant, s'alarmait.

Papa Tavers tira de la poche de son pantalon un papier tout froissé et le lui tendit en disant :

— Tiens, lis, et décide si nous pouvons laisser ce garçon remettre les pieds ici. J'ai reçu ce billet doux tout à l'heure. Ah ! ma pauvre femme, quelle tuile !

Brisée par l'émotion, et comme hébétée, elle prit la lettre et la lut.

— Pas de signature ! s'écria-t-elle en finissant.

— Oui, une lettre anonyme, l'œuvre d'un misérable sans doute. Je l'aurais détruite si j'avais cédé à mon premier mouvement. Mais, il y a là des affirmations si nettes, des indications si précises...

Madame Tavers gémissait :

— Ma pauvre fille ! ma pauvre fille ! Qu'allons-nous faire, maintenant ?

— Dès demain matin, j'irai aux informations. J'espère encore qu'on a calomnié Roger, exagéré quelques frasques de jeunesse.

— Ce qu'on dit de l'irrégularité de sa naissance paraît bien positif, observa madame Tavers.

— S'il n'y a que ça, ce n'est pas bien grave. Roger n'y est pour rien. Et puis, nous n'irons pas crier sur les toits ce qu'il convient de cacher. Ce qui me trouble bien autrement, c'est ce qu'on nous dévoile de son inconduite.

— Est-ce vrai, après tout ?

— C'est ce dont il faut s'assurer. Je finirai bien par savoir et jusque-là, nous tiendrons Roger à distance.

— De telles difficultés à la veille du mariage ! poursuivit la mère. Et puis que dirons-nous à Léonide ? Tu viens de lui promettre de la conduire après dîner chez son fiancé. Tu n'as pas été malin, en le lui promettant, car, enfin, il n'est pas possi-

ble qu'elle y aille avant que nous ayons recueilli des éclaircissements.

Papa Tavers avouait sa faute :

— J'ai été pris de court. Pour calmer son impatience, je lui ai dit ce qui m'est venu à l'esprit. Je n'osais lui montrer cette lettre sans t'avoir consultée.

— Il faut la lui montrer, dit résolument madame Tavers. C'est encore le plus simple, puisqu'il faudrait lui avouer tôt ou tard la cause de nos hésitations.

Elle faisait la loi dans le ménage. Quand elle avait prononcé, son mari obéissait toujours. Il n'en fut pas autrement en cette circonstance.

— Montrons-la lui donc, dit-il.

Allant jusqu'à la chambre de Léonide, il l'appela.

En entrant dans la pièce où tout à l'heure elle avait laissé son père et sa mère, elle fut glacée par leur mine déconfite. Pressentant un malheur, elle soupira :

— Qu'y a-t-il encore ?

— Assieds-toi et écoute, mon enfant, répondit son père. Tout à l'heure, en t'affirmant que je ne te cachais rien, je ne t'ai pas dit la vérité.

— J'en étais sûre, dit-elle frémissante. Roger est plus mal ?

— Non, ce n'est pas de sa santé qu'il s'agit. Elle ne laisse rien à désirer. Mais, il nous est venu, à son sujet, des renseignements qui nous font crain-

dre à ta mère et à moi que nous nous soyons trop pressés de consentir à ce mariage, et qui nous obligent à tout suspendre jusqu'à ce que nous ayons vérifié s'ils sont faux ou vrais.

Léonide se raidissait contre l'effroi que cette déclaration lui causait.

— Quels renseignements ? interrogea-t-elle.

— Cette lettre t'en dira plus long que je ne pourrais le faire. Après l'avoir lue, tu en sauras autant que nous. Je dois, d'ailleurs, te faire remarquer qu'elle n'est pas signée.

— Une lettre anonyme, dit dédaigneusement Léonide, en la prenant des mains de son père, l'arme des lâches, des jaloux et des méchants. Je ne sais pas ce qu'elle contient. Mais, je suis sûre qu'elle n'est que mensonges.

— Nous le croyons comme toi, mon enfant, intervint madame Tavers. Mais, la prudence nous commande...

Elle n'alla pas au bout de sa phrase. Léonide, absorbée par sa lecture, ne l'écoutait pas, ne l'entendait pas. Quand ce fut fini, elle montra à ses parents une figure indignée et rassurée.

— Cette accusation ne prouve rien et je ne lui ferai pas l'honneur d'y ajouter foi. Elle ne mérite que le mépris. Roger est un honnête homme; mettre en doute sa loyauté serait lui faire injure. Si j'étais libre de faire ce que je veux, ce papier calomniateur n'existerait déjà plus. Mais, je vous fus toujours soumise, mes chers parents, et, connaissant votre

sollicitude pour moi, j'admets que mon fiancé, cet innocent qu'on accuse et que tout mon cœur défend, soit mis à même de confondre son accusateur. Je ne redoute cette épreuve ni pour lui ni pour moi. Il en sortira blanc comme neige. Portez-lui cette lettre, mon père, et qu'il réponde.

— Tu veux que je lui montre ces horreurs?

— Peut-on faire autrement? Serait-il juste de le condamner sans l'entendre?

— Non sans doute. Mais on pourrait, par quelques démarches auprès des personnes qui l'ont connu, faire la preuve de son innocence sans lui avouer que nous en avons douté.

— Vous en doutez donc? fit Léonide qui semblait tomber de surprise; moi, je n'en doute pas.

Ebranlés par l'excès de sa confiance, témoignage irrécusable et révélateur de la grandeur de son amour, ses parents restaient irrésolus.

— Elle a peut-être raison, dit enfin la mère. Lui demander de se défendre, n'est-ce pas le procédé le plus correct, le plus loyal?

— Mais s'il conclut de ma démarche que nous le soupçonnons, n'en sera-t-il pas offensé? demanda papa Tavers.

Léonide protestait. Non, Roger ne s'offenserait pas, elle l'affirmait, elle en était sûre :

— Ce dont il aurait le droit de s'offenser et s'offenserait, c'est de toute enquête sur son passé et sur sa famille, faite sans lui, en dehors de lui, à son insu.

Tout en se prononçant avec cette énergie, elle s'asseyait à la table de travail de son père et prenant une plume, elle traçait en travers de la lettre anonyme ces quelques lignes :

« Cette infamie m'indigne, mon cher fiancé, autant qu'elle vous indignera. Mais elle n'altère en rien mon estime et ma tendresse pour vous. C'est sur ma prière instante que mon père vous la communique. Je croirais manquer à ce que je vous dois en vous cachant l'effort qu'on a fait pour me détacher de vous. Votre honneur est désormais le mien. Qui vous attaque m'attaque. Défendez-nous. »

— Comme tu l'aimes ! soupira papa Tavers en lisant sur le papier que sa fille venait de lui rendre cette fière déclaration.

— L'épouserais-je si je ne l'aimais pas ? reprit Léonide. Oui, je l'aime, et de toute mon âme, à en mourir si, maintenant qu'il est tout à moi comme je suis toute à lui, je venais à le perdre.

— Tais-toi, tais-toi, malheureuse enfant ! lui cria sa mère. Tu parles de mourir pour un homme que tu ne connaissais pas il y a deux mois. Et nous, alors ?

Sous ce reproche dont elle saisissait la douloureuse amertume, Léonide sentit se fondre l'énergie qui l'avait soutenue jusque-là. Un sanglot gonflait sa poitrine et s'en échappa en même temps qu'un flot de larmes jaillissait de ses yeux. Elle se jeta dans les bras de sa mère en murmurant :

— Ah ! maman ! maman !...

De plus en plus déconcerté par cette scène, papa Tavers ne savait que décider, que résoudre. Il consultait sa femme d'un regard où passaient ses anxiétés. Celle-ci, toute à sa fille qu'elle s'efforçait d'apaiser, ne le voyait pas. Ce ne fut qu'au bout de quelques minutes qu'elle l'aperçut errant autour d'elle.

— Comment ! tu es encore là ! lui reprocha-t-elle. Qu'attends-tu pour aller chez les Montagny ? Léonide t'a supplié d'y aller. Ne comprends-tu pas qu'il faut lui donner cette satisfaction ?

— Eh bien ! j'y vais, j'y vais !

— Dînez d'abord, papa, supplia Léonide larmoyante ; vous irez ensuite. Vous avez dit tout à l'heure que vous mouriez de faim.

— Oh ! c'est passé maintenant. Je n'ai plus faim. J'y vais et je reviens, continua-t-il. En attendant tâchez de vous calmer, vous autres. Ce n'est pas avec de l'exaltation qu'on résout les difficultés et qu'on se tire de peine.

Léonide le vit traverser le jardin dans la lumière jaunie des derniers feux du soleil couchant et, quelle que fût sa confiance, elle frissonna de terreur en pensant que tout à l'heure, lorsqu'il reviendrait, ce serait peut-être pour lui apprendre que c'en était fait de ses espérances.

Madame Montagny attendait son fils, sorti dès le matin. Elle devait dîner avec lui chez les Tavers. A six heures, comme elle commençait à s'habil-

ler, on lui remit une lettre. C'était du papa Tavers. Il la prévenait qu'un accident imprévu l'obligeant à sortir le soir avec sa femme et sa fille, il ajournait le dîner.

Le ton de la lettre était cordial. Mais sa brièveté étonna madame Montagny. Elle ne put même se défendre d'un peu d'inquiétude en constatant que le signataire avait négligé de lui dire quand on se reverrait. Elle n'était pas encore revenue de sa surprise lorsque son fils rentra. Elle pensait que la lettre lui causerait le même trouble qu'à elle. Il n'en fut rien.

— Je sais ce que c'est, dit-il. Léonide m'avait prévenu qu'elle et ses parents ne seraient peut-être pas libres ce soir. Ils attendaient une parente de province. Elle a dû arriver et ils auront été obligés de la conduire au théâtre.

L'explication était naturelle, donnée avec tranquillité. Madame Montagny l'accepta non sans faire remarquer qu'il était cependant bien extraordinaire que papa Tavers n'eût pas fixé la date de la prochaine réunion.

— J'aurais compris qu'il nous dît à demain, observa-t-elle.

— Il n'avait pas besoin de le dire, répliqua son fils ; c'est sous-entendu.

Le calme dont il témoignait acheva de la rassurer. Elle regrettait ce contre-temps, mais elle ne s'en inquiétait plus. Elle allait bien vite faire improviser un repas pour elle et Roger.

— Prends patience ! lui dit-elle ; ce ne sera pas long.

Mais, il la retint :

— Ne t'occupe que de toi, maman. Si pour une fois, tu consens à dîner seule, je profiterai de la liberté qui m'est laissée pour rejoindre des camarades à qui, depuis longtemps, j'ai promis de passer une soirée avec eux.

Ce n'était là qu'un prétexte. Montagny ne se méprenait pas aux véritables causes de la remise du dîner. La lettre anonyme était arrivée à sa destination ; elle produisait les résultats souhaités et prévus par lui. Celle que sa mère venait de recevoir était le prologue de la rupture définitive, cette rupture qu'il avait lui-même provoquée. C'est parce qu'il redoutait de se trahir en restant seul avec sa mère qu'il s'était décidé à dîner au restaurant.

Mais comment eût-elle deviné la vérité, alors qu'elle était si loin de la soupçonner ? Elle ajouta foi aux paroles de son fils et l'engagea à aller trouver ses amis. Un quart d'heure après, il était parti après l'avoir embrassée. Il ne comptait pas la revoir ce soir-là. Quand il rentrerait, elle serait sans doute couchée et endormie.

Restée seule, elle donna ses ordres à la bonne en vue de son repas. En attendant qu'on la servît, elle prit un journal qu'elle lut aux derniers feux du soleil couchant, assise près de la croisée ouverte.

Elle y était depuis quelques minutes, lorsqu'un coup de sonnette la fit sursauter. Elle n'attendait personne. Elle prêta l'oreille, entendit la porte s'ouvrir et tomba des nues en apprenant que M. Tavers désirait lui parler. Pourquoi venait-il, après avoir écrit que sa soirée etait prise? Elle le lui demanda.

— Ma soirée n'était pas prise, répondit-il. Mais vous allez comprendre pourquoi nous avons trouvé préférable, ma femme et moi, de ne pas recevoir M. Roger aujourd'hui. Est-il là?

— Il vient de sortir, fit-elle, ressaisie par ses inquiétudes de tout à l'heure. Il rentrera tard.

— J'aime autant qu'il n'y soit pas, répliqua papa Tavers. Nous avons à causer d'abord, vous et moi, chère madame. Il prenait un siège sans attendre qu'on le lui offrît, balbutiant : — Je vous demande pardon. Je suis très ému. Mes jambes ne me portent plus.

— C'est vrai que vous êtes tout pâle; asseyez-vous. Qu'y a-t-il donc?

— Il y a... Mais, avant tout, je dois vous poser une question. Est-il vrai que lorsque votre fils est venu au monde, vous n'étiez pas encore la femme de son père?

Elle chancela sous le coup et blêmit.

— Comment le savez-vous? Mon mariage a régularisé sa naissance. Nous l'avons légitimé.

— C'est donc vrai? poursuivit papa Tavers dont l'émotion redoublait.

— Je vous l'aurais dit avant la signature du contrat.

— Naturellement, puisqu'alors, il vous eût été impossible de nous le cacher.

— Cette impossibilité de vous le cacher est la preuve de ma bonne foi, reprit madame Montagny. Il est des aveux devant lesquels on recule autant qu'on peut. Celui-ci était pénible, quoique cependant je n'aie à me reprocher que de n'avoir pas su résister aux entraînements de mon amour pour Montagny. J'ai bien des excuses que je pourrais invoquer, allez. Nous étions pauvres tous les deux; sa famille s'opposait à notre mariage. Mais nous nous aimions. Il m'avait promis de m'épouser, j'avais foi en lui...

— Ne continuez pas, chère madame, interrompit avec bonté papa Tavers. Je ne vous demande pas vos secrets. Quand le cœur parle, qui de nous peut se vanter de lui résister? Je comprends toutes les faiblesses quand elles résultent d'un sentiment sincère et ce n'est pas pour une irrégularité dont votre fils est après tout innocent que nous romprons. Je ne vous reproche même pas d'avoir laissé à d'autres le soin de m'apprendre ce que vous auriez dû m'avouer dès le début. Laissons cela. Seulement, en reconnaissant que c'est vrai, vous m'obligez à me demander si d'autres révélations qu'on m'a faites ne sont pas vraies aussi et si elles l'étaient, vous devrez reconnaître que c'est bien de nature à me faire réfléchir.

— Quelles révélations? s'écria madame Montagny.

— Oh ! je n'irai pas par quatre chemins; vous êtes une brave femme comme je suis un brave homme et vous ne trouverez pas mauvais que je veuille tout savoir. Tenez, voici la lettre que j'ai reçue. Il y a là contre votre fils des accusations...

— Si elles portent atteinte à son honneur, elles sont fausses.

Elle poussa ce cri en s'emparant du papier révélateur avec une sorte de colère fougueuse. Elle le lut ensuite, dissimulant sous des protestations réitérées la terreur qui s'emparait d'elle au fur et à mesure qu'elle voyait revivre la vérité dans ces lignes accusatrices.

Sa lecture achevée, elle continua:

— Quelle infamie! Celui qui l'a commise est un menteur. Il s'est perfidement servi pour bâtir un échafaudage de calomnies, de quelques égarements de jeunesse dont mon fils n'a pas su toujours se préserver, mais qui n'ont eu ni le caractère criminel ni les conséquences tragiques dont on a voulu vous faire un épouvantail, monsieur Tavers.

— Je m'en doutais bien un peu, avoua le père de Léonide; mais je suis ravi de vous l'entendre dire.

— Que dois-je faire pour vous prouver que c'est la vérité? interrogea madame Montagny.

— C'est tout prouvé pour moi et je m'en tien-

drais à votre parole, ma chère amie, si je n'avais à cœur de convaincre ma femme et ma fille qu'on a calomnié votre fils. Mettez-moi à même d'interroger quelques-uns de ceux qui l'ont connu dans le temps auquel cette lettre fait allusion. Je les interrogerai ; leur parole me suffira.

Il attendait une réponse. Mais madame Montagny ne l'avait pas entendu ; pendant qu'il parlait, elle relisait la lettre, répétant toujours :

— Quelle infamie ! Quel est le misérable !... Je ne nous connais pas d'ennemis.

Soudain une commotion la secoua de la tête aux pieds. Elle poussa un cri de surprise et de détresse.

— Mais, cette écriture, ce n'est pas la première fois qu'elle passe sous mes yeux ; je l'ai déjà vue ; quoique contrefaite, elle m'est familière. Ah ! mon Dieu, je la reconnais ! Oui, je ne me trompe pas ; c'est celle de Roger.

Papa Tavers bondit.

— Celle de Roger ! Que me dites-vous là, madame Montagny ?

— Oui, oui, c'est bien la sienne. Il a eu beau essayer de la défigurer, il n'y est pas parvenu. C'est la sienne.

Indignée et désespérée, elle gémissait.

Papa Tavers essaya de l'apaiser.

— Mais c'est impossible ; calmez-vous, ma chère amie !

— Je vous dis que c'est la sienne !

Elle courut dans la chambre de son fils et en

sortit au bout de cinq minutes, la conviction sur sa figure, et dans les mains, avec un paquet de journaux tout froissés, un cahier de notes relatives à la poste, teuu par Roger et qu'elle venait de trouver sur sa table.

— Tenez, comparez! dit-elle en mettant ce cahier sous les yeux de papa Tavers. Quant aux mots imprimés qu'il a intercalés dans les lignes écrites, voici où il les a pris.

Elle dépliait l'un des journaux, elle le montrait lacéré de coups de ciseaux et percé de trous qui marquaient la place d'où les mots avaient été enlevés. Papa Tavers n'eut pas à vérifier longtemps pour acquérir la conviction qu'elle ne se trompait pas. Le subterfuge auquel avait recouru Roger, pour égarer les recherches, était éclatant. Il en existait des preuves irrévocables.

— Mais dans quel but a-t-il fabriqué cette lettre qui l'accuse et le déshonore? demanda-t-il.

— Oui, dans quel but? répéta madame Montagny.

— C'est donc qu'il ne veut plus épouser Léonide et que ne trouvant pas de prétexte pour prendre l'initiative d'une rupture, il a voulu en fournir un?

Ce n'était qu'une hypothèse. Mais elle résultait si logiquement des découvertes qu'on venait de faire, que madame Montagny en fut comme subitement éclairée et n'hésita pas à la considérer comme la vérité.

— Vous avez trouvé, mon pauvre ami, dit-elle d'une voix que brisaient les sanglots et qui trahissait sa douleur. Ah ! je comprends tout maintenant ! Ce malheureux nourrissait des ambitions folles. Il se croit au moment de les réaliser. Il a craint que son mariage, un mariage qu'il jugeait trop modeste pour lui, ne lui créât des entraves pour l'avenir. Pour recouvrer sa liberté, il n'a pas reculé devant le crime ; car c'est un crime qu'il vient de commettre, oui, un crime qui révèle sa perfidie, sa déloyauté, la bassesse de son âme et qui me prouve combien j'ai été stupide de croire à la sincérité de son repentir, alors qu'il m'avait déjà causé tant de tourments, car il n'a pas menti, il ne s'est pas calomnié, avoua la mère en brandissant d'un geste d'exaltation et de désespoir la lettre que froissait sa main tremblante. Qu'ai-je fait au ciel pour avoir enfanté un tel monstre !

Papa Tavers écoutait silencieux et accablé. Le cœur déchiré, il songeait à sa rentrée chez lui. Que dirait-il à sa fille ? Comment la consolerait-il ?

— Je vous plains sincèrement, madame, fit-il quand madame Montagny eut cessé de parler. Mais je ne sais si je ne suis pas plus à plaindre que vous. Adieu.

Lorsque, quelques instants après le départ de papa Tavers, la bonne de madame Montagny vint

annoncer à sa maîtresse que le dîner était servi, elle la trouva à la place où le visiteur l'avait laissée, et si déconfite, si défaite, qu'elle s'en inquiéta :

— Madame est-elle souffrante ? demanda-t-elle.

La question tira madame Montagny de sa torpeur.

— Oui, fit-elle avec effort, j'ai été prise d'un malaise. Puis renonçant à feindre avec cette fille depuis longtemps à son service et témoin quotidien de ses préoccupations, elle ajouta toute dolente : — Ce n'est pas encore cette fois que vous verrez la noce, mon enfant. Le mariage est rompu. Une difficulté est survenue au moment de signer le contrat.

— Ça pourra peut-être s'arranger, madame.

— Non, c'est irréparable.

Elle ne disait qu'une partie de la vérité. Mais pouvait-elle l'avouer tout entière ? Pouvait-elle confesser que le violent chagrin qu'elle laissait voir tenait moins à la rupture qu'aux moyens auxquels avait recouru son fils pour la provoquer ? Qu'il eût manqué un établissement avantageux et renoncé volontairement à des chances de bonheur, il y avait certes lieu de le déplorer, encore qu'à son âge, il fût en droit d'espérer une alliance plus brillante. Mais que, pour arriver à ses fins, il eût usé d'armes déloyales, qu'il n'eût pas craint de révéler le passé de sa mère et qu'en s'accusant lui-même il l'eût accusée aussi, comment l'excu-

ser ? Sa conduite ne témoignait-elle pas d'une perversité monstrueuse ?

C'est de cela surtout que la malheureuse femme était à la fois offensée et épouvantée. Elle le maudissait, ce fils perfide et dénaturé. Plus elle pensait à la méchante action qu'il avait commise et plus elle sentait qu'il était perdu pour elle, que désormais, elle ne l'estimerait plus et ne guérirait pas de la blessure qu'il lui avait faite.

Quoique accablé sous le fardeau de ces cruelles préoccupations, elle se mit à table, ne voulant pas qu'autour d'elle, on pût la croire aussi profondément atteinte qu'elle l'était et espérant encore qu'elle parviendrait à dissimuler l'étendue de sa douleur. Mas l'effort était au-dessus de ses forces. Les mets posés sur son assiette y restèrent. Après avoir essayé d'y toucher, elle les y laissa et alla s'enfermer dans sa chambre, pressée d'être seule et de pleurer sans qu'on lui demandât compte de ses larmes.

La solitude eut pour effet de raviver non son chagrin déjà parvenu au paroxysme, mais son indignation qu'elle avait essayé d'étouffer. Pour ce fils, objet de tant d'amour et de sacrifices, elle n'éprouvait plus qu'horreur et sur les ruines de la tendresse que depuis tant d'années elle lui prodiguait, s'éveillait et se formait peu à peu le désir de le fuir, d'élever entre elle et lui la barrière d'une séparation définitive.

D'abord vague et repoussé comme impratica-

ble, ce projet promptement se précisa. Un moment vint où elle l'envisagea avec la ferme volonté d'y donner suite. Cette volonté, un cri la traduisit...

— Oui, je partirai, dit-elle à haute voix sans qu'aucune protestation s'élevât dans son cœur.

Partir, s'en aller, ne plus voir ce fils indigne, se délivrer de lui, voilà ce que maintenant elle souhaitait avec la violence d'une âme irréparablement blessée par l'ingratitude, et la bassesse de ce qu'elle a aimé. La rente viagère que lui avait assurée la prudence de son mari suffisait à ses besoins et la rendait indépendante. Elle pouvait se transporter où bon lui semblerait et d'autant mieux que Roger, nanti maintenant d'une position lucrative, n'avait plus besoin de ses secours. Oui, elle partirait le plus tôt possible et pour ne pas revenir.

Ce fut rapide, net, irrévocable.

Mais où irait-elle? Anxieuse, elle se le demandait. Elle ne se le demanda pas longtemps. Peu de jours avant, madame Tavers avait parlé en sa présence et avec éloges d'une maison de retraite pour les dames veuves, fondée à Versailles par des religieuses. Le prix de la pension était modéré, l'installation confortable et riante, au milieu d'un parc, à proximité des bois. Ce souvenir lui revenait et détermina sa résolution. C'est là qu'elle irait finir sa vie et chercher la paix que lui refusait le monde. Comme en un rêve, elle se vit ensevelie dans un exil volontaire, libre de pleurer

sur son infortune, de prier pour le fils coupable qui la torturait et loin de s'en effrayer, il lui sembla que si quelques parcelles de bonheur existaient encore pour elle, c'est là qu'elle les trouverait et pourrait en jouir.

Ce plan conçu et arrêté, et comme en femme pratique, elle avisait déjà aux moyens d'exécution, elle s'attendrit. Changer d'existence à son âge, changer ses habitudes quel déchirement !

De nouveau, elle s'exaspérait contre ce fils dont elle était la victime.

Les supplices qu'elle avait endurés par sa faute revivaient dans sa mémoire. Elle se raillait avec amertume d'avoir cru au repentir de Roger, alors qu'il était l'auteur de ses pires souffrances.

— C'est au moment où mourut son père que j'aurais dû le fuir, me séparer de lui, se disait-elle. Que de maux je me serais épargnés !

Les heures passèrent sans modifier le cours de ses pensées. A minuit seulement, la sonnerie de sa pendule vint l'avertir qu'à veiller ainsi plus longtemps, elle épuiserait ses forces dont elle n'avait jamais eu plus besoin qu'au moment d'exécuter des résolutions si graves. Elle se décida à se coucher, à tenter de s'endormir avant que son fils rentrât. Elle tremblait de se trouver en sa présence et craignait de ne pouvoir se contenir.

Soudain dans la rue silencieuse, un bruit de pas sur le pavé résonna. A ce bruit, succéda celui de la porte cochère qui se refermait. C'était lui ; elle

n'en douta plus, en entendant dans l'antichambre une clef grincer dans la serrure. Alors, elle ne fut plus maîtresse d'elle; sa colère fut plus forte que sa volonté et comme Montagny traversait le salon pour gagner sa chambre en marchant sur la pointe des pieds, il vit à l'improviste sa mère devant lui, un bougeoir à la main.

— Tu m'as attendu! fit-il, médusé par la pâleur de ce morne visage qui ne tirait en cet instant un peu de vie que de la flamme assombrie des yeux irrités.

— Oui, j'avais à te parler. M. Tavers est venu pour me montrer la lettre anonyme que tu lui as écrite et m'annoncer qu'il reprend sa parole. Tu n'épouseras pas sa fille. Mais, comme c'est cela que tu as voulu, tu n'en seras, je pense, ni étonné, ni affligé.

Prononcés d'une voix dure, avec une assurance qui semblait défier par avance de nouveaux mensonges, ces mots, en apprenant à Roger que son stratagème était percé à jour, produisirent sur lui le même effet qu'un coup de bâton. Il ne sut d'abord que répondre. Mais, bien vite se ravisant, il paya d'audace :

— La lettre anonyme qne j'ai écrite! J'ai écrit une lettre anonyme, moi! que me chantes-tu là.

— Je te chante la vérité, misérable! reprit sa mère en marchant sur lui. Allons, ne mens pas, c'est inutile. J'ai reconnu ton écriture et j'ai retrouvé les journaux dont tu t'es servi. Désor-

mais, si tu ne veux pas qu'on te découvre, tu prendras mieux tes précautions. Mais, pour cette fois, tu t'es découvert ; il n'y a pas moyen de nier.

Il n'osait persister dans sa dénégation, effrayé par l'attitude menaçante de sa mère et se contenta de répondre presque railleur :

— Ce n'est pas une raison pour me foudroyer de tes yeux.

Comme en même temps il voulait passer, elle le cloua au mur, d'une étreinte vigoureuse.

— Tu avoues donc? continua-t-elle, en se penchant sur lui.

— Eh bien, oui, j'avoue. Je ne voulais pas de ce mariage et je l'ai rompu par les moyens qui étaient en mon pouvoir.

— Des moyens de coquin ! lui reprocha fougueusement madame Montagny que poussait à bout ce cynisme; il n'y a qu'un coquin pour jeter le déshonneur sur ses parents, pour parler de sa mère comme tu as parlé de moi. Oui, un coquin...

Elle ne se contenait plus et leva le bras, prête à frapper. Mais la main de son fils arrêta la sienne et, non sans brutalité, l'écarta de lui.

— Pas de ça, Lisette, fit-il froidement ; je n'aime pas les coups, et puis, vois-tu, il faut te calmer ; ce n'est pas la peine d'éveiller les voisins. Demain, tu seras plus calme, on s'expliquera. Bonsoir.

D'un bond, il fut dans sa chambre et contre la porte refermée avec violence vint se briser l'effort que faisait sa mère pour le retenir.

— On ne s'expliquera ni demain ni plus tard, lui cria-t-elle ; je te maudis ; je n'ai plus de fils.

De l'autre côté de la porte, il entendit ces paroles véhémentes. Mais, elles ne l'émurent pas ; son parti était pris de toutes les conséquences que pouvait entraîner la rupture de son mariage. Néanmoins l'événement l'avait agité. Cett agitation fut longue à s'apaiser. Il ne s'endormit qu'au matin et fut stupéfait à son réveil d'entendre sonner midi. Etonné que la bonne ne fût pas entrée chez lui, ainsi qu'elle le faisait tous les jours, il se souvint que la veille il avait fermé sa porte au verrou. Il se leva dans le dessein d'aller raisonner sa mère. Mais elle était sortie après avoir écrit une lettre que la bonne lui remit :

« Je quitte cette maison pour n'y jamais revenir, y était-il dit. Je t'abandonne tout ce qui s'y trouve, sauf quelques objets personnels que j'ai mis en réserve et que je ferai prendre quand j'aurai trouvé un nouveau domicile. Il n'y a plus rien de commun entre toi et moi. Je désire ne pas te revoir.

» L'infamie de ta conduite a tari dans mon cœur la source de l'amour maternel et c'est en vain que tu chercherais à obtenir ton pardon. Je t'avais pardonné les innombrables tourments que tu m'as causés autrefois, la mort même de ton père. Je ne puis faire davantage ; ma clémence est à bout. Devenue étrangère à ta vie, je n'espère plus qu'à

finir la mienne en paix. Je souhaite que le ciel l'abrège, car tu l'as empoisonnée en me révélant de nouveau ton hypocrisie et ta perversité.

» Puisse-t-il ne pas te châtier trop cruellement ! Mais tu aurais tort de croire que tu n'expieras pas, tôt ou tard ta mauvaise action et que tu pourras être heureux après avoir fait tant de victimes, ta mère, ta fiancée, ses parents ! Tout se paie, Roger, et tu n'échapperas pas à cette loi de justice... »

En terminant sa lecture, qui l'avait impatienté et irrité, il froissa convulsivement sa lettre, se demandant s'il devait n'y pas répondre ou tenter un effort pour faire revenir sa mère sur la décision. Il n'avait pris encore aucun parti, lorsqu'on lui apporta un petit paquet qui venait d'arriver de chez les Tavers. Il y trouva un écrin, et dans cet écrin la bague de fiançailles que Léonide lui renvoyait.

C'était la rupture définitive, et dans sa satisfaction d'avoir recouvré sa liberté, il renonça à fléchir le courroux de sa mère, convaincu que plus tard, lorsqu'il serait devenu riche et puissant, il obtiendrait le pardon que maintenant elle lui refusait.

IX

PARTIE ENGAGÉE

Dans un cabinet de toilette, vaste et clair, meublé avec tout le raffinement du confort moderne et s'ouvrant sur le parc Monceau, Roger Montagny, après avoir reçu la visite quotidienne et matinale de son coiffeur, achevait de s'habiller.

Autour de lui, allait et venait, empressé et prodigue de soins, un valet de chambre, homme d'âge et d'expérience, de tenue très correcte, type classique du vieux serviteur, accoutumé au service des plus grandes maisons et qu'il avait engagé à grands frais pour donner meilleur air à la sienne.

Sur un guéridon volant, près de la cheminée où dansait joyeusement un feu vif, nécessité par les premières fraîcheurs de l'automne, le thé était servi. Sa toilette terminée, Montagny déjeuna tout en parcourant les journaux du matin qu'on venait d'apporter. Il alluma ensuite une cigarette, et, resté seul, il s'approcha de la croisée.

De son quatrième étage, dont un ascenseur facilitait l'accès, la vue embrassait, sur toute l'étendue du parc Monceau, des amas de verdures jau-

nies, sillonnées de chemins sablés, trouées çà et là par des blancheurs de marbres et que depuis qu'il était venu, l'année précédente, s'installer dans cet appartement, il ne cessait d'admirer.

C'est même cette vue qui l'avait décidé à le louer et, chaque jour, il se félicitait davantage de s'être assuré, comme un embellissement de sa vie, ce cadre charmant et presque unique dans le populeux Paris où de plus en plus disparaissent les jardins pour céder la place aux constructions.

Là, du moins, il avait de l'air et de l'espace. Tout ce que découvraient ses yeux symbolisait le luxe, l'élégance et le bien-être dont, peu à peu, au fur et à mesure que se transformait sa manière de vivre, il s'était fait une habitude et un besoin.

Quand ses regards tombèrent sur le parc, presque désert encore à cette heure et voilé sous la brume que commençait à boire un pâle soleil de novembre, il ressentit avec une intensité qui lui semblait toute naturelle, tant elle était vive, une satisfaction à laquelle il s'était déjà souvent abandonné, la satisfaction d'un beau rêve longtemps caressé et enfin réalisé.

Ce que durant les anciens jours de médiocrité, d'humiliations et de misères, il avait si vivement souhaité, désespérant parfois d'y atteindre, il le tenait enfin et il ne le devait qu'à lui-même, à son savoir-faire, à l'habileté avec laquelle il avait tiré parti des circonstances aussi bien quand elles étaient le résultat de son effort que lorsque seul

le hasard les faisait naître. Il avait appelé la fortune, la vie facile, les jouissances qui s'achètent et toutes ces choses venaient à lui ou, pour mieux dire, il allait à elles par une route sûre, qu'il voyait se dérouler plane et droite. sans qu'un obstacle y mît son ombre.

Tout lui avait réussi au gré de ses désirs et de ses projets. En moins de trois ans, il avait complètement et absolument capté la confiance de son patron, l'agent de change Robert Valmont. Entré chez lui comme secrétaire particulier, il avait révélé tant de tact, de prudence, de réserve et parfois aussi tant d'initiative en présence des difficultés quotidiennes du métier que son influence dans la maison était maintenant solidement établie.

Ses qualités personnelles, son amabilité, son dévouement, l'impeccable rectitude de sa conduite, ses airs graves et réfléchis, avaient eu leur part dans ce résultat. Investi des importantes fonctions de fondé de pouvoirs, intéressé dans la charge où ses bénéfices accumulés lui constituaient, en attendant mieux, une première et respectable mise de fonds, il était devenu indispensable à son patron.

Celui-ci ne le traitait pas comme un subordonné, mais comme un ami, comme un fils qu'il semblait heureux de s'être donné pour remplir la solitude de sa vie de vieux veuf sans enfants. Il n'entreprenait rien sans le consulter, l'associait à ses opérations, l'invitait à tout instant à sa table, vantait partout ses mérites, l'emmenait avec lui dans le monde, au

théâtre, à la campagne. Il l'avait présenté peu à peu dans la plupart des maisons où il était reçu lui-même, chez les Rivals notamment, où Montagny en possession déjà de la reconnaissance de la femme, avait conquis sans peine la sympathie du mari, tout en s'assurant les bonnes grâces de la fille.

Mademoiselle Alberte allait maintenant sur ses dix-huit ans. Non moins belle que sa mère à qui elle ressemblait, elle réunissait, comme elle, dans sa personne, toutes les qualités de l'esprit et du cœur. Montagny lui plaisait, il ne l'ignorait pas et, bien qu'il s'appliquât à n'en tirer orgueil ni devant elle ni devant ses parents, il ne perdait aucune occasion de plaire davantage, ayant toujours en vue le but qu'il s'était proposé trois ans avant, lorsque dans l'espoir d'épouser un jour la riche héritière des Rivals, il n'avait pas hésité à sacrifier brutalement à son ambition la pauvre petite Léonide.

Tout lui souriait donc à cette heure et c'est avec un ferme espoir de succès définitif qu'il poursuivait sa marche en avant, toujours plus résolu et toujours plus audacieux, heureux et fier devant ces résultats de son savoir-faire, surtout en se rappelant l'humble position qu'il occupait lorsqu'il avait pris son élan pour rebondir plus haut.

Sans doute, sur ce riant tableau, passaient quelques ombres. Peut-être, en remontant aux événements anciens qui les projetaient sur son bon-

heur présent, tout autre que lui en eût conçu des regrets, des remords ou même des craintes. Retirée dans son couvent de Versailles, sa mère, quelque effort qu'il eût tenté pour obtenir son pardon, s'obstinait à le lui refuser. Il ne l'avait pas revue, depuis leur séparation : c'est à peine si elle répondait à ses lettres. Léonide était morte six mois après la rupture, victime de son amour déçu, fauchée comme une fleur. Dans la maison qu'avaient si longtemps animée sa jeunesse et son charme, deux vieillards la pleuraient et maudissaient son bourreau.

Mais, quand ces souvenirs renaissaient dans sa mémoire, il avait vite fait de les éteindre sous le flot montant des faveurs dont le comblait maintenant le destin. Il marchait sur le fantôme de Léonide morte comme il avait marché sur le cœur de Léonide vivante et s'il persistait à vouloir se rouvrir celui de sa mère, c'est que la réconciliation qu'il poursuivait était nécessaire à la réalisation de ses projets.

Puisque cette autre victime de ses méfaits n'avait pas encore quitté ce monde, il ne pouvait cacher son existence. Il fallait qu'au moment où il démasquerait ses batteries et demanderait la main d'Alberte Rivals, sa mère vînt attester par sa présence qu'il avait toujours été bon fils. Malgré tout, il ne désespérait pas d'obtenir d'elle ce mensonge. Il réservait pour le moment opportun la démarche suprême qui devait lui en assurer le bénéfice. En attendant, c'était un homme heureux. Il le consta-

tait ce matin-là, avec le contentement que donne à tout conquérant la jouissance de ce qu'il a conquis.

Ce délicieux appartement que l'art et le goût du tapissier à la mode commençaient à remplir de quelques merveilles, c'était le sien ; cette invitation à dîner pour le même soir chez les Rivals, placée bien en évidence sur son bureau, c'est à lui qu'elle était adressée et de même cet avis qu'il venait de recevoir du « Grand Crédit » le prévenant que sa part de syndicat dans le dernier emprunt contracté par cet établissement pour le compte d'un gouvernement étranger s'élevait à quatorze mille francs qu'on tenait à sa disposition.

En vérité, la vie ménage à ceux qu'elle favorise après avoir paru rebelle à leurs désirs, d'heureux dédommagements et de brusques retours. Dans la sienne, depuis qu'il en avait provoqué la transformation, tout était prodige. Il se l'était dit souvent et c'est toujours avec une joie nouvelle qu'il se le répétait.

Il venait de se le répéter une fois encore lorsque dans le silence retentit la sonnerie du téléphone. Il sauta sur l'appareil.

— Allô ! allô !... Ah ! c'est vous, mon cher patron. Comment vous trouvez-vous, ce matin ? Vous toussiez un peu hier.

— Il n'y paraît plus, j'ai bien dormi. Je vous rappelle que vous avez rendez-vous, ce matin, chez le notaire de M. du Vernay.

— J'allais sortir pour m'y rendre.

— Montrez-vous coulant pour le règlement. L'affaire est mauvaise. J'ai su qu'il n'y a pas de quoi payer tous les créanciers de ce malheureux garçon. Vaut mieux consentir à un sacrifice que de nous exposer à tout perdre et nous perdrions tout si nous exigions trop. On aurait pu nous opposer l'exception de jeu. Facilitons les choses pour que l'idée ne vienne pas de nous l'opposer.

— Comme toujours, je ferai de mon mieux.

— Oh ! j'en suis bien sûr ; j'ai confiance en vous. N'avez-vous rien de particulier à me dire ?

— Absolument rien qui ne puisse attendre.

— Moi, j'ai à vous montrer plusieurs lettres qu'on vient de m'apporter. Nous avons besoin d'en causer avant la Bourse. Je compte être au bureau à onze heures.

— Vous m'y trouverez, monsieur.

— Alors, à bientôt. Ah ! un mot encore. Ne dînez-vous pas, ce soir, chez les Rivals ? Oui, n'est-ce pas ? J'y dîne aussi. Madame Rivals, que j'ai vue hier, m'a dit que le dîner sera suivi d'une sauterie ; une belle occasion pour moi de m'aller coucher de bonne heure. Quant à vous, mon ami, vous vous devez aux jeunes filles ; c'est de votre âge, et comme on a besoin de danseurs, on compte sur vous.

— Madame Rivals a daigné me l'écrire. Elle n'ignore pas qu'en tout et pour tout, je suis à ses ordres.

— Entendu ; à tout à l'heure.

La conversation téléphonique prit fin sur ces mots. Elle n'était pas pour modifier l'état d'âme de Montagny, ni pour refroidir les espérances auxquelles de plus en plus il se livrait. Elle lui donnait une preuve nouvelle de l'intérêt que lui portaient tous ceux de qui dépendait son sort. L'amitié de son patron, la bienveillance des Rivals, la place qu'il était en train de se faire dans leur maison, quels atouts dans son jeu ! Ne lui assuraient-ils pas le gain de la partie et l'heure n'était-elle pas venue de la jouer résolument, sans plus longtemps attendre ?

— Allons, il faudra se décider, pensa-t-il. C'est le moment, et si ce soir, l'occasion se présente de parler, je peux être marié dans trois mois, plus tôt, peut-être, que sait-on ?

Prêt à sortir, il donna ses ordres à son valet de chambre.

— Je rentrerai à sept heures, pour m'habiller.

— Monsieur ne dîne pas chez lui ?

— Je dîne chez M. Rivals.

Le domestique fit deux courbettes, l'une pour l'inviteur, l'autre pour l'invité. Servir un maître qui était reçu chez les plus riches banquiers de Paris, quel honneur pour lui !

Lorsque le soir du même jour, un peu avant huit heures, Montagny monta l'escalier de l'hôtel Rivals, personne n'eût deviné que, depuis le ma-

tin, il avait travaillé ferme pour tenir tête aux innombrables exigences que lui créait l'emploi qu'il occupait chez Robert Valmont. Au terme de ses journées laborieuses, il lui suffisait pour se transformer de quitter son bureau. Il y laissait tous ses soucis et quand il avait endossé son frac, piqué une fleur à sa boutonnière, il devenait un autre homme. Le mondain remplaçait le spéculateur.

Il y avait, du reste, de la race en lui. Peut-être même disait-il vrai lorsqu'il prétendait descendre des comtes de Montagny gentilshommes languedociens, et avoir droit à la particule que sa famille, à l'en croire, ne portait plus depuis la Révolution seulement.

Mince et grand, paré, plastronné, parfumé, sa fine moustache relevée aux extrémités, la barbe en éventail et, pour tout dire, portant beau, il donnait au plus haut degré l'impression d'un fils de noble famille, d'un descendant d'aristocrates. Il devait beaucoup à sa mine avenante et fière. N'eût-il pas eu l'habileté de s'imposer partout où on le présentait, qu'on l'eût encore invité parce qu'il était décoratif.

Ses relations avec M. Rivals dataient des premières semaines qui avaient suivi son entrée chez M. Robert Valmont. Un jour qu'il sortait de la Bourse avec l'agent de change, ils avaient rencontré le banquier. La présentation de Montagny s'était faite tout naturellement. Grâce aux affaires,

les rapports entre le grand financier et le fondé de pouvoirs de la charge Valmont étaient bientôt devenus fréquents et intimes. Une invitation à dîner en avait été la suite.

Une fois le pied dans la maison où madame Rivals, quoique feignant, d'accord avec lui, de ne l'avoir jamais vu, lui avait fait le plus encourageant accueil, Montagny s'était montré si serviable, si déférent, si reconnaissant, qu'il avait promptement gagné tous les cœurs.

Celui de madame Rivals, enchaîné déjà par le souvenir du service reçu dans un jour de péril pressant, avait achevé de se prendre au spectacle du dévouement et du zèle que déployait Montagny à l'orphelinat.

Celui d'Alberte s'était ouvert dans un élan de jeunesse aux propos de ce beau garçon dont les attentions et les hommages s'enveloppaient du respect affectueux sous lequel les jeunes filles distinguent vite la sympathie qu'elles inspirent et l'attrait qu'elles exercent. En peu de temps, Montagny était devenu l'habitué et le familier, aussi bien vu par le père que par la mère et la fille. Puis, il avait doublé le prix de sa victoire par la discrétion et la réserve qn'il mettait à en jouir.

Combien il plaisait, le sourire qui éclaira le visage d'Alberte et celui de sa mère, lorsqu'on l'annonça, l'aurait révélé à qui l'eût ignoré. Elles se détachèrent l'une et l'autre d'un groupe de femmes pour venir au devant de lui. Il se courba sur

la main de madame Rivals pour y poser ses lèvres; il serra celle d'Alberte qui lui disait toute joyeuse :

— On dansera après dîner; il y a un cotillon; vous le conduirez avec moi.

Allègre et rieur, il donna son consentement. Il alla saluer ensuite Rivals qui causait à l'écart avec Robert Valmont. La conversation était sérieuse. Elle le retint, l'empêcha de voir qu'Alberte l'avait suivi et qu'à deux pas de lui, elle attendait qu'il cessât d'y prendre part.

Comme il s'y attardait, la jeune fille impatientée lui toucha le bras.

— Ah! pardon, mademoiselle, fit-il en se retournant; je ne vous savais pas là.

— Choisissez un autre moment pour vous entretenir avec ces messieurs. J'ai besoin de vous. Et l'entraînant : — Je veux vous montrer les accessoires du cotillon. Nous avons le temps d'y regarder. Tous nos invités ne sont pas arrivés.

Les accessoires étaient rangés dans le petit salon. Il y en avait à revendre : des cannes, des éventails, des bonbonnières, des porte-cigares, de quoi laisser à tous les danseurs de jolis souvenirs de cette soirée qui devait, à l'issue du dîner, réunir les amies d'Alberte, à l'occasion de ses dix-huit ans.

— On voit que monsieur votre père ne vous refuse rien et ne marchande pas quand il s'agit de sa fille, observa Montagny.

— Oui, il me gâte, répondit Alberte. Trouvez-vous qu'il me gâte trop ?

— Je trouve au contraire qu'il a bien raison. Il ne vous aura pas toujours. Peut-être même l'heure approche-t-elle où vous le quitterez. Il jouit de son reste.

— Oh ! je ne suis pas pressée de me marier, car je pense que vous faites allusion à mon mariage.

— Vous avez beau ne pas être pressée, mademoiselle, reprit Montagny, vous n'échapperez pas au sort commun de la plupart des héritières. On ne les laisse pas monter en graine. Les prétendants surgissent de bonne heure autour d'elles.

— Oui, et presque toujours, c'est la dot qui les attire et non les qualités de la femme. Il y a là un piège auquel trop d'entre elles se laissent prendre. On ne m'y prendra pas, moi. Je veux aimer mon mari ; je veux être aimée de lui. S'il se présente demain tel que je le rêve, je me marierai promptement. Sinon, j'attendrai et si je ne trouve pas, je resterai fille.

— Vos parents ne le permettront pas, mademoiselle.

— Mes parents ! s'écria-t-elle. On voit bien que vous ne les connaissez pas. En fait de mariage, ils se conformeront toujours à ma volonté, j'en suis sûre. J'ai leur promesse.

Sa physionomie s'était faite plus grave et ses yeux exprimèrent avec vivacité la résolution que trahissait son langage. Elle parut, en ce moment,

en possession d'une maturité au-dessus de son âge. Le développement précoce de sa personne physique, sa beauté rayonnante, les lignes pures de son buste, l'éclat de ses yeux, tout ce qui réalisait en elle l'idéal de la femme contribuait à faire illusion.

Montagny en fut frappé. La tournure qu'avait prise l'entretien lui paraissait favoriser ses vues, il se décida à jeter la sonde pour savoir ce qu'il pouvait espérer.

— Ils se conformeront à votre volonté, dit-il en simulant la surprise, même si votre choix tombait sur un homme qui ne leur agréerait pas ?

— Celui que je choisirai leur agréera, déclara Alberte.

— Fût-il pauvre ou de beaucoup moins riche que vous?

— Oui, monsieur, fût-il pauvre. Qu'importerait sa pauvreté s'il m'aimait, puisque je suis riche !

Elle s'arrêta, regrettant peut-être d'avoir laissé échapper cet aveu. Ses joues s'empourprèrent, et Montagny, qui suivait sur ses traits, avec une attention passionnée, ses sensations, crut comprendre qu'elle hésitait à aller jusqu'au bout de sa pensée. Soudain, elle s'y résolut.

— Pourquoi me parlez-vous ainsi? lui demanda-t-elle, en le regardant bien en face, comme pour l'empêcher de se dérober à sa question.

— Pour rien, pour rien, pour dire quelque chose, balbutia-t-il souriant et affectant de renoncer à marcher sur un terrain dangereux.

Mais elle ne l'entendait pas ainsi.

— Vous ne me répondez pas, fit-elle. Est-ce intentionnellement que vous m'avez posé ces questions et arraché un aveu que je n'avais fait encore à personne? Est-ce le hasard qui vous les a dictées?

— C'est le hasard, mademoiselle, un pur hasard, répliqua-t-il en devenant grave à son tour. Un mot en entraîne un autre; on va plus loin qu'on ne veut. J'ai parlé sans intentions préconçues, sans arrière-pensées. Je ne puis cependant vous taire, ajouta-t-il d'un ton pénétré, qu'en vous écoutant, j'enviais le sort de l'homme que vous aurez choisi.

Elle ne releva pas le propos, sans qu'il pût discerner si c'était volontairement ou par timidité. Ils restaient silencieux, hésitants, dans l'attitude de deux interlocuteurs qui n'ont pas épuisé ce qu'ils ont à se dire, lorsque, du grand salon, leur arrivèrent ces mots que jetait aux invités le maître d'hôtel, après avoir ouvert à deux battants la porte de la salle à manger :

— Madame est servie!

— Allons vite! s'écria mademoiselle Rivals. Ne nous faisons pas attendre.

Elle passa devant lui. Il la suivit, admirant moins encore le magnifique développement de sa taille onduleuse sous la robe blanche que ce qu'elle symbolisait pour lui de richesses et de luxe, grâce aux millions qu'elle devait posséder un jour.

A table, il se trouva placé en face d'elle. Quoiqu'il y eût entre eux un surtout de roses, ils pouvaient se voir à travers les fleurs. Il en profita pour la poursuivre de ses regards. A maintes reprises, leurs yeux se croisèrent. Quand ils se rencontraient, Alberte s'empressait de détourner les siens, non assez vite cependant pour qu'il n'y pût lire, comme une suite à la conversation qu'ils venaient d'avoir, l'aveu mystérieux et timide qu'il avait pressenti et qu'elle n'avait osé faire.

— Allons, ça mord, supposait-il; elle y vient, lentement, craintive, défiante encore; mais elle y vient tout de même.

Oui, elle y venait, oui, ça mordait. Transfiguré par les apparences de l'amour qui hésite à se révéler, Montagny, grâce aux paroles dorées qu'il avait habilement versées à ce cœur d'adolescente, produisait le même effet sur Alberte Rivals que jadis sur Léonide Tavers. Elle s'enlisait, la vierge candide, trompée par ce regard de caresse et par ce langage de séduction dont la douceur de l'accent cachait la perfidie. Elle se croyait aimée par ce jeune homme en qui elle s'était accoutumée depuis tantôt trois années à voir un ami. Bouleversée par sa découverte, elle se livrait aux entraînements de son imagination, s'excitait à parler la première, parce qu'elle était convaincue, le sachant délicat et désintéressé, qu'il ne parlerait pas, si elle-même ne l'y provoquait.

Ces émotions, qui se résumaient de plus en plus

pour elle en un impérieux besoin de reprendre l'entretien interrompu et de le faire aboutir à une explication franche et décisive, la poursuivirent jusqu'à la fin du dîner. Elle en était encore tout agitée lorsque dans la galerie où allait s'ouvrir le bal, l'orchestre fit entendre son appel. Il y eut dans cette âme de jeune fille qui croyait celle d'autrui à l'image de la sienne, comme un abandon de tout elle-même au moment où le bras de Montagny l'enveloppa et où ils se jetèrent ensemble dans le tourbillon de la première valse.

La valse finie, Alberte, quoique un peu lasse, resta debout, au lieu de s'asseoir comme Montagny l'y engageait. Elle ne semblait pas pressée de s'éloigner de lui. Il eut vite compris qu'elle se plaisait à le retenir.

Appuyée à son bras, elle passa sans s'arrêter devant la place où tout à l'heure il était venu la prendre pour ouvrir le bal. Ils arrivèrent dans la galerie de l'escalier, où ruisselaient lumières et fleurs. Les invités s'y pressaient pour respirer un air moins échauffé que celui des salons où l'on dansait.

Deux chaises se trouvèrent là tout à point, dans une embrasure de croisée.

— Reposons-nous ici, fit Alberte.

Son intention de s'isoler avec lui était évidente. Il céda avec empressement, convaincu que des paroles graves allaient être dites. Mais il ne voulait pas les provoquer. Il considérait comme plus ha-

bile d'en laisser toute l'initiative à mademoiselle Rivals, de la laisser se livrer avant de se livrer lui-même. Quand ils furent assis, il commença donc par garder le silence. Puis, devinant à celui d'Alberte qu'elle ne parlerait pas la première, il se décida à lancer une phrase et la fit banale, à dessein.

— L'architecte qui a construit cet hôtel était un homme de goût, dit-il. Je ne sais rien de plus beau que cette galerie ni de mieux disposé pour les fêtes.

Il y eut de la stupéfaction dans le regard que son interlocutrice laissa tomber sur lui.

— Est-ce pour me le faire constater que vous m'avez conduite ici, monsieur ? demanda-t-elle. Et changeant d'accent, affectant de s'assouplir pour atténuer ce que sa question marquait d'un peu ironique, elle continua : — Que ne me parlez-vous comme vous me parliez tout à l'heure, avant dîner ? Ce que vous me disiez était autrement intéressant que ce que vous me dites.

— Que vous disais-je donc ? interrogea-t-il étonné.

— Vous l'avez oublié ! Comment peut-on oublier de tels mots, lorsqu'ils sont sincères et traduisent ce qu'on pense ? Dois-je conclure de votre oubli que les vôtres n'étaient qu'une banalité ?

— Expliquez-vous, mademoiselle ; je ne comprends pas.

— Vous m'avez dit que vous portiez envie à l'homme que j'épouserais.

— Je l'ai dit et je le pense! s'écria-t-il; et si j'hésitais à le répéter, c'est que je crains de vous déplaire.

— Une flatterie délicate ne déplaît jamais, répondit Alberte avec une douceur riante, surtout quand elle nous vient de quelqu'un qu'on estime.

— Ce n'était pas une flatterie, reprit Montagny jouant son va-tout, c'était la vérité pure. Quel être au monde, jeune, ardent, libre de cœur, n'envierait pas celui à qui vous vous associerez pour la vie?

Il prononça ces mots tout bas, en y mettant toute son âme et avec une émotion qu'il paraissait ne maîtriser qu'en se faisant violence. Il fut alors visible pour lui que le coup avait porté. Le visage d'Alberte s'illumina de la flamme qu'avivait dans ses yeux cette déclaration à peine déguisée.

— Vous m'épouseriez donc? murmura-t-elle, s'efforçant de cacher sous un sourire le trouble dont elle ne pouvait se défendre, en osant demander une réponse catégorique.

— Oui, mademoiselle, si vous étiez pauvre, déclara-t-il, et si je pouvais vous aimer sans qu'on suspectât mon désintéressement. Ma fortune commence à peine. Telle qu'elle est, elle n'est que misère à côté de celle que vous posséderez un jour. J'ai encore besoin d'appui, de bonté, de bienveillance. Si j'avais l'audace d'élever mes ambitions jusqu'à vous, on ne manquerait pas de dire que je fais une affaire.

— Qu'importe ce qu'on dirait, si moi je ne le pensais pas?

Il allait répondre quand de nouveau l'orchestre se fit entendre.

— Voilà mon danseur qui me cherche, dit vivement Alberte, et votre danseuse vous attend. Revenez ici après la valse. Je veux vous parler encore; je ne vous ai pas tout dit.

Le danseur avec lequel elle était engagée se présenta. Elle prit son bras et disparut avec lui.

— Allons! décidément, c'est la veine qui persiste! pensa Montagny.

Il se leva rayonnant. Quelques minutes plus tard, lorsqu'il revint, Alberte l'attendait:

— Ecoutez-moi, monsieur, lui dit-elle, et ne me jugez pas sur ce qu'il peut y avoir dans mon langage de contraire à la réserve que les convenances mondaines imposent aux jeunes filles. Je suis indépendante et franche et, malgré mon inexpérience, je crois être sûre que le moyen le plus efficace d'arriver à ses fins, c'est encore de s'expliquer sans réticences avec qui peut nous exaucer. L'éducation que j'ai reçue et les observations que j'ai pu faire dans le monde où je vis m'ont disposée à me décider en toutes choses, non d'après l'opinion des autres, mais d'après la mienne.

— C'est la bonne manière pour ne pas se tromper, remarqua Montagny.

— Je suis enchantée que tel soit votre avis. Vous serez moins étonné de l'assurance avec laquelle je

vous parle. Je vous ai dit que je n'épouserais jamais qu'un homme de mon choix et que, lorsque je l'aurais trouvé, la différence des fortunes ne serait pas un obstacle entre nous. Depuis longtemps, je vous observe et je vous compare à d'autres. De cet examen, il résulte que vous réunissez les qualités que je souhaite dans mon mari et que nul, parmi les beaux messieurs que j'ai déjà vus rôdant autour de ma dot, ne les possède au même degré que vous. J'ai pensé que nous pourrions être heureux ensemble. Je ne vous l'avouerais pas si vous ne m'aviez laissé comprendre tout à l'heure que vous le pensiez aussi. Réfléchissez-y encore ; rien ne presse, bien que de mon côté ce soit tout réfléchi, et si vos réflexions vous confirment dans une opinion qui paraît nous être commune, vous pouvez demander ma main à mes parents... Vous ne répondez pas ? Jugez-vous que c'est mal de m'exprimer envers vous avec cette franchise ?

— Je serais bien fou si je la condamnais et si je n'étais le plus heureux des hommes de vous entendre me parler comme vous le faites. Mais, mon bonheur m'écrase, avoua Montagny, qui semblait prêt à défaillir. Je ne vous réponds pas parce que les mots me manquent, parce que je ne sais que vous dire... Vous demander à vos parents, moi ! Il me semble que je n'oserai jamais.

— J'ai bien osé vous montrer le fond de mon cœur ! répliqua mademoiselle Rivals.

— Oh ! vous, mademoiselle, ce n'est pas la

même chose. Votre jeunesse, votre beauté, votre fortune vous donnent tous les droits. Mais, moi, si bas au-dessous de vous, y avez-vous songé? Vos parents ne se moqueraient-ils pas, si j'avais l'audace...?

Alberte l'interrompit avec une sorte de fougue :

— Mes parents vous estiment; vous leur plaisez beaucoup; mon père aime les laborieux. L'ambition chez les hommes de votre âge est, à ses yeux, un mérite lorsque la valeur personnelle la justifie. Quant à maman, elle ne prononce jamais votre nom sans l'accompagner de louanges. C'est à croire que vous l'avez ensorcelée.

— Lui avez-vous fait part de vos intentions?

— Je n'en ai fait part à personne, puisque j'ignorais les vôtres. Mais ce n'est pas elle qui sera l'obstacle. Il ne peut y avoir d'autre obstacle que vous-même. Dans notre maison, tout le monde vous est favorable.

Elle n'avait rien à ajouter, et, tout en affectant une attitude indifférente pour ne rien laisser surprendre de cet entretien par des oreilles trop écouteuses, elle interrogeait Montagny des yeux, impatiente de sa réponse. Mais il n'entrait pas dans les calculs de Montagny de se hâter. Il voulait se donner l'air d'hésiter, de réfléchir.

— Je crois rêver, dit-il enfin. Ce bonheur immense qui m'arrive... Vous, ma femme! Ah! mademoiselle, ne me le laissez pas entrevoir, ce bonheur, si vous devez vous reprendre et ne pas

le réaliser ! Il y a si longtemps que je vous aime et que j'en contiens l'aveu !...

— Prenez garde, reprit Alberte, vous allez vous trahir... J'ai parlé en toute sincérité, ajouta-t-elle en se levant, et tout ce que j'ai dit reste dit. Maman le saura ce soir même, et j'attendrai ensuite que vous ayez pris le temps de réfléchir; à moins que vous ne vouliez pas de moi, je me considère, dès maintenant, comme engagée envers vous.

Il courba le front, essuya furtivement les larmes dont l'émotion emplissait ses yeux et soupira :

— Je m'abandonne à ma destinée, mon amie ; je vous bénis et je fais le serment de vous aimer tendrement, toujours.

L'appel des violons lui fit écho. Cette fois, il devait danser avec Alberte. Elle se suspendit à son bras et il l'entendit qui lui disait gaiement et toute attendrie :

— C'est donc avec mon fiancé que je conduirai le cotillon.

Tout fut ivresse pour eux jusqu'à la fin de cette soirée : Alberte, radieuse du dénouement d'une tentative à laquelle elle pensait depuis longtemps et que les circonstances avaient précipitée ; lui, véritablement étourdi par la facilité avec laquelle son destin continuait à s'accomplir. Trop de gens les entouraient pour qu'il leur fût possible de rien ajouter à leurs confidences et à leurs aveux. Mais ce que leur bouche ne disait pas, leurs regards le disaient. Alberte trouva véritablement divine cette

heure inoubliable où s'épanouissait en son cœur son jeune amour fait de candeur virginale et, malheureusement aussi, d'inexpérience.

Lorsque, vers deux heures du matin, Montagny revint chez lui, par l'avenue des Champs-Elysées, l'éclat du ciel constellé de cette nuit d'automne fraîche et claire ne lui parut pas égaler le lumineux éclat de celui dans lequel il venait d'entrer. Une fois de plus, il y pouvait voir son étoile. Elle brillait d'un feu plus vif que toutes celles qui éclairaient son chemin.

Il n'osait croire à son bonheur, encore qu'il l'eût voulu et prévu, tant il s'était produit sous une forme inespérée. Pour gagner la bataille, il n'avait pas eu besoin de combattre et, s'il ressentait parfois encore une inquiétude, elle lui venait de la rapidité même de son succès.

Cependant ce succès était bien réel, bien décisif. Il n'en aurait pas douté, s'il avait pu voir ce qui se passait au même moment à l'hôtel Rivals. Dans la chambre de sa mère, où elle l'avait suivie, les derniers invités partis, Alberte agenouillée devant elle lui répétait tout ce qu'elle avait dit à Montagny et les réponses de celui-ci ; elle lui racontait ses émotions durant cette soirée, ses joies, ses espoirs.

Pétrifiée par l'étonnement, madame Rivals écoutait, troublée, anxieuse et comme affolée. Elle n'osait pas plus blâmer qu'encourager, et pas davantage refuser ou consentir... Pour mettre un

terme à ces confidences inattendues, elle se décidait enfin à remettre au lendemain l'examen de la situation toute nouvelle que venait de créer la brusque résolution de sa fille.

X

DUPEUR ET DUPÉS

Quoiqu'il se fût couché à une heure avancée de la nuit, et que ce jour-là, un dimanche, il eût pu se donner le plaisir de rester au lit, Montagny fut sur pied de bonne heure, ainsi qu'il convient lorsqu'on est au moment de livrer un combat de l'issue duquel dépend votre avenir.

Après une adolescence paresseuse, l'ambition l'avait transformé et rangé parmi cette catégorie d'hommes entreprenants qui ne reculent jamais devant l'effort et que la nécessité de le tenter, quand le moment en est venu, trouve toujours debout.

Ce qui s'était passé la veille, il l'avait prévu. Depuis trois ans, il s'y préparait. Par avance, il s'était tracé la marche qu'il suivrait aussitôt que ses prévisions commenceraient à se réaliser. L'événement ne le prenait donc pas au dépourvu. Toutes ses mesures étaient arrêtées et précisées.

La première consistait à mettre dans ses intérêts son patron M. Robert Valmont, et à faire de

lui son avocat auprès de madame Rivals, pour le cas où elle paraîtrait peu disposée à ratifier le choix de sa fille. Pour la contraindre et lui arracher son consentement, Montagny avait en mains d'autres moyens. Il les jugeait efficaces et décisifs. Mais, il n'y voulait recourir qu'à la dernière extrémité. Il souhaitait de n'avoir pas à en user ; il le souhaitait et l'espérait.

Sans attendre le coup de téléphone qui, chaque matin, saluait son réveil et lui apportait les ordres de son patron, il téléphona lui-même.

— Je désire causer un peu tranquillement avec vous, monsieur. Il ne s'agit pas d'affaires, mais de choses qui me sont personnelles et qui me font un devoir de solliciter votre avis. A quelle heure vous convient-il de me recevoir ?

— Tout de suite, si cela vous va, lui répondit-on. Venez, je vous attends.

Un quart d'heure plus tard, il entrait chez M. Robert Valmont. Il le trouva en robe de chambre, au coin de son feu, en train de lire la correspondance du jour qu'on venait de lui apporter de ses bureaux, comme on le faisait tous les dimanches.

— Vous avez à me parler, mon cher Montagny ? demanda M. Robert Valmont, sur le ton affectueux dont il usait à l'habitude avec son fondé de pouvoirs.

— Oui, monsieur, et d'un événement bien important pour moi. Je vous en dois la première communication et il m'oblige à vous demander

conseil, à vous qui, depuis que je vous fus présenté, m'avez prodigué tant de témoignages de bienveillance.

— Oh! ne m'en remerciez pas! se récria M. Valmont. Je vous les ai prodigués, comme vous le dites, parce que vous les méritiez. Vous me servez avec un dévouement égal à votre intelligence. Il est tout naturel que je vous en récompense par les procédés qui sont en mon pouvoir. Quoique j'ignore de quoi vous allez m'entretenir, soyez assuré que les conseils que vous me demandez s'inspireront de l'intérêt affectueux que je vous porte.

— C'est parce que je n'en doute pas que je suis ici, déclara Montagny. — Et après s'être recueilli pour se remémorer tout ce qu'il avait à dire, il continua. — Une occasion se présente à moi de me marier. Elle est inespérée et dépasse à ce point tout ce que, même dans la situation que je dois à vos bontés, j'ai rêvé en fait de mariage, que j'en suis encore à me demander si je ne rêve pas. Je n'aurais jamais osé lever mes regards si haut; mais, et voilà l'invraisemblable, c'est la jeune fille qui est venue à moi; c'est elle qui demande à m'épouser.

— Je n'en suis pas surpris, répondit M. Valmont. Vous êtes joli garçon, aimable, bien élevé; vous avez une belle position, vous gagnez de l'argent; vous êtes sur le chemin de la fortune; il est tout naturel qu'une telle ouverture vous ait été

faite. J'ai toujours pensé, depuis que je vous connais, que cela arriverait ainsi ; c'était dû à vos capacités, à votre bonne tenue, à votre honnêteté... Est-elle riche, cette jeune fille ?

— Elle passe pour un des plus brillants partis de Paris. Sa famille occupe le premier rang. Elle-même est belle, intelligente... elle a tout pour elle.

— Mais, on dirait que vous faites allusion à mademoiselle Rivals, observa M. Valmont dont cette confidence excitait visiblement l'intérêt.

— C'est d'elle que je parle, en effet, monsieur. Dans la soirée d'hier, au cours d'un entretien que d'abord j'ai attribué au hasard, mais qu'elle avait préparé, ce n'est pas douteux, elle m'a positivement dit qu'elle me voulait pour mari...

Un sourire éclaira le visage de M. Valmont.

— Je la reconnais bien là, cette petite Alberte, dit-il plus égayé qu'étonné par cette révélation ; elle est tout d'une pièce, allant droit au but, aussi incapable de contenir ce qu'elle a dans le cœur que de feindre des sentiments qu'elle n'éprouverait pas ; c'est tout le portrait de sa mère. Je la vois d'ici dans ce rôle d'amoureuse, très fière, très digne, mais très résolue aussi, laissant parler son âme... Et qu'avez-vous répondu, mon ami ?

— Que pouvais-je répondre? On a beau avoir de l'assurance, on n'en est pas moins interloqué quand vous est faite pareille proposition. Je ne me

souviens plus trop de ce que j'ai dit ; je m'en suis tiré le mieux que j'ai pu.

— Cette proposition vous déplaisait-elle ?

— Oh ! monsieur, comment eût-elle pu me déplaire ? J'en ai été, au contraire, très flatté, très honoré, bouleversé même.

— Et il y avait de quoi, fit remarquer M. Valmont.

— Mais j'ai dû me dire aussi, poursuivit Montagny, qu'il était improbable qu'avant de prendre cette initiative et de me décocher cette déclaration, mademoiselle Rivals eût sollicité l'agrément de ses parents. En admettant même qu'ils eussent approuvé les intentions de leur fille, ils n'auraient pas permis qu'elle n'en fît pas elle-même. Convaincu qu'ils les ignoraient, j'ai cru bien faire en restant sur la réserve pour gagner du temps. Du reste, mademoiselle Rivals n'a pas paru s'offenser de mon attitude. J'ai même lieu de supposer qu'elle l'a approuvée, puisqu'elle m'a prévenu que tout ce qu'elle venait me dire, elle le répéterait à sa mère à la fin du bal.

— Madame Rivals doit le savoir maintenant.

— Elle doit le savoir, en effet, et je vous avoue, monsieur, que je m'inquiète un peu de ce qu'elle en pense.

— Elle en pense ce que j'en pense moi-même, fit l'agent de change avec bonne grâce, c'est que sa fille aurait pu plus mal choisir.

— C'est votre bienveillance pour moi, mon cher

patron, qui s'exprime en ce moment, et je ne puis vous dire à quel point j'en suis touché. N'empêche que je serais désolé si les parents de mademoiselle Alberte allaient me soupçonner d'avoir favorisé l'éclosion des sentiments dont elle m'a fait part et d'avoir provoqué, par mes propos, ceux qu'elle m'a tenus. Il est douteux que le choix qu'elle a fait leur plaise. Je suis parti de si bas et je suis encore si peu de chose ! Je n'existe que par vos bontés, ils ne l'ignorent pas. Ils ont nécessairement rêvé pour leur fille une alliance plus brillante et tout cela, vous le reconnaîtrez, rend ma situation vis-à-vis d'eux bien délicate.

Il exposait ces honnêtes scrupules, timidement, comme partagé entre la satisfaction naturelle que doit éprouver tout cœur jeune et ardent en constatant qu'il a été compris par un autre cœur non moins jeune et non moins ardent que lui et la crainte qu'on interprétât contre lui la recherche flatteuse dont il était l'objet. Mais sur ces scrupules tomba bientôt la parole cordiale de M. Robert Valmont.

—Rassurez-vous, mon enfant, dit-il. Voilà longtemps déjà que monsieur et madame Rivals vous connaissent. L'estime qu'ils vous portent n'est pas improvisée. Elle est l'œuvre du temps, de leurs observations, de vos relations avec eux. Elle suffira à vous défendre contre les soupçons que vous redoutez. Il est tout naturel que leur fille vous préfère à tant d'autres jeunes gens parmi lesquels, à

défaut de vous, elle serait condamnée à faire son choix. Si elle vous a jugé plus sérieux qu'ils ne le sont, plus délicat, plus constant, plus laborieux, plus susceptible d'assurer son bonheur, qui pourrait vous le reprocher ? Et puis, Rivals et sa femme savent combien leur fille est spontanée, décidée en tout, tenace dans ses desseins, persévérante dans sa volonté. Soyez sans crainte et ne songeons plus qu'à conduire à bonne fin l'heureux événement qui se prépare pour vous.

— Vous croyez donc sa réalisation possible, mon cher patron ? demanda Montagny du ton d'un homme qui doute encore. Vous n'êtes pas choqué par la différence des situations ? On dit que mademoiselle Rivals a trois millions de dot ; elle est fille unique ; elle héritera quelque jour d'une fortune immense, tandis que moi, je ne possède autre chose que ma part d'intérêt dans votre charge...

— N'est-ce donc rien, cela, fit vivement M. Valmont, alors surtout que cette part est nécessairement destinée à se grossir ? Vous avez en outre l'intelligence, la jeunesse, l'amour du travail ; vous pouvez arriver à tout et ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai de vous cette opinion. J'ai souvent pensé que vous pourriez être mon successeur. Entre mademoiselle Rivals et vous, les espérances que vous êtes en droit de concevoir créeraient l'égalité, alors même qu'elle ne résulterait pas des sentiments que vous avez su inspirer. Ne soyez donc pas modeste et allez de l'avant.

— Vous me comblez, mon cher patron, dit Montagny qui opposait le plus beau sang-froid à ces prédictions et à ces encouragements. Néanmoins, je crois nécessaire de m'assurer, avant de faire un pas de plus et de revoir mademoiselle Rivals, que le mariage qu'elle souhaite n'ira pas à l'encontre de la volonté de ses parents. Je veux acquérir la certitude qu'ils ne suspectent pas mon désintéressement et je vous demande, comme un très grand service, de leur faire part de mes scrupules... Je suis très résolu à ne pas contrarier des projets antérieurs s'il en existe...

— Il est très aisé de le savoir. Je parlerai aujourd'hui même à madame Rivals et, pour plus de sûreté, je vais lui annoncer ma visite. Mettez-vous au téléphone, mon cher, et demandez la communication. Mais j'y songe, reprit l'agent de change, on s'est couché tard chez nos amis. Ils doivent dormir encore. Dites à la personne qui vous répondra que je désire voir madame Rivals et que je la prie de me fixer, dès son réveil, l'heure à laquelle elle pourra m'attendre.

— C'est madame Rivals qui me répond, monsieur, fit au bout de quelques minutes Montagny qui avait exécuté l'ordre de son patron.

— Alors, cédez-moi la place, répliqua ce dernier, en se levant pour se mettre à l'appareil.

En écoutant, à l'issue du bal, les confidences de sa fille, madame Rivals avait été bouleversée par ce qu'elles lui révélaient. Quoique Montagny

restât toujours pour elle l'homme qui l'avait secourue en un jour inoubliable, elle ne pouvait parfois encore se défendre de le craindre lorsqu'elle se rappelait le souvenir qui était entre eux et auquel ils devaient de se connaître. Aussi sa conduite envers lui, depuis trois ans, s'était-elle toujours inspirée du double besoin de payer une dette et de conjurer un péril.

Soit qu'elle redoutât de l'offenser, soit qu'elle attachât du prix à son dévouement, elle l'avait laissé prendre pied dans sa maison, entrer dans son intimité, gagner les bonnes grâces de Rivals et celles de sa fille. Mais tandis qu'elle le favorisait ainsi, l'idée ne lui était pas venue qu'Alberte pût s'éprendre de lui et qu'une heure viendrait où il trouverait, dans les sentiments de celle-ci, un appui pour les siens. Dans ce que sa fille lui racontait, tout était, pour madame Rivals, inattendu, stupéfiant et si contraire aux projets qu'elle formait en vue du mariage d'Alberte, qu'elle en avait été déconcertée, n'avait su que répondre et qu'afin de ne rien dire qui pût être considéré comme un engagement, elle avait remis au lendemain la suite de l'entretien. Elle voulait se donner le temps de réfléchir et surtout de se convaincre que sa fille n'était pas, en cette circonstance, victime de son inexpérience et de son exaltation.

Elle pensa, durant toute la nuit, à ce qu'elle venait d'entendre, sans parvenir à prendre un parti, ne se décidant ni à donner son consentement ni

à le refuser, se demandant dans quelle voie elle devait pousser son mari, à qui seul appartenait, à titre de père, le droit de prononcer en dernier ressort, regrettant surtout de ne pouvoir, en une circonstance si grave, consulter l'ami fidèle, celui qu'elle considérait comme le vrai père, qui vivait là-bas, si loin, et qu'elle s'était condamnée depuis dix-huit ans à ne pas revoir.

D'instinct, elle inclinait à répondre à Montagny par un refus. Ce mariage ne convenait pas à sa fille. Le nom que portait Alberte, sa beauté, ses alliances, sa fortune lui permettaient de trouver mieux que ce jeune homme dont on ne connaissait pas la famille, naguère encore petit employé des postes, qui ne devait qu'à la présence d'esprit, dont il avait fait preuve un jour d'être sorti de son obscurité.

En cette circonstance, il s'était montré bon, généreux et habile; depuis, il avait révélé de rares qualités. Mais ces qualités suffisaient-elles à compenser l'obscurité de sa naissance, la médiocrité de sa situation? Garantissaient-elles son entier désintéressement? Ne pouvait-on craindre qu'il eût provoqué lui-même les aveux que, contrairement à toutes les convenances, lui avait faits Alberte?

Et puis, pensait encore madame Rivals, serait-ce prudent de donner accès, dans sa famille, en faisant de lui son fils, à ce témoin d'un épisode de son passé que personne n'avait connu et dont la

divulgation entraînerait sa perte ? Sans doute, devenu le mari d'Alberte, il n'aurait pas intérêt à le divulguer. Le plus sûr moyen de lui fermer la bouche serait peut-être de consentir à ce mariage. Mais, ce qu'il devrait taire, sous peine de déshonorer la famille en laquelle il serait entré, saurait-il se défendre de le confesser à sa femme dans ces heures d'expansion où les époux se disent tout, et s'il le lui avouait, la mère qui avait failli ne serait-elle pas exposée à être jugée sévèrement par sa fille, à voir décroître sa tendresse ? Et, d'autre part, refuser ou contrarier la volonté d'Alberte, n'était-ce pas se faire un ennemi d'un homme qu'il y avait lieu de ménager ?

Madame Rivals n'était pas sortie de cet état d'indécision, lorsque au matin, sa fille vint la retrouver. La veille, Alberte seule avait parlé ; la mère n'avait rien dit. Maintenant, elle était tenue de répondre et ne savait ce qu'elle devait répondre. Mais Alberte était là, pressante, anxieuse, peu disposée à accorder aux réflexions un plus long délai.

— Eh bien, maman, avez-vous réfléchi ? Avez-vous pris une résolution ? Etes-vous disposée à défendre ma cause auprès de papa ?

Elle posait ces questions sur un ton d'impatience, comme surprise d'avoir à les poser, lorsque la réponse était si facile.

— Je n'ai rien décidé, ma pauvre enfant, dit sa mère. Je n'ai rien pu décider. Je ne suis pas reve-

nue encore de la surprise où tu m'as jetée, en m'apprenant ce que tu as osé faire. Toi que je croyais si prudente, si réservée, comment as-tu pu sans me consulter t'offrir à M. Montagny, prendre des engagements envers lui?

— Pourquoi aurais-je hésité à lui ouvrir mon cœur, demanda Alberte, quand je savais que jamais il n'oserait m'ouvrir le sien, si je ne l'encourageais pas? J'ai voulu savoir s'il pensait de moi ce que je pense de lui et, pour le savoir, il fallait bien que je parlasse la première. Est-ce donc un crime d'avoir éte franche?

— Ce n'est pas un crime, non; mais c'est contraire aux usages, aux convenances.

— Oh! les convenances, les usages! fit Alberte dédaigneusement. C'est parce que les jeunes filles en sont trop souvent les esclaves qu'il y a tant de sots mariages. Si elles faisaient plus souvent ce que j'ai fait, si elles ne laissaient à personne le soin de leur chercher un mari, si elles se le cherchaient elles-mêmes, elles auraient plus de chances d'être heureuses.

— A moins qu'elles ne fussent la dupe de leur crédulité et entraînées à leur insu à agir comme tu as agi, par le savoir-faire d'un homme habile et roué.

Alberte se redressa, piquée au vif.

— J'espère, maman, que vous n'appliquez pas ces épithètes désobligeantes à M. Montagny?...

— Non; je le crois honnête homme; mais je

n'en persiste pas moins à penser que tu as été bien imprudente, mon enfant, et que tu nous mets dans un terrible embarras. Comment refuser, maintenant?...

— Mais, pourquoi refuseriez-vous?

— N'y serions-nous pas obligés si les renseignements que nous sommes tenus de prendre n'étaient pas tels que nous devons les souhaiter?

— Mais ces renseignements seront excellents; ils ne peuvent être qu'excellents. A vrai dire, même, ils sont inutiles. Voici près de trois ans que M. Montagny vit dans notre intimité. Avez-vous jamais constaté dans son langage ou sa conduite un trait quelconque qui le rendît indigne de devenir mon mari? Ne l'avons-nous pas toujours connu délicat, loyal, honnête homme en un mot? Ne vous ai-je pas entendus, papa et vous, chanter ses louanges? Ne l'avez-vous pas toujours traité, au fur et à mesure que vous le connaissiez mieux, comme un homme qu'on estime? S'il mérite votre estime, pourquoi ne mériterait-il pas mon amour?

— Comme tu le défends! soupira madame Rivals.

— Prouvez-moi que je le défends à tort, maman, et je cesse de le défendre. Avez-vous un reproche à lui faire?

— Aucun jusqu'à présent. Mais ce n'est pas le mari que nous t'aurions choisi, déclara résolument madame Rivals poussée à bout par l'obstination

de sa fille ; et c'est là, sois-en sûre, mon enfant, ce que ton père t'objectera. C'est dans le monde où je suis née moi-même et où ton père, quoique appartenant à celui de la finance, est entré en m'épousant, que nous aurions voulu te marier.

— Oui, avec un marquis ou un comte, fit Alberte railleuse, pour le plaisir de m'entendre appeler madame la comtesse ou madame la marquise, un brillant gentilhomme qui m'aurait épousée pour ma dot et l'aurait dévorée en me rendant malheureuse ! Eh bien ! apprenez-le, maman, c'est d'un mari de ce genre que je ne voulais pas et c'est parce que j'ai deviné que vous ne m'en offririez pas d'autre que j'ai pris les devants pour en trouver un moi-même, à mon goût, et selon mon cœur. Je l'ai trouvé ; je me suis engagée envers lui, et c'est lui que j'épouserai ou je ne me marierai pas.

Il y avait de la révolte dans cette déclaration. Madame Rivals en fut douloureusement impressionnée.

— Oh ! Alberte, est-ce toi qui me parles ainsi, à moi, ta mère.

Ce reproche atteignit au cœur la jeune fille et la ramena brusquement dans les limites du respect qu'elle avait franchies sans s'en apercevoir. Sa résistance se dépouilla de ce qu'elle avait trahi d'ironique et d'amer. Elle fondit en larmes et, se jetant dans les bras de cette mère dont tant de fois elle avait éprouvé la tendresse :

— Pardonnez-moi, maman chérie, dit-elle ; vous

savez bien que j'ai toujours été une fille aimante, docile et reconnaissante et que j'aimerais mieux m'imposer le plus douloureux sacrifice que de vous affliger. Mais, tolérez que je vous le dise, je ne saurais vous en faire un plus grand que celui que vous semblez exiger de moi et de vous l'avoir fait, je resterais à jamais malheureuse.

Madame Rivals s'attendrit à son tour et douce, compatissante, prête à céder, elle répondit :

— Je n'exige pas de sacrifice, mon enfant. Je regrette seulement, et ton père le regrettera comme moi, que tu aies laissé aller si loin les choses sans m'en parler, et que tu ne te sois décidée à me confier l'état de ton cœur que lorsque, dans tes résolutions, il n'y a plus de place pour la volonté de tes parents.

— Ce n'est pas l'effet d'un calcul, maman, protesta Alberte. Tout cela s'est fait plus vite que je ne pensais. Cinq minutes avant cet entretien avec M. Montagny, qui a décidé de ma vie, je ne me doutais pas que j'allais lui dire ce que je lui ai dit. Quant à lui, il ne s'attendait guère à l'entendre. Pauvre garçon ! ajouta-t-elle, déjà rassérénée, quoiqu'il m'aimât depuis longtemps, il n'eût osé jamais me l'avouer. Je suis bien sûre, qu'à l'heure où je vous parle, il se demande tremblant et anxieux si en me l'avouant, il n'a pas encouru votre blâme. Il ne le mérite pas, cependant, puisque le premier aveu est venu de moi.

— Quoi qu'il ait fait, fit madame Rivals, qui ne

savait plus que répondre, il sera pardonné s'il a été sincère.

— Alors, vous consentez, maman ?

— Je consentirai quand j'aurai causé avec lui.

L'entretien fut interrompu. On frappait à la porte. La femme de chambre venait prévenir que M. Robert Valmont demandait madame au téléphone. Madame Rivals y alla et Alberte attendit son retour. Quand elle revint, elle était plus calme ; il y avait même un sourire dans ses yeux.

— Tu es plus heureuse que tu ne le mérites, dit-elle à sa fille. Vous avez trouvé un avocat, M. Montagny et toi. M. Roger Valmont prend votre cause en mains, et si quelqu'un peut la faire triompher auprès de ton père, c'est bien lui...

Alberte riait et pleurait. Elle ne doutait plus du succès.

Bien qu'à la suite de cette explication entre la mère et la fille, les craintes de madame Rivals ne fussent pas encore entièrement dissipées, elle ne se sentait plus au même degré disposée à la résistance. Dans le langage d'Alberte, elle puisait la preuve que Montagny ne pouvait être rendu responsable de ce qui s'était passé, qu'il ne méritait aucun reproche, et que, placé dans la situation la plus délicate où un homme se puisse trouver, il s'en était tiré à son honneur.

Si quelqu'un, dans cette affaire, avait encouru une responsabilité, ce n'était ni lui ni la jeune fille, mais les parents de celle-ci. Eux seuls étaient

répréhensibles. En accueillant dans leur maison Roger Montagny, en encourageant ses assiduités, en lui prodiguant tant de témoignages de leur intérêt, ils avaient donné de lui à leur fille une opinion favorable, et si le cœur d'Alberte s'était ouvert à l'amour, ils ne pouvaient s'en prendre qu'à leur tolérance.

La constatation de ce fait indéniable devait nécessairement tourner au profit de Montagny et, l'ayant constaté, madame Rivals en arriva bien vite à envisager sans de trop vives appréhensions l'hypothèse d'un mariage contre lequel elle avait d'abord protesté. Maintenant, en se rappelant les circonstances qui l'avaient mise en rapport avec ce jeune homme, elle se rassurait.

Il s'était conduit en homme de cœur, aussi bien lorsqu'il ne savait pas encore qui elle était que lorsque ensuite, il avait sollicité d'elle, sous la forme la plus correcte, la récompense du service rendu. Tout ce qu'elle avait fait pour lui, il s'en était montré aussi reconnaissant que s'il n'y eût pas eu des droits. Tel il avait été dès le premier jour, tel il était encore, serviable, empressé, déférent, sans jamais faire allusion à la cause initiale de leurs rapports. Ces précédents, révélateurs de son caractère et de sa délicatesse, ne constituaient-ils pas une garantie pour l'avenir et pour le bonheur d'Alberte, si l'union qu'ils souhaitaient s'accomplissait ?

Madame Rivals était dans ces dispositions lors-

qu'elle reçut la visite de M. Robert Valmont. Elle l'avait connu avant son mariage, chez son père, qui recourait aux conseils de l'agent de change pour administrer sa fortune. Son mariage effectué, leurs rapports s'étaient faits plus confiants.

Denise Rivals avait alors vingt ans, Robert Valmont plus de quarante. Il semblait plus vieux que son âge. Veuf et sans enfants, il s'était fait le guide et le conseiller de cette nouvelle mariée, jolie et craintive, très courtisée dans le monde, dont il aurait pu être le père et devant qui se dressaient les périls et les embûches de Paris, accrus pour elle par le caractère ombrageux de l'homme dont elle portait le nom, par la différence de leurs aspirations et de leurs goûts, si propre à détruire cette confiance réciproque sans laquelle des époux ne peuvent prétendre au bonheur.

Depuis cette époque, elle n'avait eu que bien rarement des secrets pour Robert Valmont. Aimant à le consulter dans toutes les circonstances importantes, elle ne se souvenait pas de lui avoir jamais rien caché, si ce n'est la liaison qu'elle considérait comme le roman de sa vie et dont, à l'insu de tous, Alberte restait le souvenir tangible et vivant.

De cette aventure déjà lointaine, elle n'avait rien dit à personne et pas plus à Valmont qu'à d'autres. Mais, sauf cela, il n'ignorait rien de son passé, de ses tristesses d'épouse déçue dans ses légitimes espoirs de bonheur, de sa résignation,

de ses innombrables sacrifices, lesquels, d'ailleurs, comptaient si peu à côté de celui qu'elle avait fait un jour, volontairement, en le dissimulant même à lui. Elle le tenait donc pour un ami fidèle. Elle ne lui marchandait pas sa confiance et il suffisait qu'elle le devinât favorable au mariage d'Alberte avec Montagny pour qu'elle-même fût amenée à y consentir.

— Je sais tout, ma chère amie, lui dit-il en entrant chez elle ; Montagny m'a tout avoué et si je suis ici, c'est pour vous demander de ne pas vous opposer à ce que désirent si vivement nos amoureux.

— Croyez-vous qu'en leur cédant nous assurerons leur bonheur ? demanda-t-elle.

— Je n'éprouve pas le moindre doute à cet égard, déclara Robert Valmont. Voici trois ans que vous m'avez présenté Montagny et qu'à votre recommandation, je lui ai donné un emploi dans ma maison. En trois ans, on a le temps de juger un homme. Je l'ai observé, étudié, mis à l'épreuve et tel a été le résultat de mes observations que je lui ai accordé toute ma confiance et l'ai mis à la tête de toutes mes affaires. Je l'ai toujours vu sage, raisonnable, d'une honnêteté rigoureuse, simple, modeste et de bon conseil. Vous savez comme moi d'où il est parti, et comme moi, vous pouvez voir à quoi il est arrivé, grâce à son intelligence, à son amour du travail. Ce sont là des gages...

— Ils ne prouvent rien quant à ses qualités de

cœur, objecta madame Rivals, moins par conviction que pour ne pas paraître se laisser convaincre trop vite.

— Oh ! pour celles-là, Alberte est meilleure juge que nous, répliqua Valmont en riant, et puisqu'elle s'y est laissée prendre, c'est qu'elles existent.

— Alors, vous êtes d'avis que je dois consentir ?

— C'est mon avis. Un tel mariage présente tant de garanties de bonheur qu'elles doivent vous faire passer sur l'obscurité de la famille. Il y a plus de chances pour qu'un homme, fils de ses œuvres soit un meilleur mari qu'un garçon qui devrait tout à ses parents et n'aurait rien fait par lui-même. Quant à l'inégalité des fortunes, je croirais vous faire injure, ma chère amie, en supposant que vous voulez quand même pour votre fille un mari aussi riche qu'elle...

Madame Rivals approuva :

— La question d'argent ne compte pas pour moi et si j'acquiers la conviction que ma fille sera heureuse avec le mari qu'elle s'est choisi, je suis prête à ratifier son choix.

— Alors n'hésitez pas, ma chère, reprit Valmont ; exaucez son désir et soyez assurée qu'elle a mis la main sur le bonheur.

— Votre langage me dispose à le croire, mon vieil ami. Mais, je ne suis pas seule à décider. Il y a Rivals. Sera-t-il aussi facile à convaincre que moi ?

— Lui ? s'écria Valmont, mais je me charge

d'obtenir son consentement et si vous voulez toute ma pensée, je suis sûr de l'obtenir sans peine. Songez qu'il n'a pas de fils; vous savez combien il l'a regretté. Que de fois il m'en a fait l'aveu et s'est demandé devant moi à qui il cédera la direction de sa maison de banque lorsque l'âge l'obligera à l'abandonner. En acceptant Montagny pour gendre, il s'assure un successeur entre les mains duquel, soyez-en certaine, la maison ne périclitera pas. J'ai tellement foi dans la valeur de ce jeune homme que j'ai souvent pensé à lui céder ma charge. Je suis vieux, j'ai besoin de repos et je ne connais pas un homme plus digne que lui d'occuper ma place.

— Un tel témoignage est bien fait pour décider mon mari, avoua madame Rivals dont les dernières hésitations se dissipaient. Etes-vous disposé à lui répéter ce que vous dites là?

— Absolument disposé, et sans y mettre le moindre retard. Est-il chez lui?

— Il n'est pas encore rentré; il a voulu conduire sa fille au Bois. Mais revenez dîner avec nous, mon vieil ami; nous serons seuls et au sortir de table, en fumant, vous pourrez causer...

Vers neuf heures, Jacques Rivals et Robert Valmont eurent ensemble au fumoir, un long entretien. Montagny en fit tous les frais. Son patron s'était mis en tête de le faire réussir et plaida sa cause par tous les moyens les mieux faits pour rallier à son opinion l'excellent père et l'homme

d'affaires consommé qu'était le banquier. Il fit très habilement valoir les avantages que Rivals retirerait du mariage de sa fille avec un homme qui rachetait par les mérites les plus sérieux l'insuffisance de sa fortune. En moins d'une heure, il eut partie gagnée, Rivals ayant maintes fois déjà, reconnu dans ce gendre qui lui tombait du ciel les qualités auxquelles il attachait le plus de prix.

Madame Rivals, qui était restée au salon avec sa fille et lisait pendant que celle-ci, assise à son piano, déchiffrait une partition, attendait avec anxiété le résultat de cette conférence lorsqu'à l'improviste, elle entendit son mari l'appeler. Elle se hâta de le rejoindre et en entrant dans le fumoir comprit à l'attitude des interlocuteurs qu'il avait consenti.

— Valmont vient de me mettre au courant de ce qui se passe, lui dit-il. Je n'ai pas à vous l'apprendre, puisque vous êtes instruite de tout. Qu'en pensez-vous ?

— Avant de vous répondre, je voudrais savoir ce que vous en pensez vous-même, dit-elle.

— Moi, je n'ai pas d'objection. Mais je me suis placé pour décider, à un point de vue un peu étroit, celui des services que pourra me rendre Montagny sur le terrain des affaires. Vous qui êtes la mère, vous devez avoir et vous avez d'autres éléments d'appréciation. C'est votre rôle naturel de vous en inspirer pour décider à votre tour. C'est donc votre opinion que je désire connaître. Je ne puis

me prononcer sans la savoir ; elle complétera la mienne.

En cette minute, madame Rivals fut maîtresse de la destinée de sa fille. Elle pouvait d'un mot créer des empêchements, des obstacles, ou tout au moins un retard. Mais elle se souvenait de ce que lui avait dit Alberte et du service que lui avait jadis rendu Montagny. Elle ne voulait ni se donner l'air ingrat envers Montagny ni affliger sa fille. Elle foula aux pieds ses défiances, disant :

— Je ne crois pas me tromper en considérant M. Montagny comme un parfait honnête homme. Nous l'avons toujours connu tel. Tout le monde l'estime ; vous en faites aussi le plus grand cas, Valmont et vous. Il n'est pas de grande naissance ; mais, cependant, son père était préfet. C'est une alliance qu'on peut avouer. Quoique ses débuts aient été bien humbles, la position qu'il a su se faire plaide en sa faveur. Enfin, Alberte l'a distingué. Entre tous les jeunes gens que nous recevons, c'est celui qui lui plaît le plus. La manière dont elle le lui a laissé voir prouverait qu'elle l'aime, alors même que je n'en serais pas sûre.

— Vous l'a-t-elle dit ? demanda Rivals.

— Elle me l'a dit, et pour en être venue à cet aveu, elle que nous avons toujours connue si réservée, il faut que ce sentiment soit bien ancré dans son cœur.

— Eh bien, je ne dis pas non, reprit le banquier en s'adressant à Valmont. C'est une chose à voir

de plus près. Demain, à la Bourse, je causerai avec Montagny.

Lorsque un peu plus tard, Valmont parti, Alberte, avant de s'aller coucher, vint, comme elle le faisait tous les soirs, embrasser son père, il la retint un moment, et, moitié sévère, moitié tendre, il lui dit :

— Toi, tu mériterais d'être grondée. Se choisir un mari sans en parler à ses parents !...

Un flot de sang monta aux joues d'Alberte. Mais elle était personne de tête et au lieu de faire amende honorable, elle interrogea :

— Me le donnez-vous ce mari que j'ai choisi ?

— On vous répondra demain, mademoiselle, fit Rivals, d'un accent où elle sentit passer une adhésion sous une feinte de gronderie.

XI

LE PROLOGUE D'UN BEAU MARIAGE

Durant l'après-midi de ce même dimanche, à Versailles, dans le couvent où s'était retirée madame Montagny en se séparant de son fils, les vêpres venaient de finir. Religieuses et dames pensionnaires sortaient de la chapelle. Les unes regagnaient leurs cellules, les autres leurs chambres ou le salon qui leur était affecté et où elles avaient

coutume de se réunir pour tromper la longueur des journées.

Avant de rentrer, madame Montagny voulut faire un tour de parc. Quoique l'automne battît son plein, les derniers feux du soleil qui jaunissaient le ciel répandaient encore de toutes parts une tiédeur réconfortante pour le corps et salutaire pour l'âme à laquelle ils ne pouvaient, semblait-il, suggérer que des pensées riantes et douces.

C'est de ces pensées-là qu'à cette heure madame Montagny avait surtout besoin. Peut-être espérait-elle qu'elle en trouverait quelques-unes dans ce parc ombreux et fleuri, qu'à quelques jours de là, l'automne allait voiler de mélancolie, mais qui conservait comme un reflet des jours d'été, en dépit des feuilles mortes dont le sol commençait à se joncher et grâce à l'éclatante lumière qui depuis le matin embrasait les espaces.

Alors que, depuis trois ans, elle vivait dans la retraite qu'elle s'était choisie et quoiqu'elle y eût gagné cette paix intérieure sans laquelle nul de nous ne saurait être heureux, elle ne possédait pas cependant le bonheur. Le souvenir de son fils la poursuivait toujours, mais combien déplaisant et amer!

Se le rappeler, ce fils qu'elle avait tant aimé et par qui elle avait tant souffert, c'était souffrir de nouveau, parce qu'elle ne pouvait évoquer son image sans voir du même coup les traits affreux

de plus près. Demain, à la Bourse, je causerai avec Montagny.

Lorsque un peu plus tard, Valmont parti, Alberte, avant de s'aller coucher, vint, comme elle le faisait tous les soirs, embrasser son père, il la retint un moment, et, moitié sévère, moitié tendre, il lui dit :

— Toi, tu mériterais d'être grondée. Se choisir un mari sans en parler à ses parents !...

Un flot de sang monta aux joues d'Alberte. Mais elle était personne de tête et au lieu de faire amende honorable, elle interrogea :

— Me le donnez-vous ce mari que j'ai choisi ?

— On vous répondra demain, mademoiselle, fit Rivals, d'un accent où elle sentit passer une adhésion sous une feinte de gronderie.

XI

LE PROLOGUE D'UN BEAU MARIAGE

Durant l'après-midi de ce même dimanche, à Versailles, dans le couvent où s'était retirée madame Montagny en se séparant de son fils, les vêpres venaient de finir. Religieuses et dames pensionnaires sortaient de la chapelle. Les unes regagnaient leurs cellules, les autres leurs chambres ou le salon qui leur était affecté et où elles avaient

coutume de se réunir pour tromper la longueur des journées.

Avant de rentrer, madame Montagny voulut faire un tour de parc. Quoique l'automne battît son plein, les derniers feux du soleil qui jaunissaient le ciel répandaient encore de toutes parts une tiédeur réconfortante pour le corps et salutaire pour l'âme à laquelle ils ne pouvaient, semblait-il, suggérer que des pensées riantes et douces.

C'est de ces pensées-là qu'à cette heure madame Montagny avait surtout besoin. Peut-être espérait-elle qu'elle en trouverait quelques-unes dans ce parc ombreux et fleuri, qu'à quelques jours de là, l'automne allait voiler de mélancolie, mais qui conservait comme un reflet des jours d'été, en dépit des feuilles mortes dont le sol commençait à se joncher et grâce à l'éclatante lumière qui depuis le matin embrasait les espaces.

Alors que, depuis trois ans, elle vivait dans la retraite qu'elle s'était choisie et quoiqu'elle y eût gagné cette paix intérieure sans laquelle nul de nous ne saurait être heureux, elle ne possédait pas cependant le bonheur. Le souvenir de son fils la poursuivait toujours, mais combien déplaisant et amer!

Se le rappeler, ce fils qu'elle avait tant aimé et par qui elle avait tant souffert, c'était souffrir de nouveau, parce qu'elle ne pouvait évoquer son image sans voir du même coup les traits affreux

par lesquels s'étaient révélées sa bassesse et sa perversité et sans que lui apparussent les douloureuses conséquences de sa conduite.

Sans doute, le temps écoulé depuis avait eu pour effet d'atténuer ces premières sensations. La vieillesse qui venait avait contribué de même à les émousser. Il n'était pas sûr que ce calme recouvré ne cachât pas plus d'indifférence que de résignation. Mais, à supposer que ce fût vrai, ce n'est pas avec de l'indifférence qu'on fait du vrai bonheur. Si la souffrance de madame Montagny n'était plus aussi cuisante qu'au lendemain de l'éclat sur lequel elle avait quitté sa maison, elle n'en restait pas moins encore très vive lorsqu'elle s'arrêtait aux déceptions de son amour maternel, à l'ingratitude dont il avait été payé et lorsqu'au vide de son cœur, elle mesurait l'étendue de la perte qu'elle avait faite en s'éloignant de ce fils trop aimé.

Il y a dans tout cœur de mère un inépuisable fond de dévouement et de bonté. Dans le sien s'élevait parfois encore une voix pour défendre l'ingrat, aux accents de laquelle elle ne pouvait rester insensible qu'en se souvenant de l'action abominable qui avait eu pour conséquence la mort de Léonide. Cette mort, elle en accusait son fils et ne la lui pardonnait pas.

Quand la voix qui le défendait devenait trop éloquente et trop pressante, elle n'avait, pour lui imposer silence, qu'à évoquer l'image de la pau-

vre petite fiancée, couchée toute pâle et toute blanche parmi les fleurs, telle qu'elle l'avait vue le jour où elle était allée mêler ses malédictions et ses larmes à celles des infortunés parents.

Alors, de nouveau, la colère grondait en elle. Sa douleur se ravivait, la douleur d'avoir mis au monde un enfant dénaturé. C'est sous l'empire de cette colère que, depuis trois ans, elle s'obstinait à ne pas le revoir et ne répondait à ses lettres qu'en lui défendant de venir. Elle l'avait maudit en le quittant. Elle lui avait ensuite écrit : « Je n'ai plus de fils. » Les sentiments exprimés sous cette forme étaient devenus invincibles.

A toutes ses tentatives, Montagny les avait trouvés devant lui, pareils à un mur d'airain. Il avait beau multiplier ses lettres, y faire montre de son repentir, essayer de se justifier, raconter les incidents sur lesquels s'édifiait son invraisemblable fortune. Il n'était pas encore parvenu à fléchir le courroux de sa mère. Il avait dû se résigner à attendre d'avoir effectivement besoin d'elle pour tenter une démarche suprême à l'effet d'obtenir, de gré ou de force son pardon.

Ce jour-là, en parcourant seule, à pas lents, les allées du parc de son couvent, madame Montagny devait ressentir, avec une intensité particulière, les effets de ces cruels souvenirs, car elle allait toute triste et comme accablée. En ces trois années, elle avait beaucoup vieilli. Le fardeau de ses soixante ans pesait aussi lourdement sur elle que

s'il eût été de soixante et dix ou de quatre-vingts. Ses cheveux avaient blanchi; les rides de son visage s'étaient creusées. Son corps frêle, précocement courbé, semblait plier sous la douleur.

Cependant, elle était dans un jour d'indulgence. Elle pensait à son fils avec moins d'amertume qu'à l'ordinaire. La semaine précédente, elle avait reçu une lettre de lui où il décrivait sa situation présente en train de s'améliorer. En terminant, il demandait à sa mère, si devant ces résultats de son travail et de son savoir-faire, elle ne se laisserait pas enfin attendrir.

Elle n'avait pas plus répondu à celle-là qu'aux précédentes. Néanmoins, elle n'avait pu, malgré ses légitimes griefs, se défendre de tirer quelque orgueil de l'amélioration rapide d'une situation que son fils devait à son intelligence. Elle s'était dit alors qu'elle aimerait à le féliciter ; elle avait regretté de ne pouvoir le faire. Elle le regrettait plus vivement encore en ce moment. Quiconque eût été le confident de ce regret y aurait vu la preuve qu'il s'en fallait de bien peu que le cœur ulcéré, si longtemps fermé aux suggestions de l'amour maternel, ne se rouvrît et n'y cédât.

Comme madame Montagny, après avoir poussé sa promenade, revenait sur ses pas, elle aperçut la supérieure qui s'avançait à sa rencontre. Elle crut d'abord que le hasard seul la mettait sur son chemin. Mais la supérieure en la voyant marcha plus vite et l'ayant rejointe lui dit :

— Je vous cherchais, chère madame. On vous demande au parloir.

— Et c'est vous, ma mère, qui avez pris la peine de me l'annoncer! s'écria madame Montagny étonnée. La sœur tourière y eût bien suffi.

— C'est que la personne qui désire vous voir s'est d'abord adressée à moi. Elle craignait que vous ne voulussiez pas la recevoir et tenait à m'exposer les motifs qui l'obligent à s'entretenir avec vous. Je l'ai écoutée et je lui ai promis que vous la recevriez.

Un soupçon monta dans le regard de madame Montagny.

— Qui est cette personne? fit-elle. Pourquoi craint-elle un refus de ma part? Je reçois quiconque me demande. Je n'ai fait d'exception que pour mon fils.

— C'est lui qui est là, avoua la supérieure.

— Je ne veux pas le voir, je ne le verrai pas! s'écria madame Montagny. Ma porte lui sera toujours fermée. Il en est prévenu. Pourquoi vient-il? Je lui ai défendu de venir.

— Il ne l'ignore pas et c'est même ce qui l'a déterminé à s'adresser à moi. Les circonstances sont telles pour lui qu'il faut qu'il vous voie, et, je vous le répète, je lui ai promis qu'il vous verrait.

Loin de fléchir madame Montagny, cette déclaration fortifia sa résistance. Elle se raidissait et reprit :

— Je regrette de ne pouvoir tenir la promesse que vous avez faite en mon nom, ma mère, mais pour la tenir je devrais manquer à celle que je me suis faite à moi-même et ce manquement est impossible. Je ne recevrai pas ce monsieur. Veuillez le lui faire dire.

La supérieure ne semblait pas convaincue, ni disposée à céder.

— Je ne puis me charger d'une telle commission, chère madame, dit-elle avec fermeté, et personne ne s'en chargera. S'en charger serait se faire complice d'une dureté qui n'est pas digne d'une mère et que Dieu réprouve. Quand lui-même nous a tant de fois donné l'exemple du pardon, et quand nous avons tous si souvent besoin qu'il nous l'accorde, comment vous, sa créature, oseriez-vous ne pas pardonner?

— On voit bien, ma mère, que vous ne savez pas combien j'ai eu à me plaindre de mon fils, objecta madame Montagny, qui commençait à s'attendrir. Et si encore, il n'avait fait de mal qu'à moi! Mais il y a eu d'autres victimes...

— Vous eût-il fait plus de mal à vous et à d'autres, vous ne pouvez refuser de l'entendre, répliqua la supérieure. Quand vous le verrez comme je viens de le voir tout ému et en larmes, quand il vous parlera comme il m'a parlé, vous ne douterez pas de son repentir, et puisqu'il se repent, vous n'avez pas le droit de le repousser. Fût-il plus coupable encore, vous devriez l'accueillir...

Madame Montagny ne résistait plus. Mais, si elle désarmait, ce n'est pas qu'elle crût à la sincérité de ce repentir, dont la supérieure se servait comme d'un argument irrésistible. Elle connaissait son fils, sa rouerie, ses talents de comédien, dont elle voyait une preuve nouvelle dans la démarche qu'il avait faite auprès de la supérieure pour arriver jusqu'à sa mère.

Loin d'être convaincue, elle sentait grandir sa défiance et se demandait quel piège nouveau lui tendait ce malheureux. Libre d'agir à son gré, elle eût persisté dans sa volonté de ne pas le recevoir. Si elle cédait enfin, c'est qu'il n'était pas en son pouvoir de résister plus longtemps aux instances de la supérieure qui, depuis trois ans, lui prodiguait sans mesure les témoignages d'une sollicitude affectueuse et bienfaisante.

— Vous insistez, ma mère, soupira-t-elle ; vous exigez, j'obéis ; il n'est pas en mon pouvoir de ne pas céder. Mais je cède sans conviction comme sans espoir. Je crains d'être avant peu en état de vous démontrer que j'avais raison de résister et que j'ai tort d'obéir.

Elles revenaient à pas lents dans la direction du parloir.

— Vous y serez seule avec votre fils, dit la supérieure ; j'ai donné des ordres pour que personne ne vous dérange pendant votre entrevue. Vous verrez, chère madame, que lorsqu'elle aura pris fin vous serez heureuse de ne vous y être pas dérobée.

— Dieu vous entende, ma mère ; mais je suis sans confiance.

Elles étaient au seuil du parloir. La supérieure poussa la porte et madame Montagny vit son fils. En l'entendant entrer, il était tombé, tête nue, à genoux au milieu de la pièce et le visage convulsé, les yeux pleins de larmes, il tendit les bras vers sa mère, en murmurant :

— Pardon ! Pardon !

La porte s'était refermée. La mère et le fils étaient seuls. Mais ils ne changeaient pas d'attitude. Toujours agenouillé, il continuait à pleurer, à gémir, à supplier tandis qu'elle restait sans avancer, comme clouée au sol, aussi glacée au spectacle de ce pécheur repentant, dont les sanglots étouffaient la voix, que s'il n'eût pas été le fruit de ses entrailles.

— Ce n'est pas la peine que tu me joues cette comédie, dit-elle bientôt d'une voix dure. Elle ne me trompera pas.

Le désespoir de Montagny redoubla.

— Une comédie ! s'écria-t-il. Tu m'accuses de jouer une comédie ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

— Ce n'est pas la première, poursuivit sa mère toujours inflexible. Je t'ai déjà vu ainsi devant le cadavre de ton père, t'accusant de la mort, te désespérant, jurant de réparer... Tu as réparé en tuant Léonide, comme tu avais tué ton père, en calomniant ta mère, en te conduisant envers elle, envers ta fiancée comme le dernier des drôles. J'ai

vu tout cela, je suis fixée et je ne me laisserai plus prendre à tes manifestations de cabotin...

— Et c'est ma mère qui me parle ainsi, ma mère !...

Mais elle n'entendait pas ou feignait de ne pas entendre.

— J'étais bien résolue à ne pas te revoir. Mais tu es un habile homme. Tu as trouvé le moyen de forcer la porte et il m'a fallu subir ta présence. Abrège du moins ce supplice, car te revoir est un supplice pour moi. Tu as à me parler, paraît-il; qu'as-tu à me dire ?

Il fut alors visible que cet accueil consternait Montagny, non qu'il eût espéré reconquérir sans effort et d'un seul coup le cœur qu'il s'était aliéné, mais parce que, après avoir cru qu'avec des larmes, une attitude humiliée, des protestations émouvantes, il l'attendrirait, le disposerait à pardonner, il se heurtait à une rancune irrémissible. Trois années de séparation avaient changé sa mère. Ce n'était plus la femme faible et crédule dont, en d'autres temps, il avait facilement raison. Il la trouvait plus que jamais défiante et plus que jamais insensible. Elle l'avait jugé et tout en elle attestait qu'elle ne serait plus sa dupe.

Déçu, décontenancé il resta d'abord sans répondre, ne sachant que faire ni comment se tirer d'une situation qui menaçait, en se prolongeant, de devenir ridicule. Puis prenant son parti de ce qu'il n'avait pu prévoir et ne pouvait empêcher, il se

releva et les yeux secs, cynique, payant d'audace.

— Ce que j'ai à te dire, fit-il, tu vas l'apprendre. Mais, avant de te le dire, j'ai besoin de savoir si tu es disposée, oui ou non, à me venir en aide en une circonstance où ton appui m'est nécessaire. Réponds, car si je dois me heurter à un refus, il est inutile que je m'explique. Seulement, prends bien garde. Il s'agit de mon avenir. Un refus de ta part peut le briser, entraver ma carrière en un moment où elle s'annonce brillante, inespérée. Ton courroux ira-t-il jusque-là ?

— Je ne pourrai te répondre que lorsque je saurai ce que tu attends de moi.

— Oh ! c'est bien simple. Je suis aimé d'une des plus riches héritières de Paris. Si je demande sa main, on me l'accordera. Mais cette démarche ne peut être faite que par toi ou tout au moins avec ton consentement. Il m'est nécessaire, puisque tu es vivante. S'il était démontré que tu me le refuses, le mariage ne se ferait pas. Je n'aurais pas même la possibilité de recourir aux sommations respectueuses. La famille dans laquelle je veux entrer ne m'accepterait pas si elle me savait brouillé avec ma mère ; à moins de laisser croire que tu es devenue folle, ou tombée en enfance, je ne peux me passer de toi.

— Tu devras cependant t'en passer, répliqua froidement madame Montagny.

Son fils sursauta, s'élança vers elle, la colère aux yeux, presque menaçant :

— Tu refuses ! Tu veux me faire manquer une occasion unique, renverser l'échafaudage de mes combinaisons laborieuses !...

— Inutile d'insister, reprit la mère ; je suis résolue à ne plus intervenir dans cette affaire.

— Me diras-tu pourquoi ? interrogea-t-il.

— Je ne connais pas la jeune fille dont tu parles. Je sais seulement que si tu t'es fait aimer d'elle, c'est en la trompant, comme tu as trompé cette pauvre Léonide. Je ne veux pas me faire ta complice, ni qu'un jour, lorsque tu l'auras rendue malheureuse, et elle le sera fatalement si elle devient ta femme, elle puisse m'accuser d'avoir contribué à son malheur. Epouse-la si tu peux, mais ne compte pas sur moi pour t'y aider. Si je m'écoutais, continua madame Montagny d'un accent qui trahissait les agitations de son âme, je ne me contenterais pas de te refuser mon intervention...

— Que pourrais-tu donc faire encore ? s'écria Montagny qui ne se contenait plus.

Mais la mère devenait menaçante à son tour. Elle laissa tomber sur lui un regard où il put lire qu'il ne parviendrait pas à la terroriser. Puis elle marcha sur lui, l'obligeant à reculer et lui jeta ces mots :

— Je pourrais aller trouver le père de celle que tu veux épouser, lui révéler ce que tu es, ce que tu vaux, ce que tu fus dans le passé et le mettre à même de juger ce que tu seras dans l'avenir.

Crois-tu qu'après m'avoir entendue, il consentirait à te donner sa fille ?

Il tressaillit devant ce danger qu'il n'avait pas vu, et, contraint de le conjurer, il changea ses batteries. La menace ne lui ayant pas réussi, il y renonçait. Il se fit plus souple, et murmura non sans ironie :

— En effet, tu pourrais faire manquer mon mariage, et, comme mère, tu serais complète. Tu aurais alors le droit de te dire qu'il n'en a jamais existé comme toi.

— Les mères sont ce que les font les enfants, déclara-t-elle ; ta conduite n'a que trop justifié la rigueur du devoir que j'accomplirais ainsi. Mais rassure-toi, je n'irai pas jusqu'à cette extrémité. Ce devoir, je n'aurais pas le courage de l'accomplir ; c'est cependant à la condition que tu renonces à te servir de moi. J'entends rester étrangère à tes actes. Mène ta vie à ta guise et cesse de troubler la mienne. Je t'ai dit un jour : Je n'ai plus de fils. Telle j'étais alors, telle je suis aujourd'hui. Fais, désormais, comme si j'étais morte. Adieu.

Elle s'éloignait, n'ayant plus rien à dire. D'un geste suppliant, Montagny la retint.

— Ecoute encore, implora-t-il. Ne mets pas entre nous l'irréparable. Tu ne veux pas croire à la sincérité de mon repentir et tu me tiens pour un coquin, soit. Mais, même en admettant que je ne mérite pas ta clémence, raisonnes-tu comme tu devrais raisonner ? Si tu me crois capable de tout

pour réussir dans mes entreprises, comment ne te dis-tu pas qu'en t'obstinant dans ton refus tu m'accules à des résolutions désespérées? J'ai pu me mal conduire autrefois et justifier tes reproches, je n'en disconviens pas. Mais depuis trois ans, ne me suis-je pas appliqué à redevenir honnête homme? N'ai-je pas gagné l'estime et la confiance de tous ceux qui me connaissent? Ma conduite n'a-t-elle pas été irréprochable? N'a-t-elle pas prouvé que si je fus coupable, c'est que ma vie de misère pesait trop lourdement sur moi et que le succès, la fortune, le bonheur sont en train de me métamorphoser? Cette transformation, mon mariage l'achèvera, parce qu'il sera le couronnement de mes efforts. En ces conditions, quel intérêt as-tu à l'empêcher? Tout ne te commande-t-il pas de le favoriser, puisque, à ce prix, je redeviendrai ce que j'aurais dû toujours être.

— Ne pas m'en mêler, ce n'est pas l'empêcher, observa la mère.

— Tu te trompes, c'est l'empêcher au contraire. En me traitant comme tu me traites, c'est-à-dire comme un mauvais fils, tu donneras de moi à ma fiancée et à ses parents une opinion si fâcheuse qu'ils me repousseront après m'avoir accueilli. Et ce n'est pas seulement mon mariage que tu auras rendu impossible, c'est aussi ma position que tu auras détruite. Alors, je retomberai dans le bourbier d'où je suis sorti et si je roule jusqu'aux plus bas-fonds, tu ne devras en accuser que toi. Réflé-

chis et tu reconnaîtras que tu fais une sottise en me refusant ton appui.

L'argument était sans réplique. Il ébranlait les résolutions de madame Montagny. Son fils le devina. Il comprit qu'elle était à bout de forces et céderait à ce raisonnement plus aisément qu'aux menaces. Il accentua son attitude de prière et resta silencieux comme pour laisser à sa mère le temps de réfléchir.

Le silence dura quelques minutes durant lesquelles elle parut livrée aux obsessions les plus contradictoires. Bientôt, il sembla qu'elle se résignait.

— Que puis-je pour toi? demanda-t-elle enfin.

— Tu peux et tu dois consentir à mon mariage.

— Sous quelle forme? Je ne veux pas m'associer à tes démarches.

— Tu ne t'y associeras pas. Je me passerai de toi pour la demande. Je dirai que tu es malade, que tu vis retirée, que tu n'as plus la force de quitter ta retraite; on t'excusera. Mais, si, pour la demande, les choses peuvent aller ainsi, il n'en est de même pour ton consentement. Il est indispensable; la loi l'exige. Je pourrais y suppléer, il est vrai, par des sommations respectueuses. Mais elles me seraient plus nuisibles qu'utiles. C'est ton consentement qu'il me faut, écrit et signé de ta main. Une fois de plus, je te le demande. Me le donneras-tu?

La réponse se fit attendre ; il l'attendit anxieux. Enfin sa mère céda.

— Je te le donnerai, dit-elle vaincue. Quand te le faut-il?

— Mon notaire viendra te le faire signer au moment voulu.

— Mais j'entends qu'à cela se borne mon intervention, fit encore madame Montagny.

Son fils secoua la tête.

— Je ne te demanderai que ce qui est nécessaire. Mais il faut, et c'est aussi une nécessité, que lorsque mon mariage aura été décidé, tu reçoives ta future bru et ses parents, que tu t'excuses de ne pouvoir assister à la cérémonie. Tu ne peux te dérober à ce témoignage de courtoisie.

— Je ferai encore cet effort. Mais n'exige pas davantage...

— Tu n'auras pas à en faire d'autre... Tu vois que tu as eu tort de commencer par ne vouloir rien entendre, acheva Montagny. Si tu m'avais écouté au lieu de t'emporter, nous aurions évité un débat pénible.

— Il ne se re renouvellera pas, puisque maintenant nous nous sommes dit tout ce que nous avions à nous dire.

Ce fut le dernier mot de l'entretien. Montagny ne tenait pas à le continuer. Heureux d'être arrivé à ses fins, il n'éprouvait d'autre désir que celui de filer en hâte, de peur que sa mère ne revînt sur les engagements qu'elle avait pris. Elle le laissa

partir et il comprit, en la quittant, qu'en dépit de ce qu'il venait d'obtenir d'elle, elle ne lui pardonnait pas.

Le lendemain, dès le matin, il connut le succès des démarches faites la veille par son patron auprès des Rivals. C'est M. Valmont qui le lui apprit. A l'importante nouvelle qu'il lui donnait, il ajouta des félicitations cordiales et sincères, tout heureux du brillant avenir qui s'ouvrait devant son fondé de pouvoirs.

— Et cependant, si je n'avais considéré que mon intérêt personnel, lui dit-il d'un accent de regret, j'aurais plaidé votre cause avec moins de chaleur, ou même pas du tout.

— Pourquoi donc, monsieur ? demanda Montagny.

— Parce que votre mariage aura pour conséquence de me priver de vos services et que j'aurai bien du mal à vous donner un successeur qui vous vaille.

— Mais pourquoi nous séparerions-nous ? Ne puis-je, quoique marié, rester dans votre maison ?

— Non, hélas ! mon ami. Votre place est dans celle de votre beau-père. Rivals n'avait pas de fils. En s'en donnant un, il en fera son associé, il me l'a dit.

Montagny ne sourcilla pas. Les événements s'annonçaient tels qu'il les avait voulus et prévus. Il n'en était plus à s'en étonner. Mais, sous son

calme apparent, une orgueilleuse joie gonflait son cœur.

— Tout ceci est mon œuvre, pensait-il, le résultat de mon habileté. J'ai si bien dirigé les choses qu'elles aboutissent toutes au but que je m'étais proposé.

Assuré de son pouvoir sur Alberte et du consentement des parents, ayant obtenu celui de sa mère, il ne pouvait douter du succès final et prochain de ses efforts. Il n'avait plus en quelque sorte qu'à se laisser pousser par les vents favorables qui se déclaraient pour lui.

Fort de cette conviction, il mit une note émue, une chaleur effusionnée dans les remerciements qu'il adressait à M. Valmont.

— Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi, mon cher patron. Tout ce qui m'arrive d'heureux, je vous le dois. J'espère vous prouver que vous n'avez pas obligé un ingrat.

Spontanément, M. Valmont lui tendit la main, l'attira à lui et l'embrassa. Par cette étreinte, il le sacrait son égal, et c'est comme un égal que, désormais, il allait le traiter.

Un peu plus tard, Montagny se rendit à la Bourse. Il y allait tous les jours, pour se tenir aux ordres de son patron et suivre les opérations engagées pour le compte des clients. Vers deux heures, il était sous la colonnade, s'entretenant avec quelques habitués, au milieu des allées et venues bruyantes et tumultueuses, dans la rumeur des

cris, lorsqu'il vit, au delà de la grille, Jacques Rivals descendre de son coupé. Averti par Valmont que le banquier voulait causer avec lui, il l'attendait. Mais, il feignit de ne pas le voir. Il trouvait plus habile de le laisser venir.

En arrivant en haut des marches, Rivals fut aussitôt entouré par des gens qui se courbaient obséquieusement et aspiraient à l'honneur de se faire remarquer, de prouver qu'ils étaient connus de lui et favorisés des ordres de ce financier, considéré comme un des rois de la Bourse.

Rivals répondait distraitement à ces avances. Il semblait chercher quelqu'un. Bientôt il aperçut Montagny qui lui tournait le dos. Il alla vers lui, et lui touchant l'épaule, dit :

— Venez, cher ami, j'ai à vous parler.

La familiarité de l'accent et du geste eut de nombreux témoins. Le fondé de pouvoirs de Robert Valmont, déjà si haut coté, grandit encore de cent coudées. L'envie qu'il excitait s'accusa plus vivement quand on vit le banquier passer son bras sous le sien et l'entraîner. Allait-il lui faire part de quelque grosse nouvelle, lui donner un ordre d'achat ou de vente? Dans les groupes, on se le demandait. Chacun brûlait de savoir ce que pouvaient dire les deux hommes qu'on regardait s'éloigner, très absorbés l'un et l'autre par l'entretien qui commençait.

Ce fut pire encore lorsqu'on les vit tourner à l'extrémité de la colonnade, du côté le moins fré-

quenté, et disparaître. Assurément, il s'agissait de choses graves. Lesquelles? On dut renoncer à le savoir et au bout de quelques minutes, comme ils ne revenaient pas, on les oublia.

Pendant ce temps, Montagny écoutait :

— Hier, lui dit Rivals, dès qu'ils furent seuls, Valmont a dîné chez moi. Il m'a fait des révélations auxquelles j'étais loin de m'attendre. J'ai su par lui que ma fille vous aime et veut vous épouser.

— Il a dû vous dire aussi, monsieur, que je n'ai rien fait pour provoquer les aveux de mademoiselle Rivals, se hâta de répondre Montagny.

— Il me l'a dit et je ne vous accuse pas, mon cher. Je vous tiens pour un galant homme. Je suis convaincu que vous avez été en ceci tel que je vous ai toujours connu, très correct. D'ailleurs, je sais quel est le caractère de ma fille. Ce qu'elle a fait ne m'étonne pas. Il n'en résulte pas moins que me voilà dans la nécessité ou de lui causer un grand chagrin ou de céder à sa volonté. Ce chagrin, je ne veux pas le lui causer. Elle est mon unique enfant. Je suis assez riche pour me payer le luxe d'un gendre pauvre et le consentement qu'elle demande je suis prêt à l'accorder, si c'est pour son bonheur. Ma femme qui, dans l'espèce, doit avoir voix au chapitre m'approuve. Par conséquent, si vos dispositions répondent à celles d'Alberte, je ne dis pas non.

— J'aime mademoiselle Rivals, monsieur, dé-

clara Montagny, et ce n'est pas d'aujourd'hui. Je l'aimais sans espoir. Ce secret ne serait jamais sorti de mon cœur si elle-même ne me l'avait arraché. Mais pouvais-je le contenir quand je l'ai entendue me dire qu'elle ne pouvait être heureuse qu'avec moi ?...

— Vous avez fait ce qu'eût fait tout autre à votre place, fit Rivals, et je ne vous le reproche pas. Je vous le reproche d'autant moins que vous avez voulu, je le sais, que ma femme et moi fussions aussitôt prévenus. Vous nous avez dépêché notre vieil ami Robert Valmont en le chargeant de nous déclarer que vous ne reverriez Alberte qu'avec notre autorisation. Votre conduite a été de tous points parfaite et je ne vous cache pas qu'elle a été un des éléments affirmatifs de ma détermination.

— Je ne puis vous dire assez, monsieur, combien je me réjouis de vos paroles.

— Donc, c'est entendu, poursuivit Rivals, je consens, et sans arrière-pensée, très satisfait même que le choix de ma fille se soit porté sur vous. Grâce à ce choix, j'échappe au danger d'avoir un gendre que je n'aurais pu utiliser dans mes affaires, qui n'eût été qu'un oisif, un noceur, et dont j'aurais dû probablement payer les frasques.

— Je crois qu'avec moi vous n'avez pas à craindre ce danger, objecta Montagny en souriant.

— Oui, vous êtes un laborieux, un intelligent.

Votre vie est honorable, sévère presque. Tout ce que vous avez fait est à votre honneur. Vous ne devez qu'à vous-même ce que vous êtes devenu. Vous méritez de réussir. Donc je consens.

— Oh ! Monsieur ! Monsieur !

— Je donne à ma fille trois millions. Ils constitueront votre mise de fonds dans ma banque dont vous devenez l'associé. J'espère vivre assez longtemps pour vous mettre à même de m'y remplacer un jour, dans quelques années, lorsque l'âge de repos sera venu pour moi. Est-ce dit, mon fils ?

Montagny qui jusqu'à ce moment était resté en possession de son sang-froid, parut à bout de forces et hors d'état de maîtriser son émotion. Sa main s'empara de celle de Rivals ; il la pressa fiévreusement et, la voix tremblante, il reprit :

— Comment vous exprimer ce que votre bonté déchaîne de gratitude dans mon cœur ? Vous consentez à me prendre pour fils. C'est avec joie que j'accepte de l'être, oui, avec une joie infinie. Je salue en vous mon père. Depuis longtemps je le pleure ; vous me le rendez... Merci. Ma mère sera bien heureuse quand elle saura ce que vous faites pour moi.

— Nous ne la connaissons pas, madame votre mère, remarqua Rivals ; il faudra nous l'amener.

— Hélas ! c'est une satisfaction que je ne puis me donner, avoua Montagny. Longtemps, sa santé a été pour moi un sujet d'inquiétude. J'ai dû consentir à ce que la chère créature allât vivre dans

Crois-tu qu'après m'avoir entendue, il consentirait à te donner sa fille ?

Il tressaillit devant ce danger qu'il n'avait pas vu, et, contraint de le conjurer, il changea ses batteries. La menace ne lui ayant pas réussi, il y renonçait. Il se fit plus souple, et murmura non sans ironie :

— En effet, tu pourrais faire manquer mon mariage, et, comme mère, tu serais complète. Tu aurais alors le droit de te dire qu'il n'en a jamais existé comme toi.

— Les mères sont ce que les font les enfants, déclara-t-elle ; ta conduite n'a que trop justifié la rigueur du devoir que j'accomplirais ainsi. Mais rassure-toi, je n'irai pas jusqu'à cette extrémité. Ce devoir, je n'aurais pas le courage de l'accomplir ; c'est cependant à la condition que tu renonces à te servir de moi. J'entends rester étrangère à tes actes. Mène ta vie à ta guise et cesse de troubler la mienne. Je t'ai dit un jour : Je n'ai plus de fils. Telle j'étais alors, telle je suis aujourd'hui. Fais, désormais, comme si j'étais morte. Adieu.

Elle s'éloignait, n'ayant plus rien à dire. D'un geste suppliant, Montagny la retint.

— Ecoute encore, implora-t-il. Ne mets pas entre nous l'irréparable. Tu ne veux pas croire à la sincérité de mon repentir et tu me tiens pour un coquin, soit. Mais, même en admettant que je ne mérite pas ta clémence, raisonnes-tu comme tu devrais raisonner ? Si tu me crois capable de tout

pour réussir dans mes entreprises, comment ne te dis-tu pas qu'en t'obstinant dans ton refus tu m'accules à des résolutions désespérées? J'ai pu me mal conduire autrefois et justifier tes reproches, je n'en disconviens pas. Mais depuis trois ans, ne me suis-je pas appliqué à redevenir honnête homme? N'ai-je pas gagné l'estime et la confiance de tous ceux qui me connaissent? Ma conduite n'a-t-elle pas été irréprochable? N'a-t-elle pas prouvé que si je fus coupable, c'est que ma vie de misère pesait trop lourdement sur moi et que le succès, la fortune, le bonheur sont en train de me métamorphoser? Cette transformation, mon mariage l'achèvera, parce qu'il sera le couronnement de mes efforts. En ces conditions, quel intérêt as-tu à l'empêcher? Tout ne te commande-t-il pas de le favoriser, puisque, à ce prix, je redeviendrai ce que j'aurais dû toujours être.

— Ne pas m'en mêler, ce n'est pas l'empêcher, observa la mère.

— Tu te trompes, c'est l'empêcher au contraire. En me traitant comme tu me traites, c'est-à-dire comme un mauvais fils, tu donneras de moi à ma fiancée et à ses parents une opinion si fâcheuse qu'ils me repousseront après m'avoir accueilli. Et ce n'est pas seulement mon mariage que tu auras rendu impossible, c'est aussi ma position que tu auras détruite. Alors, je retomberai dans le bourbier d'où je suis sorti et si je roule jusqu'aux plus bas-fonds, tu ne devras en accuser que toi. Réflé-

— Je regrette de ne pouvoir tenir la promesse que vous avez faite en mon nom, ma mère, mais pour la tenir je devrais manquer à celle que je me suis faite à moi-même et ce manquement est impossible. Je ne recevrai pas ce monsieur. Veuillez le lui faire dire.

La supérieure ne semblait pas convaincue, ni disposée à céder.

— Je ne puis me charger d'une telle commission, chère madame, dit-elle avec fermeté, et personne ne s'en chargera. S'en charger serait se faire complice d'une dureté qui n'est pas digne d'une mère et que Dieu réprouve. Quand lui-même nous a tant de fois donné l'exemple du pardon, et quand nous avons tous si souvent besoin qu'il nous l'accorde, comment vous, sa créature, oseriez-vous ne pas pardonner?

— On voit bien, ma mère, que vous ne savez pas combien j'ai eu à me plaindre de mon fils, objecta madame Montagny, qui commençait à s'attendrir. Et si encore, il n'avait fait de mal qu'à moi! Mais il y a eu d'autres victimes...

— Vous eût-il fait plus de mal à vous et à d'autres, vous ne pouvez refuser de l'entendre, répliqua la supérieure. Quand vous le verrez comme je viens de le voir tout ému et en larmes, quand il vous parlera comme il m'a parlé, vous ne douterez pas de son repentir, et puisqu'il se repent, vous n'avez pas le droit de le repousser. Fût-il plus coupable encore, vous devriez l'accueillir...

Madame Montagny ne résistait plus. Mais, si elle désarmait, ce n'est pas qu'elle crût à la sincérité de ce repentir, dont la supérieure se servait comme d'un argument irrésistible. Elle connaissait son fils, sa rouerie, ses talents de comédien, dont elle voyait une preuve nouvelle dans la démarche qu'il avait faite auprès de la supérieure pour arriver jusqu'à sa mère.

Loin d'être convaincue, elle sentait grandir sa défiance et se demandait quel piège nouveau lui tendait ce malheureux. Libre d'agir à son gré, elle eût persisté dans sa volonté de ne pas le recevoir. Si elle cédait enfin, c'est qu'il n'était pas en son pouvoir de résister plus longtemps aux instances de la supérieure qui, depuis trois ans, lui prodiguait sans mesure les témoignages d'une sollicitude affectueuse et bienfaisante.

— Vous insistez, ma mère, soupira-t-elle ; vous exigez, j'obéis ; il n'est pas en mon pouvoir de ne pas céder. Mais je cède sans conviction comme sans espoir. Je crains d'être avant peu en état de vous démontrer que j'avais raison de résister et que j'ai tort d'obéir.

Elles revenaient à pas lents dans la direction du parloir.

— Vous y serez seule avec votre fils, dit la supérieure ; j'ai donné des ordres pour que personne ne vous dérange pendant votre entrevue. Vous verrez, chère madame, que lorsqu'elle aura pris fin vous serez heureuse de ne vous y être pas dérobée.

la retraite. C'était indispensable, sous peine de la voir succomber. Elle est mieux portante depuis, mais, à la condition de ne pas quitter ce couvent de Versailles, où elle a trouvé des soins, du repos, du dévouement. Je serai obligé de vous prier d'y venir avec moi pour lui présenter mademoiselle Alberte.

— Eh bien, c'est convenu ! s'écria le banquier, nous irons tous dimanche prochain, si vous voulez. Quant à vous, mon cher Roger, venez dîner à la maison ce soir. Vous causerez avec ma femme, avec ma fille. Nous avons bien des dispositions à prendre, des affaires à régler.

Toujours bras dessus, bras dessous, ils revenaient du côté où se tenaient les gens de Bourse. Leur retour attirait de nouveau l'attention. Pour que leur entretien eût si longtemps duré, il fallait qu'ils eussent traité de quelque opération importante. Quelle surprise réservaient-ils au marché? Rivals qui, depuis si longtemps, était à la hausse, allait-il se mettre à la baisse? On rôdait autour d'eux ; les commentaires marchaient ferme.

Soudain, on eut le mot de l'énigme. Allègre et de bonne humeur, Rivals s'approchait d'un groupe formé par de grands banquiers, ses pairs, tous, comme lui, gros bonnets de la finance, et leur désignant Montagny :

— J'ai le plaisir, messieurs, de vous présenter mon futur gendre et associé, dit-il.

Ce fut comme une traînée de poudre. En quel-

ques minutes, la nouvelle se répandit d'un bout de la colonnade à l'autre. Montagny vit pleuvoir les félicitations et se multiplier les courbettes. C'était à qui l'approcherait, toucherait sa main. Elle fut serrée par ses familiers et aussi par des gens à qui il n'avait jamais parlé. Tout le monde voulait le connaître, attirer son attention, se faire honneur de l'avoir félicité. Ne représentait-il pas la puissance de demain?

Il goûta en ce moment toutes les ivresses du triomphe. Payé de ses peines par cette victoire foudroyante, il ne se les rappelait plus. Les amertumes du passé, les basses convoitises qu'il avait, en de certains jours, désespéré de satisfaire, les actes indélicats suggérés par son ambition, la mort de Léonide, le courroux de sa mère, tout était oublié, emporté. Ces tristes souvenirs s'évanouissaient devant la réalité radieuse. Il la tenait, il la touchait sans qu'entre elle et lui se dressât aucun obstacle.

En abaissant ses yeux jusqu'à son point de départ, en mesurant la distance parcourue, il croyait embrasser son champ de bataille, le théâtre de ses exploits et de s'y voir vainqueur, il ressentait un orgueil incommensurable qui le transfigurait. Tel un esclave qui, longtemps asservi, se relève roi.

XII

UN CAILLOU SOUS LE PIED DE MONTAGNY

Depuis la mort de leur fille, M. et madame Tavers traînaient péniblement leur triste existence. En les quittant, la chère disparue les avait laissés dans un inconsolable désespoir. Avec elle s'était éteint le joyeux soleil dont sa jeunesse, sa gaieté, son regard clair et ses roucoulements de rossignol remplissaient la maison. Ses malheureux parents la pleuraient toujours.

En passant sur leur infortune, trois années ne l'avaient pas apaisée. Le souvenir de Léonide restait vivant en eux, si douloureux, si cruel qu'ils en étaient encore déchirés comme au premier jour. N'ayant plus rien à faire en ce monde, puisqu'elle n'y était plus, ils regrettaient d'être vivants et de n'avoir pu la suivre là où elle était allée. Ils demandaient à Dieu de les rappeler à lui, n'implorant de sa bonté d'autre grâce que de mourir ensemble, afin qu'aucun d'eux ne connût la douleur de survivre à l'autre.

Ils avaient beaucoup vieilli. Leurs cheveux blancs et les rides qui sillonnaient leur visage ne l'attestaient pas moins que la lassitude de leur corps, le vide de leur âme, leur indifférence devant les évé-

nements extérieurs, et l'incurable tristesse en laquelle ils semblaient s'être systématiquement enfermés. Ils sortaient peu, si ce n'est pour aller au cimetière ; ils ne voyaient presque personne et demeuraient comme abîmés dans le culte de la fille qu'ils pleuraient.

Dans la maison, son image était partout, en photographies qui la montraient, de sa naissance à sa mort, à différentes époques, dans les bras de sa nourrice, en première communiante, à la veille de son mariage. On ne pouvait entrer dans une pièce sans voir aussitôt ce portrait sur un fond de peluche, entre deux petits bouquets qui donnaient au meuble sur lequel l'image était placée une physionomie d'autel. A contempler ces traits charmants, à renouveler ces fleurs, ils passaient tous les jours de longues heures. Le soir venu, quand ils rentraient dans leur chambre, ils y retrouvaient la chère image ; ils voulaient l'avoir toujours sous les yeux.

Ils n'avaient plus entendu parler de Montagny ; ils ne savaient ce qu'il était devenu. Ils n'eussent jamais prononcé son nom maudit si de temps en temps une lettre de la mère de ce malheureux n'était venue les obliger à le prononcer encore. Deux ou trois fois par an, du fond de son couvent, elle leur écrivait, non pour se donner la triste satisfaction de se rappeler à leur souvenir, mais pour leur prouver qu'elle ne cessait de s'associer à leur douleur, que la sienne demeurait toujours aussi vive

et qu'elle prenait sa part de leurs larmes. Alors ils la plaignaient, car elle était aussi bien à plaindre et ils le lui disaient en des réponses où ils s'abstenaient de reproches. Elle n'en méritait pas. Elle était comme eux une victime.

Le jour où nous les retrouvons, jour anniversaire de la mort de leur fille, le fardeau sous lequel ils pliaient leur avait paru plus accablant. Leur souffrance s'était manifestée plus aiguë. Durant l'après-midi, ils étaient allés déposer des fleurs sur la tombe. A leur retour chez eux, ils s'étaient livrés à leur douleur, parlant de leur ange envolé, de ses vertus, de sa grâce, ne s'arrêtant de chanter ses louanges que pour pleurer. Puis après avoir dîné lugubrement, ils s'étaient mis au coin de leur feu, la femme un tricot à la main pour occuper ses doigts, le mari la regardant silencieux et par intervalles, se faisant violence pour trouver à dire une parole qui la tirât de sa torpeur.

Ils étaient là depuis quelques instants quand la bonne entra. Elle apportait le journal du soir et une lettre qui venait d'arriver. C'est à cette lettre que papa Tavers regarda d'abord. Elle était timbrée de Versailles.

— Voilà madame Montagny qui nous écrit, dit-il.

— Elle n'y manque jamais à pareil jour, répondit sa femme.

Il déchira l'enveloppe, déplia le feuillet qu'elle contenait et l'ayant parcouru, il lut à haute voix :

« Mes chers amis, comme tous les ans, je vous envoie l'expression toujours plus profonde de ma tendre sympathie et de mon affectueuse compassion. En cette journée douloureuse dont le retour annuel me rappellerait, si je pouvais les oublier, votre malheur et le mien, mon cœur bat plus vivement à l'unisson du vôtre et je suis obsédée du besoin de vous réitérer les regrets dont il reste toujours saignant.

» Dans la retraite où je vis, j'ai trouvé le repos matériel ; ma vie y est facile, uniforme, très heureuse en apparence. Mais en réalité, elle est empoisonnée par notre chagrin commun, par le souvenir affreux à travers lequel votre pauvre enfant m'apparaît victime de la conduite de son fiancé. Je vois vos pleurs ; je vois que vous ne serez jamais consolés et je gémis comme vous en pensant que si vous ne m'aviez pas connue, votre Léonide serait vivante et heureuse. Elle est morte de la main de mon fils.

» Cette constatation qui renaît sans cesse dans mon esprit, ravive toujours la blessure de mon âme. Je prie sans cesse pour l'innocente et pour le coupable, pour vous et pour moi. Mais, hélas ! la prière n'efface pas ce souvenir. Quand j'espère en être délivrée, il m'étreint avec une intensité poignante. Pas plus que vous, mes pauvres amis, je ne peux goûter de bonheur ici-bas. Vous pleurez votre fille, je pleure mon fils. Mais tandis que vous avez la faculté de rêver d'elle, en bénissant

sa mémoire, je ne puis, moi, rêver de son meurtrier sans me dire que j'ai mis au monde un criminel. Etre obligé de le juger ainsi, n'est-ce pas la pire des tortures ? Pardonnez-nous à tous deux. J'expie bien cruellement sa faute ».

— Pauvre femme ! soupira madame Tavers ; c'est bien vrai ce qu'elle dit là. Elle est encore plus digne de pitié que nous. Il faudra demain lui écrire, mon ami.

— Oui, je lui écrirai, répondit papa Tavers, en laissant tomber la lettre sur la table.

Comme s'il voulait l'oublier et détacher sa pensée d'une cause de souci cuisant, il prit le journal et en commença la lecture. Mais c'est en vain qu'il s'efforçait de s'y intéresser. Trop de réflexions le détournaient de ce qu'il lisait. Il s'obstina cependant à y fixer son attention. Le silence se fit de nouveau.

Tout à coup sa femme l'entendit s'écrier :

— Oh ! non, non, c'est impossible !

— Qu'est-ce donc, Tavers ? demanda-t-elle.

— Ecoute, répondit-il.

De cette voix monotone qui tout à l'heure lisait la lettre de madame Montagny, il lut ce passage du journal, sur lequel ses yeux venaient de tomber :

« On annonce le prochain mariage de M. Roger Montagny, le sympathique fondé de pouvoirs de M. Robert Valmont, agent de change, avec made-

moiselle Alberte Rivals, fille du grand banquier de ce nom. Cette nouvelle qui met en émoi le monde de la finance réjouira tous ceux qui ont eu l'honneur d'approcher M. Roger Montagny et d'apprécier sa courtoisie, sa naturelle bienveillance et ses hautes capacités. Toutes nos félicitations aux futurs époux ».

— Il a donc fait fortune, ce misérable ! s'écria madame Tavers, en déposant d'un mouvement de colère son tricot sur une chaise à côté d'elle.

— Faut croire, fit son mari, dont les yeux trahissaient l'irritation et la surprise.

Elle se levait emportée, reprenant :

— Qu'on nous parle encore de la justice divine ! Comment y croire lorsqu'on voit un scélérat pareil arriver à tout, malgré ses crimes ? Celui-là s'est conduit envers nous comme un forban, envers sa mère comme un mauvais fils. Il ne mérite que châtiments et c'est des récompenses qu'il recueille.

— Triste exemple, murmura papa Tavers. Toute honorable maison devrait se fermer devant cet homme, et il s'est trouvé des gens honorables pour l'accueillir, pour ne pas craindre de s'allier à lui !

— Le connais-tu, ce M. Rivals ? interrogea madame Tavers, de plus en plus agitée.

— Je le connais de nom seulement. Mais, ce nom est célèbre dans le monde entier. Il y a des millions et des millions dans cette maison-là.

— Un beau mariage pour Montagny, alors ?

sa mémoire, je ne puis, moi, rêver de son meurtrier sans me dire que j'ai mis au monde un criminel. Etre obligé de le juger ainsi, n'est-ce pas la pire des tortures? Pardonnez-nous à tous deux. J'expie bien cruellement sa faute ».

— Pauvre femme! soupira madame Tavers; c'est bien vrai ce qu'elle dit là. Elle est encore plus digne de pitié que nous. Il faudra demain lui écrire, mon ami.

— Oui, je lui écrirai, répondit papa Tavers, en laissant tomber la lettre sur la table.

Comme s'il voulait l'oublier et détacher sa pensée d'une cause de souci cuisant, il prit le journal et en commença la lecture. Mais c'est en vain qu'il s'efforçait de s'y intéresser. Trop de réflexions le détournaient de ce qu'il lisait. Il s'obstina cependant à y fixer son attention. Le silence se fit de nouveau.

Tout à coup sa femme l'entendit s'écrier :

— Oh! non, non, c'est impossible!

— Qu'est-ce donc, Tavers? demanda-t-elle.

— Ecoute, répondit-il.

De cette voix monotone qui tout à l'heure lisait la lettre de madame Montagny, il lut ce passage du journal, sur lequel ses yeux venaient de tomber :

« On annonce le prochain mariage de M. Roger Montagny, le sympathique fondé de pouvoirs de M. Robert Valmont, agent de change, avec made-

moiselle Alberte Rivals, fille du grand banquier de ce nom. Cette nouvelle qui met en émoi le monde de la finance réjouira tous ceux qui ont eu l'honneur d'approcher M. Roger Montagny et d'apprécier sa courtoisie, sa naturelle bienveillance et ses hautes capacités. Toutes nos félicitations aux futurs époux ».

— Il a donc fait fortune, ce misérable ! s'écria madame Tavers, en déposant d'un mouvement de colère son tricot sur une chaise à côté d'elle.

— Faut croire, fit son mari, dont les yeux trahissaient l'irritation et la surprise.

Elle se levait emportée, reprenant :

— Qu'on nous parle encore de la justice divine ! Comment y croire lorsqu'on voit un scélérat pareil arriver à tout, malgré ses crimes ? Celui-là s'est conduit envers nous comme un forban, envers sa mère comme un mauvais fils. Il ne mérite que châtiments et c'est des récompenses qu'il recueille.

— Triste exemple, murmura papa Tavers. Toute honorable maison devrait se fermer devant cet homme, et il s'est trouvé des gens honorables pour l'accueillir, pour ne pas craindre de s'allier à lui !

— Le connais-tu, ce M. Rivals ? interrogea madame Tavers, de plus en plus agitée.

— Je le connais de nom seulement. Mais, ce nom est célèbre dans le monde entier. Il y a des millions et des millions dans cette maison-là.

— Un beau mariage pour Montagny, alors ?

— Tellement beau que c'est à n'y pas croire. Il aura ensorcelé les parents, ainsi qu'il nous avait ensorcelés nous-mêmes ; et comme personne ne sait ce qu'il est ; comme personne ne le leur a appris, ils lui auront accordé la main de leur fille sans pressentir qu'ils vont faire son malheur.

Papa Tavers resta, son journal à la main, relisant des yeux les lignes révélatrices. Des siens, sa femme le suivait, dans une attitude d'attente, ayant à la bouche une protestation qu'elle retenait encore, mais qu'il ne serait pas en son pouvoir de maîtriser longtemps.

— Remplirons-nous notre devoir en laissant ce mariage s'accomplir ? fit-elle au bout d'un moment comme étonnée d'avoir à poser elle-même cette question.

— J'étais en train de me le demander, dit papa Tavers, rêveur. Il est certain que nous pouvons, d'un mot, ruiner les espérances de ce drôle, et ce serait une belle vengeance. Mais nous convient-il de nous venger ? Est-ce digne de nous ?

La voix de sa femme couvrit la fin de sa phrase.

— Il ne s'agit pas de vengeance, Tavers, déclara-t-elle ; il s'agit de devoir. Il s'agit de sauver une jeune fille que sa bonne foi et la crédulité de ses parents vont livrer, pour son malheur, à un misérable, si nous, qui l'avons jugé, n'intervenons pas. Ce M. Rivals, sa femme, leur enfant sont, sans doute, d'honnêtes gens comme nous. Entre honnêtes gens, on se doit aide et appui.

— Sous quelle forme intervenir ? Nous ne connaissons pas ces personnes.

— Est-il besoin de les connaître pour les mettre en garde contre un péril qu'elles n'ont pas vu et dont nous avons été, nous, les victimes ?

— Oui, tu as peut-être raison. Mais comment t'y prendrais-tu, toi, pour remplir ce devoir dont tu parles ?

— De la manière la plus simple, la plus loyale. Je me procurerais l'adresse des parents et j'irais tout droit chez eux, après leur avoir, par une lettre, annoncé ma visite pour affaire urgente, les intéressant. Comme je suis femme, c'est à la mère que, de préférence, je parlerais d'abord. Je lui raconterais, sans en rien cacher, toute notre douloureuse histoire et, pour n'être pas soupçonnée de mentir, j'aurais dans ma poche, prête à en faire usage au bon moment, notre correspondance avec les Montagny. Quand elle m'aurait écoutée, elle serait fixée sur la valeur morale de son futur gendre, et à moins d'être folle ou mauvaise mère, elle lui fermerait sa porte. En tout cas, quoi qu'il advînt de cette démarche, j'aurais fait ce que j'étais tenue de faire et j'aurais mis ma conscience en repos.

— Sais-tu que c'est grave, ce que tu me conseilles là ? objecta papa Tavers qui hésitait encore.

— Grave assurément, mais nécessaire, tellement nécessaire, selon moi, que si tu recules, mon ami, je me substituerai à toi. Oui, j'agirai, et résolument, je te le jure.

L'accent de madame Tavers eut pour effet d'entraîner son mari.

— C'est mon rôle d'agir, lui dit-il, et non le tien. Tu parles de devoir. Tu sais que devant le devoir je n'ai jamais reculé. Je verrai cettte madame Rivals.

— Et ma fille sera vengée, pensa la mère de Léonide, en remerciant d'un geste son mari.

Madame Rivals fut très péniblement impressionnée lorsque quarante-huit heures plus tard, elle trouva dans son courrier une lettre signée Tavers, nom qui lui était inconnu, dont le signataire lui annonçait sa visite pour le même jour et la priait instamment de le recevoir.

Des lettres semblables lui arrivaient fréquemment. On la savait riche et bienfaisante; beaucoup de pauvres gens la sollicitaient. Elle se dérobait rarement à leurs prières. Toutefois, comme une longue pratique de la charité lui avait appris qu'il y a beaucoup de mendiants professionnels, de faux pauvres et qu'ils ne méritent pas la pitié, elle ne recevait jamais les solliciteurs chez elle. Elle les renvoyait à l'orphelinat où ils n'étaient admis en sa présence qu'après avoir été l'objet d'une enquête qui permettait de contrôler leurs dires et de juger s'ils étaient l'expression de la vérité ou simplement un mensonge.

Mais, en lisant la lettre qui venait de lui parvenir, elle avait vite reconnu qu'elle n'en pouvait traiter l'auteur comme un solliciteur ordinaire.

« Ne vous méprenez pas au caractère de ma démarche, madame, lui disait-il après avoir annoncé sa visite. Je ne viens pas vous demander un service ; je viens vous en rendre un dont un seul mot vous révélera l'importance. Il s'agit de votre fille, de son bonheur... »

Un tel langage était bien fait pour l'inquiéter, vu surtout les circonstances au cours desquelles on le lui tenait. Depuis huit jours, le mariage d'Alberte Rivals avec Roger Montagny était décidé. Ce n'était plus un secret pour personne. Les journaux en avaient parlé ; il devait être célébré à six semaines de là.

Madame Rivals n'y avait pas consenti de gaieté de cœur. Elle aurait voulu qu'il fût retardé. La jeunesse d'Alberte eût justifié le retard et, avec le temps, la mère aurait pu étudier de plus près ce jeune homme à qui, jusqu'à ce jour, elle n'avait demandé que de la tenue, de la correction, sans se préoccuper de savoir, tant elle songeait peu à voir en lui le mari de sa fille, s'il possédait les qualités que toute mère prudente doit exiger chez celui qui prétend devenir son fils.

Mais tout le monde s'était ligué contre elle pour vaincre ses indécisions, Alberte témoignait de son impatience de se marier. Son père s'était rangé de son côté, Roger Valmont avait appuyé de toute son influence. Devant l'unanimité des suffrages favorables à Montagny, madame Rivals s'était vue contrainte de céder.

Elle avait cédé presque malgré elle, non qu'elle eût aucun grief à alléguer contre le protégé de sa fille, aucune bonne raison à donner pour l'écarter, mais parce qu'elle était frappée par la bizarrerie des événements qui avaient conduit Roger au point où il en était, par le profit considérable qu'il tirait finalement du service rendu et que tout autre, peut-être, eût rendu comme lui sans en attendre le même résultat.

Ce résultat n'était-il dû qu'au hasard ? Le savoir-faire de Montagny avait-il, au contraire, contribué à le préparer en se dissimulant, ce qui eût été la preuve d'une habileté rare? Madame Rivals se le demandait souvent encore, en se rappelant la hardiesse avec laquelle Montagny s'était un jour présenté chez elle, afin d'implorer son appui.

Et c'est parce qu'elle ne pouvait répondre à ces questions, que tout en lui accordant son patronage, en favorisant ses tentatives et même en consentant à ce qu'Alberte l'épousât, elle continuait à voir en lui un être quelque peu mystérieux, qui ne s'était pas révélé tout entier et qui, peut-être, réservait à ses protecteurs de fâcheuses surprises.

Ce n'étaient là que des impressions dont elle était maintenant plus disposée à se défier qu'à en tenir compte, se figurant volontiers que le temps, en démontrant leur peu de fondement, les emporterait. Mais, à l'improviste, la lettre qu'elle venait de lire les ravivait.

Elle ne pouvait se dissimuler, en effet, que, quoique l'auteur de cette lettre n'eût pas nommé Montagny, c'est lui qu'il avait entendu désigner. Ces mots : « Il s'agit de votre fille, de son bonheur », le démontraient clairement ; il ne fallait pas beaucoup de perspicacité pour le comprendre et madame Rivals était naturellement amenée à se demander quelles révélations allaient lui être faites. Elle attendit donc, anxieusement le visiteur, sans que l'idée lui vînt de refuser de le recevoir.

Lorsque, à l'heure qu'il avait lui-même fixée, on le lui annonça, elle se hâta de le rejoindre. En entrant dans le salon où on l'avait conduit, elle vit un vieillard dont l'attitude respectueuse et la figure la disposèrent sur-le-champ à la confiance. C'était assurément un brave homme. Il y a des physionomies desquelles on dit avec raison qu'elles ne trompent pas. La sienne appartenait à cette catégorie. Elle respirait l'honnêteté.

— Vous avez désiré me parler, monsieur, lui dit-elle, après l'avoir fait asseoir et s'être assise en face de lui. Je n'ai pas l'habitude de recevoir comme je vous reçois les gens qui me sont inconnus. Mais vous m'avez dit qu'il s'agit du bonheur de ma fille et c'est ce qui m'a décidée à faire une exception en votre faveur.

— Je vous en remercierais, madame, répondit avec dignité papa Tavers, si ma démarche avait pour mobile mon intérêt. Mais mon intérêt n'y

entre pour rien. C'est le vôtre qui me l'a suggérée et je suis convaincu que c'est vous qui tout à l'heure me remercierez.

— Vous m'effrayez, je vous l'avoue. Parlez donc.

— Est-il vrai, madame, reprit le vieillard, que mademoiselle votre fille soit au moment d'épouser M. Roger Montagny? C'est par un journal que je l'ai appris.

— Il a dit la vérité. Il y a promesse de mariage entre ma fille et ce jeune homme.

— Alors ma démarche se justifie et si bien que je n'ai pas à vous demander de l'excuser. Elle a pour but de vous faire connaître le personnage à qui vous permettez de s'allier à votre famille. Je considère comme un devoir de vous dire qu'il n'est pas digne d'y entrer.

Madame Rivals crut qu'elle devait à l'honneur de Montagny mis subitement en cause une protestation.

— Je ne permettrai pas qu'on le calomnie devant moi, fit-elle avec hauteur. Comme tous ceux à qui sourit la fortune, il a des envieux.

— Je ne suis pas un envieux, madame, affirma Tavers. Je suis un malheureux père dont il a tué la fille. Oui, c'est lui qui l'a tuée, je l'atteste à la face du ciel et des hommes. Du reste, de cette accusation, je suis en état de vous fournir la preuve. Je prouverai tout ce que j'avance.

La vérité éclatait avec tant de force dans la pa-

role du vieillard et sur sa figure que madame Rivals ne songea plus à la mettre en doute.

— Continuez, monsieur, fit-elle avec douceur.

— Il y a trois ans, madame, le triste sire dont nous parlons me demanda la main de ma fille. Petit employé des postes, n'ayant devant soi qu'un bien modeste avenir, il vivait avec sa mère, la veuve d'un préfet mort en fonctions à la suite des chagrins que lui causait l'inconduite de son fils. Cette inconduite, je l'ignorais encore. Je croyais à l'honnêteté de ce garçon dont me répondaient d'ailleurs sa mère et diverses personnes honorables. Aussi, quoique sa situation matérielle fût bien au-dessous de celle de ma fille, comme, d'autre part, le misérable était parvenu à se faire aimer d'elle, nous donnâmes, ma femme et moi. notre consentement à ce mariage. Voici des lettres, madame, qui vous prouveront que je dis la vérité, ajouta papa Tavers, en présentant à madame Rivals une liasse de papiers qu'il avait tirée de sa poche.

D'un geste elle repoussa ces papiers, en disant :

— Je n'ai pas besoin de preuves, monsieur ; votre parole me suffit. Je dois, d'ailleurs vous dire que ce que vous m'apprenez M. Montagny nous l'a caché.

— Parbleu ! S'il vous l'eût avoué, il aurait dû vous avouer aussi par quel procédé véritablement infâme, quelques jours avant la cérémonie religieuse, il provoqua la rupture de nos accords.

Elle était déjà bien coupable cette rupture, alors que, grâce à une comédie odieuse, il avait pris des engagements solennels et véritablement affolé ma pauvre enfant... Mais comment qualifier les moyens auxquels il recourut? Ce jour-là, il a commis un crime abominable... Ma fille le regardait comme un dieu; elle est morte de la douleur de l'avoir vu brusquement s'éloigner d'elle!

Papa Tavers ne put aller plus loin. Des sanglots étouffaient sa voix et les larmes l'aveuglaient. Consternée, saisie de pitié, secouée par l'émotion, madame Rivals cherchait à l'apaiser.

— Remettez-vous, monsieur, remettez-vous, murmurait-elle sans se rendre compte qu'elle était encore plus accablée que lui par ces révélations inattendues, qui ouvraient des horizons sinistres devant elle!

— Ce crime, madame, en voici la preuve, reprit papa Tavers, quand il eut recouvré la parole, en mettant sous les yeux de son interlocutrice la lettre anonyme que lui avait adressée Montagny pour l'obliger à prendre l'initiative de la rupture dont il ne voulait pas endosser lui-même la responsabilité. Cette dénonciation, où il est traîné dans la boue, où l'on me révèle le passé de sa mère, où tout est combiné pour me démontrer que mon futur gendre est un coquin, c'est lui qui l'a écrite. Sa mère a reconnu l'écriture.

— Etes-vous sûr qu'elle ne s'est pas trompée? questionna madame Rivals en essayant de lire.

— Il a avoué, madame. Oui, devant l'évidence, il ne pouvait nier; il a avoué. Lisez, lisez et dites si ce n'est pas là un chef-d'œuvre de perversité, le trait d'une âme scélérate. Voici l'arme qui a tué ma fille. L'homme qui l'a forgée, cette arme empoisonnée, n'est-il pas indigne de devenir le mari de votre enfant?

Madame Rivals ne répondit pas. Elle lisait. Quand, sa lecture achevée, elle leva les yeux, elle était convaincue, convaincue de l'indignité de Montagny et terrifiée par les périls qu'à la lumière de ce qu'elle venait d'apprendre, elle voyait se dresser sous ses pas.

Pour la première fois, un soupçon terrible s'emparait d'elle. Elle songeait aux lettres qui lui avaient été adressées jadis poste restante et qui ne lui étaient pas parvenues. Ayant acquis depuis, la certitude de leur envoi, elle s'était d'abord inquiétée de ne les avoir pas reçues, et rassurée ensuite, Montagny lui ayant affirmé qu'au bout d'une année, les lettres non réclamées sont détruites. Mais, avait-il dit la vérité? Ne s'était-il pas approprié celles qu'attendait madame Rivals? Et si elles existaient, s'il les tenait, que ne pouvait-elle craindre?

— C'est affreux, murmura-t-elle, répondant à sa propre pensée.

— Je vois que je vous déchire le cœur, madame, lui dit alors papa Tavers. Mais pouvais-je laisser le malheur de votre fille s'accomplir? Mon devoir...

Elle ne permit pas qu'il achevât. Avec une sincérité, prélude du sacrifice d'elle-même, auquel elle était déjà prête pour assurer le salut d'Alberte, elle le remerciait.

— Ne regrettez pas votre démarche, monsieur, et croyez à ma reconnaissance, dit-elle en le ramenant vers la porte.

XIII

MÈRE ET FILLE

Lorsque, après le départ de Tavers, madame Rivals se retrouva seule, la détresse à laquelle les révélations qu'elle venait d'entendre avaient livré son âme, se traduisit par cette question qui se posait, avec un caractère impérieux, dans son esprit déconcerté :

— Que vais-je faire maintenant ?

Question poignante, qui restait sans réponse et qui la bouleversait.

Que pouvait-elle en effet ?

Quelle conduite tenir ?

L'idée ne lui était pas venue de mettre en doute la véracité du récit de Tavers. Dans ce qu'il avait dit, tout était vrai. Elle n'en possédait d'autre preuve que la parole de cet homme ; mais elle en était sûre. De cette certitude résultait pour elle la

conviction que l'ennemi contre lequel elle avait à se défendre était capable de tout et que pour arriver à ses fins, il ne reculerait devant aucune extrémité.

Dès lors, tombée dans le piège qu'il lui avait tendu, comment s'en retirerait-elle et comment mettre d'accord ce que commandait son propre salut et ce que commandait celui de sa fille, tombée avec elle dans ce piège infernal ?

Le mariage projeté et si près d'être accompli était maintenant impossible ; elle eût commis un crime en le laissant s'accomplir ; elle était tenue de le rompre, soit en obtenant de Montagny qu'il prît l'initiative de la rupture, soit en trouvant de bonnes raisons pour convaincre son mari de la nécessité de la prendre lui-même, soit enfin en prouvant à Alberte l'indignité de l'époux qu'elle s'était choisi.

Mais Alberte et son père se laisseraient-ils persuader, alors qu'elle ne pouvait leur avouer dans quelles circonstances elle avait connu Montagny, comment il s'était ouvert la maison et à la faveur de quelle comédie, il y avait dressé le laborieux échafaudage de ses combinaisons indélicates ?

Quant à lui, était-il vraisemblable qu'il consentît à se retirer en pleine victoire, à la veille du triomphe définitif et à perdre bénévolement le prix de ses efforts ? Pour résister aux prières comme aux exigences, n'était-il pas armé, terriblement armé ? Que pouvait même contre lui la menace de

dévoiler son infâme conduite ? A cette menace, n'était-il pas en mesure d'en opposer d'autres encore plus redoutables ? Par quelque côté qu'elle examinât la situation en laquelle elle se débattait, madame Rivals n'y voyait que périls pour son honneur inattaqué jusque-là, pour le bonheur de sa fille et pour la paix de son foyer.

Elle eut alors un accès de révolte contre l'implacable destin qui, vingt ans après sa faute, alors qu'elle croyait l'avoir expiée par l'immolation volontaire de l'amour qui était sa joie et par le rigoureux accomplissement de son devoir maternel en laissait tomber le fardeau sur elle au risque de l'écraser.

Etait-il juste que son sacrifice ne l'eût pas rachetée et que son repentir fût impuissant à la préserver de la catastrophe que maintenant elle ne pouvait que trop prévoir ?

A la révolte que déchaînait en son cœur ce qui lui apparaissait comme un excès de l'injustice du ciel, succéda bientôt un découragement plus douloureux encore, résultant de sa faiblesse sous l'avalanche des maux dont elle redoutait l'éclat, de son isolement en une heure où elle avait un si pressant besoin de secours et surtout de l'impossibilité de recevoir un conseil sincère et pratique. A qui le demander, ce conseil ? A qui se confier ? A qui raconter son passé sans s'exposer à voir sa confidence tourner contre elle ?

Un seul homme au monde aurait pu, en ce

moment critique, l'écouter, la conseiller, la diriger. A celui-là, elle aurait pu tout dire sans danger. C'était son complice, l'ami fidèle et tendre des jours anciens et inoubliés, celui qu'elle considérait comme le père d'Alberte et qu'elle avait éloigné jadis, en le sacrifiant comme elle se sacrifiait elle-même, pour le salut de sa fille.

Mais il vivait loin d'elle ; elle était depuis longtemps sans nouvelles de lui ; elle ne savait pas bien exactement où le prendre et le péril était si pressant qu'elle n'avait plus le temps de lui écrire et d'attendre sa réponse. D'ailleurs, oserait-elle confier à une lettre tout ce qu'elle avait à dire, tout ce que cet ami devait savoir pour comprendre la gravité de la situation?

Restait, il est vrai, la ressource de l'appeler par un télégramme. Mais elle reculait devant cet extrême parti. Le mander, l'obliger à venir, n'était-ce pas l'exposer aux périls qui la menaçaient elle-même ?

Une heure après la visite de Tavers, elle était toujours en proie à ces pensées confuses et contradictoires, perdue dans leur déchaînement comme une barque démâtée au milieu des flots soulevés, convaincue de la nécessité d'agir sans retard, mais inhabile à décider par où elle devait commencer.

Puis, brusquement, ce fut un autre souci. Elle se rappela que la veille, il avait été convenu que ce matin-là, elle sortirait avec Alberte pour procéder à divers achats que nécessitait l'installation

du futur ménage. Montagny devait rejoindre ces dames dans un magasin, les ramener à l'hôtel et y déjeuner.

Il fallait avant tout empêcher l'exécution de ce programme. Résolue à rompre le mariage de sa fille avant même d'en avoir découvert le moyen, elle ne voulait pas laisser les fiancés se revoir.

Négligeant de consulter Alberte, elle entra chez son mari. Il allait sortir.

— Comme vous êtes pâle, ma chère ! s'écria-t-il en la voyant. Etes-vous souffrante ?

— J'ai passé une mauvaise nuit, répondit-elle ; je me sens toute brisée.

— C'est toujours même histoire, fit-il avec humeur ; vous abusez de vos forces ; vous vous fatiguez trop.

— Ne grondez pas. J'ai résolu de me reposer aujourd'hui et, par conséquent, de rester à la maison. Je compte même sur vous pour prévenir M. Montagny de ce contretemps. Le rendez-vous pris pour aujourd'hui est forcément ajourné.

Elle s'arrêtait à ce parti pour gagner vingt-quatre heures et se donner le temps de réfléchir. Son mari approuva. Il allait passer chez le fiancé pour lui faire part de l'ajournement.

— Je l'inviterai pour demain, ajouta-t-il. Demain, vous serez en état de le recevoir.

Elle faillit se récrier, mais se contint à temps. Quelle raison aurait-elle pu invoquer pour s'opposer à la visite de Montagny ? Elle ne s'attarda pas

à en chercher une sur-le-champ. Elle espérait la trouver avant le lendemain.

Rivals parti, elle respira, comme si en s'assurant quelques heures de liberté, elle eût supprimé le péril qu'elle redoutait. Il n'était pas supprimé cependant; mais seulement reculé. Ce n'était pas assez pour ramener le calme et la sérénité dans son âme désemparée. Elle ne les recouvrerait que lorsque, de gré ou de force, Montagny aurait renoncé à épouser Alberte. C'est à obtenir ce renoncement qu'elle allait maintenant travailler.

Elle en était encore à se demander comment elle s'y prendrait, lorsque Alberte fit irruption dans la chambre. Elle était déjà prête pour la sortie matinale décidée la veille, habillée, n'ayant plus que son chapeau à mettre.

Surprise et désappointée de voir sa mère, les cheveux sur les épaules :

— Votre toilette n'est pas, même commencée, mère chérie ! s'écria-t-elle. Avez-vous oublié ce que nous devons faire aujourd'hui?

— Je ne l'ai pas oublié, mon Alberte; mais j'ai dû le remettre à demain. Je suis en trop mauvais état ce matin pour courir les marchands.

— C'est que Roger va nous attendre au rendez-vous que nous lui avions fixé.

— Il ne nous attendra pas. Ton père s'est chargé de l'avertir.

— N'empêche que je ne le verrai pas comme c'était convenu, reprit Alberte.

La vivacité de son langage et l'expression de sa physionomie ne trahissaient que mécontentement, déception, sans que s'y mêlât le témoignage de sollicitude auquel sa mère avait droit.

Madame Rivals en fut blessée et ne put le dissimuler.

— Je te ferai remarquer que tu ne m'as pas embrassée, mon enfant, dit-elle, et que tu sembles plus dépitée de ne pas voir Roger qu'inquiète de me savoir souffrante.

— J'ai eu tort, maman, répondit Alberte en présentant son front aux baisers maternels. Mais à la manière dont vous m'avez annoncé votre indisposition, je n'ai pas cru que ce fût très sérieux.

— Ce n'est pas très sérieux, en effet, continua madame Rivals ; mais, c'est le résultat des fatigues que je me donne pour toi.

Ces mots à peine prononcés, elle les regretta, en voyant monter des larmes dans les yeux de sa fille et en entendant celle-ci lui répondre, comme piquée :

— Ces fatigues sont les dernières que je vous causerai, maman. Une fois mariée, je ne vous en donnerai plus. Je voudrais bien pouvoir ne plus vous en donner.

La mère affecta de prendre les choses en plaisantant et de ne pas paraître offensée par la réplique qu'elle s'était attirée.

— Allons, mauvaise tête, voilà que tu vas me faire de la peine.

Mais sa tentative échoua. Alberte tournait à l'aigre.

— C'est que vous avez été bien dure, maman.

— Dis plutôt que c'est toi qui es bien susceptible, ma fille, répliqua madame Rivals avec sévérité. Si c'est pour me récompenser de tout ce que j'ai fait pour faciliter ton mariage... Sans moi, tu le sais bien, ton père n'y eût pas consenti.

— Permettez-moi de croire le contraire.

Ce fut dit du ton le plus sec.

— Décidément, on m'a changé ma fille, observa madame Rivals, et je n'en peux accuser que l'influence qu'exerce maintenant M. Montagny dans notre maison. S'il en est ainsi avant le mariage, que sera-ce après, et aurons-nous la douleur, ton père et moi, de te voir te détacher de nous? Si tel doit être le résultat du nouvel état de ton cœur, ce monsieur eût aussi bien fait de rester là où il était.

En entendant l'observation emplie d'amertume que sa mère n'avait pu retenir, Alberte se redressa. Un éclair passa devant ses yeux. On eût dit d'une femme outragée qui bondit sous l'outrage et va répondre en laissant éclater sa colère.

Ce qui se passait en elle, madame Rivals le devina.

— Prends garde, Alberte! reprit-elle avec douceur. J'entends les mots qui viennent à tes lèvres. Ne les prononce pas, tu serais trop malheureuse de les avoir dits.

C'en fut assez pour ramener la jeune fille au sentiment du respect et du devoir. Elle chérissait sa mère en qui, jusqu'à ce jour, elle avait vu sa meilleure amie. Le souvenir des témoignages de tendresse dont elle n'avait cessé d'être comblée par cette mère adorable s'empara victorieusement de sa mémoire et de son cœur. Il dissipa son irritation passagère. Ce fut un retour décisif et spontané, une sorte de reprise d'elle-même qui la rendit sur-le-champ telle qu'elle était toujours : docile, déférente et affectueuse.

— Soyez sans crainte, maman ; aucune parole ne sortira de ma bouche, qui puisse vous offenser. Si dans mon langage quelque chose vous a déplu, je le retire. Je suis incapable, vous le savez, de vous causer volontairement du chagrin.

— Pour être involontaire, il n'en serait pas moins cruel, ma chérie, et c'est pour nous l'éviter à l'une et à l'autre que je t'ai arrêtée quand il m'a semblé que tu allais trop loin.

Un nouveau baiser scella la réconciliation. Alberte parut alors avoir complètement recouvré son calme et madame Rivals crut que l'heure était opportune pour la préparer, avec des ménagements, à la décision qu'avant peu, elle serait tenue de lui signifier.

Elle cherchait un prétexte pour mettre la conversation sur le sujet qui lui était à cœur, lorsque sa fille vint d'elle-même le lui fournir :

— Il est au moins une question que je voudrais

vous poser, maman, dit-elle. Vous la poser sera-ce encore aller trop loin?

— Cela dépend de la question. Mais tu peux la poser, je t'y autorise; je ne m'en offenserai pas.

Alberte se fit plus douce, plus confiante, et sans ombre d'humeur, elle demanda :

— Alors, veuillez m'expliquer une chose que je ne parviens pas à comprendre. C'est par vous que je connais Roger; par vous qu'il est entré dans notre maison. Tant qu'il n'a pas été question d'un mariage avec lui, vous le trouviez aimable, charmant; vous vantiez ses qualités, ses mérites, de telle sorte que si je l'ai choisi, c'est bien un peu par votre faute. En vous entendant chanter ses louanges, j'ai été conduite à examiner par moi-même s'il en était digne. L'examen auquel je me suis livrée lui a été favorable et c'est ainsi que je me suis attachée à lui.

— Alors, c'est moi que tu rends responsable de ce qui arrive? fit madame Rivals qui ne savait trop que répondre à cette constatation de la vérité.

— Ai-je tort, mère adorée?

— Achève d'abord, car je ne vois pas où tu veux en venir.

— J'en veux en venir à ceci. Mon mariage est votre œuvre, vous êtes obligée de le reconnaître. Comment donc se fait-il qu'aujourd'hui vos sentiments soient brusquement modifiés? En vous écoutant, j'ai vu qu'ils n'étaient plus les mêmes.

Roger vous plaisait, puisque vous avez consenti à ce que je l'épouse. Maintenant, il est visible qu'il ne vous plaît plus. J'en suis surprise autant que consternée. Le langage que je vous ai tenu tout à l'heure et dont vous avez paru vous blesser n'exprimait que mon étonnement et mon déplaisir. Je serais si heureuse d'apprendre que je me suis trompée!

— Eh bien! non, tu ne t'es pas trompée! s'écria madame Rivals. Il est parfaitement vrai que j'ai conçu des doutes...

— Sur quoi? Sur quoi? interrompit Alberte.

— Sur le désintéressement de ce jeune homme. Jusqu'à ce jour, j'étais convaincue qu'il t'épousait pour toi-même et non pour ta fortune. Mais une circonstance s'est produite qui ne me permet plus de l'affirmer avec la même certitude.

— Quelle circonstance? Ne me cachez rien, chère mère, insista la jeune fille dont le regard exprimait tout à la fois la crainte et l'incrédulité. J'ai le droit de tout savoir.

— Mais moi, je n'ai pas le droit de tout te dire, poursuivit madame Rivals. Il est des révélations qu'une jeune fille élevée comme tu l'as été doit renoncer à exiger de ses parents. Si elle a confiance en eux, si elle est convaincue de leur tendre sollicitude, elle doit s'en rapporter à leur sagesse du soin de décider de son avenir et se soumettre à leurs conseils sans demander les causes de leur conduite.

L'effarement que causaient à Alberte ses paroles mystérieuses se manifesta plus vivement dans ses yeux et sur ses traits. Toute sa physionomie trahissait une angoisse douloureuse.

— Mais, si je vous comprends bien, maman, c'est mon mariage qui est en question, dit-elle; c'est à croire que vous ne l'approuvez plus.

— Et si cela était, si pour des raisons que je serais tenue de te taire, j'étais maintenant convaincue que nous sommes dupes de M. Montagny, que l'épouser serait faire le malheur de ta vie et qu'il t'appartient de le congédier?

— Sans lui dire pourquoi? Oh! maman, est-ce possible? Il a, comme moi, le droit de ne rien ignorer des motifs qui vous font agir. Si, comme vous me le donnez à entendre, il a démérité, s'il est devenu indigne de moi, je ne reculerai pas devant le sacrifice affreux que vous me demandez. Mais, avant de l'accomplir, je veux être mise en état de juger par moi-même. Ces motifs auxquels vous faites allusion, quels sont-ils? Mon père les connaît-il?

— Il ne les connaît pas et ne doit pas les connaître, fit vivement madame Rivals. Les lui révéler, serait attirer sur nous tous les pires malheurs. Je fais appel de nouveau, mon Alberte, à la confiance que tu dois avoir dans la parole de ta mère, dans son amour pour toi, dans sa raison. Elle te supplie de croire les yeux fermés à ses affirmations, de lui obéir sans en demander plus long et

de la seconder dans l'effort qu'elle va faire maintenant pour empêcher ton mariage, pour l'empêcher sans scandale et sans bruit. D'un mot, tu peux tous nous tirer de peine. Avoue ou autorise-moi à avouer à M. Montagny qu'en le choisissant, tu t'es fait illusion sur tes véritables sentiments. Cette déclaration venant de toi l'obligera à se soumettre en silence.

Ces conseils, qui prenaient maintenant la forme d'une supplication, mettaient Alberte au supplice. Le renoncement que sollicitait sa mère, tel qu'elle le sollicitait, était au-dessus de ses forces. Tout son être protestait contre la condamnation que cherchait à lui arracher madame Rivals.

— On ne condamne pas un homme sans lui dire pourquoi on le condamne, sans lui demander de se défendre, ne cessait-elle de répéter. Vous voulez que je renonce à M. Montagny. Mais il a reçu ma foi. Je la lui ai donnée avec votre consentement. Ce serait déloyal de revenir sur ma parole sans avouer les motifs qui m'y contraignent. Il protesterait, il demanderait la vérité, la lumière, comme je les demande moi-même. Comment les lui refuser?

— Je ne les lui refuserais pas, déclara madame Rivals. S'il voulait être éclairé quant aux causes qui me font agir, il le serait. Je les lui révélerais seul à seul avec lui.

— Et moi, devrais-je les ignorer?

— Oui, ma pauvre enfant; j'ai le devoir de te les taire.

Mais elle avait beau dire, sa fille n'était pas convaincue; elle ne voulait pas l'être. Son inébranlable résolution revêtit bientôt un tel caractère de force que madame Rivals, persuadée qu'elle n'en aurait raison qu'en donnant au moins une partie de ses motifs, fit un pas de plus dans la voie des aveux.

— Tu veux savoir; tu persistes, malgré mes prières, dit-elle avec l'espoir d'assouvir ainsi la curiosité de sa fille. Eh bien, suppose que M. Montagny, avant de solliciter ta main a déjà demandé la main d'une autre jeune fille; que les propos qu'il t'a tenus, une autre les a entendus avant toi; que les engagements pris ainsi envers elle, il les a trahis ; suppose qu'elle est morte de cet abandon.

Alberte était blême.

— Est-ce une supposition seulement ou une affirmation? soupira-t-elle d'une voix expirante.

— J'ai lieu de croire que c'est la vérité, répondit madame Rivals.

Elle s'attendait à une explosion de plaintes et de larmes, à laquelle sa fille céderait. Mais, à son grand étonnement Alberte se contint. Froide, impassible, plus résistante encore qu'avant cet aveu, elle dit :

— Si c'est la vérité, il est de toute justice que je ne l'accepte qu'accompagnée des explications

que Roger seul peut nous donner. Présentée par lui, la vérité n'aura pas le même caractère que présentée par vous, maman.

— Alors, entre sa parole et la mienne, tu hésiterais ! s'écria madame Rivals.

Alberte ne répondit pas d'abord; puis elle déclara :

— Je veux des preuves.

Ce fut le dernier mot du pénible débat qui venait de mettre aux prises la mère et la fille. Il avait eu pour effet de prouver à madame Rivals que ce n'est pas seulement par des prières succédant à des accusations plus ou moins fondées qu'elle arracherait Alberte à Montagny. Avant de se décider, la fiancée voulait tenir une preuve et cette preuve, sa mère ne pouvait la produire sans attirer la foudre sur sa propre tête.

Elles n'avaient donc plus rien à se dire. Le cruel effort auquel la mère venait de se livrer restait sans résultat. Elle savait seulement que, dans le cœur d'Alberte, Montagny était plus fort qu'elle. En conséquence, ce n'est pas sur le concours de sa fille qu'elle pouvait compter pour conjurer ce fatal mariage.

Elle ne l'avait que trop prévu. Mais, l'avoir prévu ne la consolait pas de voir ses prévisions se réaliser. Elle demeurait faible et désarmée en face d'elle-même, impuissante à vaincre l'obstacle qu'avait dressé, devant sa tentative, la résistance d'Alberte.

XIV

LES ÉTAPES D'UNE DÉGRINGOLADE

Après l'explication qui avait mis aux prises madame Rivals et sa fille, elles s'étaient séparées, Alberte véritablement éperdue, croyant être le jouet d'un rêve affreux, madame Rivals en proie à toutes les angoisses que lui suggérait son imagination.

Ce jour-là, par exception, M. Rivals ne devait pas revenir à l'heure du déjeuner. Les deux femmes en profitèrent pour éviter de se réunir. Elles se firent servir l'une et l'autre dans leur chambre, alléguant, chacune de son côté, le même prétexte : un malaise, pour se dispenser de descendre dans la salle à manger.

Elles en étaient toutes deux à ce point aigu qui se produit dans toute crise quand elle bat son plein. Elles s'évitaient; elles savaient qu'elles ne se convaincraient pas. Alberte se fortifiait dans sa résistance. Quant à madame Rivals, que la visite de Tavers contraignait à rompre, coûte que coûte, le mariage, plus elle y pensait et plus sa conscience imposait à sa raison, à son amour maternel, cette solution douloureuse.

Vers le milieu de l'après-midi, elle était encore seule sans avoir revu sa fille, lorsqu'on vint l'avertir que Montagny faisait demander de ses nouvelles.

— Est-il venu lui-même? interrogea-t-elle.

— Oui, madame, monsieur Montagny est encore là. Il demande si, à défaut de madame, il peut voir mademoiselle.

— Pas avant d'avoir causé avec moi, fit-elle vivement. Et saisie du désir de tenter sur l'heure un suprême effort, elle ajouta : — Priez-le de monter.

Averti quelques heures avant, par Rivals, du changement dans le programme de la journée, Montagny n'avait attaché aucune importance à l'incident. Toutefois, il s'était cru obligé de venir à l'hôtel pour s'informer de la santé de sa future belle-mère. Il ne pensait pas être reçu par elle, mais il espérait que sa démarche lui fournirait l'occasion d'un tête-à-tête avec sa fiancée. Il fut donc plus déçu que satisfait lorsqu'il apprit que madame Rivals désirait d'abord lui parler.

Il entra chez elle, ayant au visage une inquiétude de commande et une affectation de sollicitude.

— Voilà un fâcheux contretemps, chère madame, dit-il en la voyant ; mais puisque vous me faites l'honneur de me recevoir, j'en conclus que vous êtes en voie de rétablissement.

Il s'attendait à voir ces aimables paroles ac-

cueillies par le sourire de bienveillance auquel l'avait accoutumé madame Rivals. Mais il n'en fut rien. Il avait en face de soi un visage morne. L'expression des yeux lui rappela celle qu'il y avait vue jadis en une circonstance inoubliable, lorsque madame Rivals, encore une inconnue pour lui, s'était présentée au guichet de la poste restante. C'était la même angoisse. Bien vite il comprit que quelque événement s'était produit, qui créait une situation toute nouvelle.

Il attendit anxieux et fut littéralement confondu en entendant la voix, qui tant de fois lui avait parlé avec douceur et reconnaissance, lui dire avec une sorte de dureté :

— Vous ne pouvez voir Alberte en ce moment ?

— Est-elle souffrante ?

— Elle est surtout attristée, car j'ai dû lui faire part des motifs qui viennent d'élever subiment entre elle et vous une barrière infranchissable. Je me plais à penser qu'il me suffira de vous l'avoir dit pour nous éviter à l'un et à l'autre une explication pénible.

En lui parlant ainsi, elle détournait ses regards. Elle semblait suivre obstinément sa propre pensée, comme perdue dans un rêve et appliquée à ne s'en pas laisser distraire.

Pour lui, en l'entendant, il s'était redressé et, la figure déjà mauvaise, plus arrogante qu'inquiète, il s'écria :

— Une barrière infranchissable ! Quelque désir que j'aie, madame, d'éviter, moi aussi, une explication pénible, je dois vous en demander une car en vérité je ne comprends pas.

— J'ai reçu la visite de M. Tavers, répondit-elle.

— Est-ce là ce motif ?

— Ne le trouvez-vous pas suffisant ! Vous avez été le fiancé de sa fille.

— Cette circonstance me rend-elle indigne d'être le fiancé de la vôtre, madame ? N'arrive-t-il pas tous les jours qu'un jeune homme, prêt à se marier, s'aperçoit au dernier moment qu'il s'est trompé, que celle qu'il s'est choisie ne peut le rendre heureux ? N'est-ce pas loyal de préférer, en pareil cas, une rupture à une existence dont par avance, il a entrevu toutes les tristesses ? J'ignore ce que vous a raconté M. Tavers. Mais vous êtes trop juste pour ne pas faire la part de ce qu'a pu mettre d'excessif dans son récit la déception que lui a nécessairement causée le parti que j'ai dû prendre.

— Si j'en crois ce qu'il m'a dit, répondit madame Rivals, sa fille est morte de cette déception.

— Je ne pouvais prévoir qu'elle prendrait les choses au tragique.

— N'empêche qu'elle est morte et que son père vous accuse de son malheur.

— Et c'est pour cette cause que vous ne voulez plus de moi pour gendre ?

— C'est surtout, parce que le procédé auquel vous avez recouru pour décliner ces engagements était indigne d'un honnête homme.

Montagny devint blême.

— Vous me faites injure, madame.

— Je ne dis que la vérité, monsieur.

Il y eut un silence. Montagny marchait de long en large, absorbé dans ses réflexions. Bientôt il s'arrêta et gémit :

— Voilà donc la récompense de mon long dévouement. Sans vous connaître, sans savoir qui vous étiez, n'écoutant que les conseils de mon cœur, je vous ai tirée, madame, du péril le plus terrible que puisse courir une femme. J'ai détourné de votre tête les colères de votre mari. Je vous ai sauvée, vous me l'avez dit, et voilà qu'aujourd'hui, sur un récit qu'on vous apporte, dont vous n'avez pu contrôler l'exactitude et dont les circonstances ne font de moi un coupable que parce qu'elles sont révélées par un père désespéré, vous détruisez de vos mains mon bonheur et mon avenir, le bonheur de votre fille...

— La récompense à laquelle vous aviez droit, j'ai tout fait pour qu'elle fût aussi complète que possible, protesta madame Rivals. J'ai rempli envers vous, monsieur, tous les devoirs que m'imposait la gratitude. Je ne puis aller plus loin ni sacrifier ma fille en continuant à approuver un mariage qui ne se présente plus pour elle avec les garanties de sécurité que, d'abord, j'avais cru y voir. Dispensez-

moi d'en dire davantage. Grâce à M. Tavers, je suis édifiée. Ma fille ne vous épousera pas. Je suis, d'ailleurs, toute prête à m'entendre avec vous pour que cette rupture ne vous cause aucun dommage. Je ne tiens pas à ce qu'on croie que c'est nous qui l'avons provoquée. Nous ne vous démentirons pas si vous laissez se répandre que c'est vous qui l'avez voulue.

Montagny marqua d'un haussement d'épaules qu'il attachait peu de prix à ses précautions, qu'il les jugeait inutiles et ne se résignait pas à subir la sentence qu'on lui signifiait. Puis, d'un accent où l'impatience s'accusait de plus en plus, il demanda :

— Est-ce avec le consentement de mademoiselle Alberte que vous me tenez ces propos, madame ?

— Je pourrais vous répondre affirmativement et vous laisser croire qu'Alberte est avertie ; mais je ne veux pas mentir et j'aime mieux vous dire ce qui est la vérité, que, tout en lui donnant à entendre qu'elle devait renoncer à vous, j'ai évité de lui exposer mes raisons. Il me semble que vous avez intérêt à ce qu'elle les ignore et à lui laisser supposer que celles qui nous déterminent, son père et moi, n'entachent en rien votre honorabilité.

— Et M. Rivals, lui, est-il au courant ? interrogea encore Montagny.

— Il ne sait rien. Il n'avait pas besoin de savoir, et pour vous-mêmes, il était préférable qu'il

ne sût pas. Comprenez-moi bien, monsieur, ajouta madame Rivals, dont la voix prenait une inflexion suppliante, si d'une part je suis énergiquement résolue à m'opposer à votre mariage avec ma fille, d'autre part, je ne vous veux aucun mal. Vous me trouverez toute disposée à atténuer dans la mesure du possible les effets de ma décision.

Si elle avait espéré que Montagny céderait à sa prière, elle fut bien vite détrompée. Il était devant elle, la regardant, non comme un homme qui prie, mais comme un homme qui exige, la colère aux yeux et, dans l'accent, une énergie qui semblait indomptable :

— Cette décision, madame, je ne l'accepte pas; je ne m'y soumets pas; elle ne s'exécutera pas. Je suis fiancé à votre fille. J'ai pour moi, son amour et la protection de son père. Je l'épouserai, dussè-je l'épouser malgré vous. Mais, vous réfléchirez, et après avoir réfléchi, vous cesserez de vous opposer..

Madame Rivals ne le laissa pas achever. Elle s'était redressée, non moins hautaine que lui.

— Est-ce à moi que vous osez porter ce défi?

— Oui, madame, c'est à vous et après l'avoir porté, je le maintiens. Et, penché sur elle, ne se contraignant plus, comme s'il voulait la terroriser, il ajouta : — Vous ne savez donc pas que, d'un mot, je peux vous perdre. Je vous tiens dans mes mains. Il me suffirait de les fermer pour vous briser.

Elle fut éclairée par cette menace. Ce qui jusqu'à ce jour n'avait surgi en elle que rarement et à l'état de vague soupçon, se confirma, se précisa. Le danger qu'elle avait appréhendé éclatait, elle n'en pouvait douter, devant la tentative de violence morale dont elle était l'objet.

Se raidissant contre le coup, elle en soutint le choc.

— Mes lettres! s'écria-t-elle. C'est de mes lettres que vous parlez. Elles ne sont pas détruites, comme vous me l'aviez affirmé. Si je ne les ai pas reçues, c'est que vous vous en étiez emparé. Allons, avouez qu'elles sont en votre possession, que vous les avez lues...

— Eh bien! c'est vrai, je les ai, déclara cyniquement Montagny, et vous reconnaîtrez, madame, qu'elles sont dans mes mains une arme contre vous. Ecoutez-moi et veuillez peser mes paroles. A la première tentative que vous ferez pour amener la rupture de mon mariage, ces lettres seront envoyées à votre mari.

— Même si le refus contre lequel vous protestez vous était signifié par ma fille?

— Oui, madame, même dans ce cas, car j'y verrais l'effet de votre hostilité. C'est sous votre influence que mademoiselle Alberte pourrait songer à se reprendre après s'être donnée. Je n'aurais pas de ménagements à garder envers vous.

Madame Rivals ne fut pas maîtresse de son indignation. Elle n'avait aucune pitié à attendre de

cet implacable ennemi. Comme si elle n'eût pas été à sa merci, elle marcha sur lui, et les yeux dans ses yeux, elle laissa passer dans le cri de sa colère, le mépris qu'il lui inspirait:

— Vous êtes un misérable. Vous avez indignement abusé de ma confiance et de ma crédulité. Depuis trois ans, vous jouez ici une comédie odieuse. Sous des dehors de prière et de gratitude, vous prépariez froidement le coup que vous venez de me porter. Je n'ai aucun moyen de me défendre contre vos machinations; mais vous ne me connaissez pas si vous avez cru que vous auriez raison de moi. Livrez mes lettres à mon mari. Vous êtes libre. Sachez seulement qu'elles ne lui apprendront rien. Ce que vous prétendez lui révéler, il le saura avant qu'elles ne lui arrivent. C'est moi qui le lui révélerai.

— Il vous tuera, madame.

— Il me tuera, soit. Ce sera le complément de votre œuvre. Mais ma fille ne sera pas votre victime.

De nouveau il haussa les épaules, soit qu'il ne crût pas à la sincérité de ce cri, soit qu'il feignît de ne pas y croire.

— A votre aise, fit-il. Je n'ai rien à changer à ce que j'ai dit. Mais je suis meilleur que vous ne pensez. Pour vous laisser le temps de réfléchir et de vous calmer, je vous accorde une semaine. Je serai absent. Une lettre de moi en aura prévenu mademoiselle Alberte. Mais, à l'expiration de ce

délai, vous me verrez reparaître comme si rien ne s'était passé entre nous. De l'accueil que vous me ferez dépendra ma conduite future. Je suis votre serviteur, madame.

Il s'éloigna et bientôt après, madame Rivals entendit sous ses croisées rouler la voiture du bandit qui tenait son sort entre ses mains.

Alors toute sa fermeté l'abandonna. Elle tomba sur une chaise terrifiée, paralysée, se demandant en vain comment elle pourrait se dérober au péril qui la manaçait dans son amour maternel et peut-être dans sa vie.

Cet homme possédait son secret, les preuves de sa faute. Le passé se redressait contre elle, et du même coup devant sa fille adorée. Jadis, pour sauver la vie de cette enfant, elle avait fait spontanément le plus cruel des sacrifices. Elle était prête encore à un sacrifice nouveau, pour épargner à Alberte les suites funestes d'un mariage indigne d'elle, prête à aller se jeter aux pieds de Rivals et, par des aveux, à lui dévoiler l'infamie de Montagny.

Mais cette démarche n'entraînerait-elle pas des résultats pires que ceux qu'elle prévoyait? Son mari aurait-il la générosité de garder pour lui seul les confidences que, maintenant, elle était résolue à lui faire?

Qu'arriverait-il si, dans la violence de son emportement, il en laissait deviner la cause à Alberte? L'enfant innocente et candide, accoutumée

à chérir et à respecter sa mère, à voir en elle le type accompli des plus rares mérites et de toutes les vertus lui conserverait-elle encore la tendresse qui seule avait pu dédommager madame Rivals de toutes les tristesses de son existence tourmentée ?

A la pensée qu'elle pourrait perdre le respect et l'amour de sa fille, madame Rivals sentait se glacer les résolutions que tout à l'heure, dans l'élan d'un cœur qui ne se marchande pas, elle avait signifiées à Montagny. La détresse de son âme redoubla, devint plus torturante que toutes celles par lesquelles elle avait déjà passé. Elle envisagea tour à tour les partis les plus divers et les plus opposés.

Elle songea d'abord à recourir aux bons offices de Robert Valmont. Il lui semblait qu'à celui-là elle pouvait tout avouer, tout dire; ayant mesuré l'étendue de son influence sur Montagny, elle se rattachait à l'espoir d'obtenir par cet intermédiaire ce qu'elle n'avait pu obtenir directement.

Mais, en même temps, les dangers de ce parti lui apparurent. Montagny se laisserait-il convaincre plus aisément par Robert Valmont qu'il ne s'était laissé convaincre par elle et s'il restait inaccessible aux conseils comme aux prières, à quoi aurait servi à madame Rivals de s'humilier et en quelque sorte de déchoir devant le vieil ami qui n'avait jamais douté d'elle? Elle fut entraînée

ainsi à abandonner ce premier projet, presque aussitôt après l'avoir conçu.

Alors elle pensa à supplier da nouveau sa fille. Il lui semblait impossible que si elle insistait et faisait appel au cœur d'Alberte, à sa raison, que si elle lui déclarait, avec plus de force encore qu'elle ne l'avait fait, que Montagny était indigne d'elle, Alberte persévérât dans sa résistance.

Puis elle se rappela la scène douloureuse qui avait eu lieu dans la matinée et dont elle restait toute meurtrie. Alberte s'était montrée disposée à ajouter foi aux révélations de sa mère. Mais elle les voulait entières et complètes ; elle ne renoncerait à Montagny, elle l'avait dit, que si on ne lui cachait rien des motifs pour lesquels on lui demandait d'y renoncer.

— Et ces motifs, pensait madame Rivals, est-il en mon pouvoir de les lui faire connaître ? Puis-je me dégrader de mes propres mains aux yeux de ma fille ?

Devant tout ce que présentait d'affreux pour elle un tel parti, elle l'abandonnait comme elle avait abandonné celui de recourir à Robert Valmont.

Elle se retrouvait ainsi réduite à l'inéluctable nécessité d'aller s'humilier devant son mari. Elle se résigna à l'accomplissement de ce périlleux devoir, mais elle ne voulait l'accomplir qu'après avoir épuisé tous les autres moyens de salut, non seulement parce que celui-là c'était sa perte con-

sommée, la destruction de son foyer, mais aussi parce qu'en l'employant, elle ne se perdait pas seule. Elle entraînait dans son désastre le cher absent, l'ami dévoué et fidèle dont elle savait l'affection toujours aussi vibrante que lorsque, dix-huit ans avant, elle avait exigé de lui qu'il ne la revît plus et qu'il quittât Paris.

Si elle se décidait à ces aveux redoutables, si elle allait se livrer à l'époux qu'elle avait outragé, elle ne pouvait le faire sans avertir son complice, sans le mettre à même de se garder et de se défendre contre les résultats du parti auquel elle-même aurait été réduite.

Et finalement ce fut cette résolution qui couronna le long et dramatique combat qui venait de se livrer dans sa conscience et dans son cœur.

Décidée, elle se leva toute dolente pour rédiger la dépêche qu'elle voulait envoyer. Longtemps encore elle resta pensive, la plume à la main, devant la feuille blanche qui devait aller au loin troubler la quiétude de l'ami. Elle ne doutait pas de lui. Elle savait qu'il s'empresserait d'accourir à son appel. Si elle hésitait encore, c'était la mort dans l'âme et toute déchirée d'être contrainte de le jeter comme une victime dans le drame de sa propre vie.

Enfin, elle cessa d'hésiter. D'un trait elle écrivit: « Votre secours m'est indispensable: venez sans retard. Il y a péril. En débarquant à Mar-

seille, allez à la poste restante. Vous y trouverez une lettre. — Denise ».

Elle s'aperçut alors que dans son trouble, elle avait oublié de mentionner sur la dépêche le nom et l'adresse du destinataire. Elle la recommença en la faisant précéder cette fois des mots: « Général marquis de Saint-Jeoire, commandant la cavalerie, Alger ».

Elle appela ensuite sa femme de chambre et se fit habiller pour aller porter elle-même au télégraphe cette dépêche qu'elle ne pouvait et ne voulait confier à personne.

Au moment où elle quittait sa chambre, la porte de celle d'Alberte s'ouvrit. Sur le seuil, la jeune fille se montra. Rien qu'en la voyant, madame Rivals comprit que la pauvre enfant traversait aussi une crise douloureuse. Elle vit dans ses yeux rougis la trace de ses larmes et sur son visage pâli l'indéniable expression de sa douleur.

— Vous sortez, maman? dit Alberte.

— Oui, mais pour quelques instants seulement; je vais revenir.

— C'est donc que vous êtes mieux?

— Pas très bien encore, mais un peu mieux en effet. En tout cas, ce qui m'appelle au dehors ne souffre aucun retard.

Alberte reprit:

— Ne voulez-vous pas que j'aille avec vous?

— Pour ce que j'ai à faire, dit madame Rivals, j'aime mieux être seule.

Elle allait s'éloigner. Alberte la retint en lui saisissant le bras et, l'entraînant dans sa chambre, dont elle referma la porte, elle se jeta à son cou.

— Que de mystères, maman! gémit-elle. Se peut-il que ce soit de vous que me viennent tant de souffrances? Pourquoi vous cachez-vous de moi? Que vous ai-je fait? Ne suis-je plus votre Alberte chérie? Ne suis-je plus digne de votre confiance? Ce qui vous préoccupe, pourquoi ne me le dites-vous pas?

Ce témoignage affectueux, auquel elle ne s'attendait guère, tomba comme une rosée sur le cœur endolori de madame Rivals. Elle y répondit par une étreinte et par une pluie de baisers, murmurant:

— Ce que je te cache, mon enfant, je ne puis te le dévoiler. Je t'ai suppliée, ce matin, de renoncer à ce funeste mariage. Ce que j'ai appris depuis ne justifie que trop les prières que tu as refusé d'entendre. J'ai ajouté qu'en y renonçant de toi-même, tu nous tirerais tous de peine. Je ne puis que te le répéter. Ta confiance, ta confiance entière et sans limites m'est rigoureusement nécessaire, et c'est ton refus de me l'accorder qui cause mon tourment. Ah! si tu voulais, Alberte, comme il prendrait vite fin!

Loin de se laisser convaincre, Alberte, comme piquée au vif, revenant à son attitude de défiance, s'écriait avec emportement :

— Le vôtre, peut-être, maman, mais pas le mien ! Vous me demandez d'oublier un engagement sacré, de signifier à mon fiancé que je ne veux plus de lui. N'ai-je pas le droit de connaître les motifs d'une telle exigence ?

C'était la même discussion que le matin qui allait se rouvrir. Madame Rivals s'en effraya, ne pouvant y apporter d'autres arguments que ceux qu'elle avait déjà fait valoir, et n'osant avouer qu'il s'agissait de son propre salut.

— Ma pauvre enfant, dit-elle, je vois avec regret que tu n'es pas disposée à m'accorder encore cette confiance que je t'ai demandée. Je vais prier Dieu afin qu'il t'éclaire et te fasse comprendre qu'il est des circonstances dans la vie où une obéissance aveugle et absolue est le premier devoir d'une fille envers ses parents. A bientôt.

De nouveau elles se séparèrent, Alberte rejetée dans sa solitude et madame Rivals continuant à marcher vers sa destinée.

Montagny, qui s'était échappé un moment de la Bourse pour venir prendre des nouvelles de madame Rivals, y retourna en quittant l'hôtel du Cours-la-Reine.

Les habitués qui le virent descendre de voiture au bas des marches ne soupçonnèrent pas, tant il était habile à dissimuler ses impressions, les graves soucis qu'il rapportait de sa visite. Il passa parmi les groupes, allègre et souriant comme

de coutume, serra cordialement les mains qui se tendaient vers lui, écouta les demandeurs de conseils, leur répondit avec une entière liberté d'esprit et donna en un mot les preuves du plus grand sang-froid, alors qu'il eût été bien excusable d'être troublé et même affolé.

Un véritable désastre pour lui, cette dénonciation de Tavers à madame Rivals! C'était le caillou que rencontre le pied sur une route plane et qui détermine la chute. Il avait oublié le père de Léonide, supposé qu'il n'en entendrait jamais plus parler. Mais le malheureux père ne l'oubliait pas.

Il apparaissait comme un vengeur et comme un justicier, au moment précis où tout semblait sourire à celui qu'il appelait le meurtrier de sa fille. D'un mot, il ébranlait le laborieux échafaudage que celui-ci croyait à l'abri des tourmentes. Son intervention inattendue jetait Montagny dans une irritation égale à ses transes. Depuis qu'il en avait saisi les résultats, il ne décolérait pas. Il en voulait au vieillard de son inimitié, comme si elle n'eût pas été légitime.

— Je comprends qu'en certains cas on assassine, pour se débarrasser d'un ennemi, s'était-il dit, regrettant de n'avoir pas connu à l'avance les intentions de Tavers, alors qu'il était encore temps d'y mettre empêchement.

Mais quand il arriva à la Bourse, il s'était déjà maîtrisé et, comme nous l'avons dit, ne laissa deviner à personne son agitation intérieure.

Sa tâche fut durant cet après-midi, exceptionnellement laborieuse. Robert Valmont, résigné à se séparer de lui et obligé de lui donner un successeur, l'avait autorisé à prendre au plus vite sa liberté, afin de se consacrer complètement aux préparatifs de son mariage. Il lui avait seulement demandé de mettre ce successeur au courant du service. C'est à cela que depuis plusieurs jours Montagny s'appliquait. Ayant résolu de quitter Paris le lendemain, il se hâtait d'en finir avec ce devoir.

Vers six heures, Valmont, non encore averti de son départ, l'appela dans son cabinet pour conférer avec lui, suivant leur usage, au sujet des opérations de la journée du lendemain. Mais au moment où l'agent de change commençait à procéder à ses questions ordinaires, Montagny l'arrêta en disant :

— Je crois, mon cher patron, qu'il serait nécessaire que mon successeur assistât à notre entretien. Une affaire imprévue m'appelle en Provence, dans ma ville natale. J'ai là quelques intérêts en souffrance. L'approche de mon mariage m'oblige à les régler sans retard. Je voudrais partir demain. Toutes mes mesures sont prises pour que vous puissiez, dès maintenant, vous passer de moi.

Cette demande ne surprit pas Valmont. Il s'y attendait et y fit droit sur-le-champ. Il exprima à l'employé qui l'avait si bien servi le regret d'être obligé de se priver de ses services et la satisfac-

tion qu'il éprouverait à voir un bel avenir s'ouvrir devant lui. On travailla ce soir-là chez l'agent de change jusqu'à une heure avancée. Lorsque Montagny quitta le bureau, il pouvait se rendre cette justice qu'il y laissait en ordre toutes choses.

Par suite de son désir de se montrer jusqu'au bout digne de la confiance de son patron et reconnaissant de ses bienfaits, il s'était laissé absorber par ces préoccupations quand, rentré chez lui il se retrouva seul. Libre de penser à l'événement qui s'était produit dans la journée, il fut repris par ses craintes et ses angoisses.

S'il avait accordé à madame Rivals une semaine de réflexion, c'est qu'il voulait se donner à lui-même le temps d'aviser. Maintenant, il se demandait de quel secours lui serait ce délai. Serait-il plus avancé huit jours plus tard qu'il ne l'était en ce moment, si madame Rivals ne se laissait pas effrayer et ne lui cédait pas? Et pouvait-il espérer que telle qu'il la connaissait, elle lui céderait?

Cette première question lui en suggérait une autre. Avait-il été habile en n'usant pas de ménagements envers la mère d'Alberte, en s'abandonnant à sa fureur, en se laissant emporter au point de lui avouer qu'il avait gardé ses lettres et qu'il en connaissait le contenu? Ne s'était-il pas donné un air de maître chanteur qui rendait désormais impossible toute tentative de réconciliation?

— J'ai été un sot, un maladroit, un pur imbé-

cile, pensait-il. J'ai menacé madame Rivals de me servir de ses lettres ; je lui ai déclaré qu'il fallait qu'elle marchât ou que je les enverrais à son mari... Menace ridicule. Qu'ai-je à gagner à ce que ce mari sache que sa femme l'a trompé il y a dix-huit ans, à ce que ce père apprenne que la fille qu'il croit être sa fille n'est pas de lui ?

C'était un peu tard pour reconnaître l'ignominieuse imprudence de sa conduite et pour en envisager les conséquences. Il se fit alors l'effet d'un coureur qui perd la course ; la partie que trois ans plus tôt il avait engagée avec tant de cynique audace, lui semblait compromise. Comment réparerait-il le mal qu'il s'était fait lui-même ? A cette question, son esprit fertile et naturellement inventif ne fournissait aucune réponse.

Un peu avant huit heures, son valet de chambre venant lui annoncer que le dîner était servi, le trouva affalé au coin de son feu, si morne et si blême qu'avec cette sollicitude hypocrite apprise au service des grandes maisons par lesquelles il avait passé, il s'informa de sa santé.

— Mais je suis très bien, déclara vivement Montagny en se redressant.

Et, d'un pas ferme, comédien jusqu'au bout, il passa à table en affectant des airs dégagés.

Il avait, depuis longtemps, contracté des habitudes de luxe. Quoiqu'il fût seul, le couvert était mis avec autant de recherche que s'il eût eu des convives, le menu savamment ordonné, la chère

délicate. Le calme confortable de l'appartement, l'éclat de la lumière, la richesse de l'argenterie, la blancheur du linge, tout ce qui contribuait à rendre riant le décor de son intérieur lui rendirent un peu de sécurité. Les sombres couleurs sous lesquelles tout à l'heure il voyait l'avenir, s'éclaircirent; il reprit courage et de nouveau, le lutteur qu'il y avait en lui se retrouva combatif et confiant.

— Monsieur sortira-t-il ce soir? S'habillera-t-il? demanda le domestique comme le dîner finissait.

— Je ne sortirai pas, répondit Montagny; je me coucherai de bonne heure; je pars demain matin. Vous ferez ma malle pour une absence de huit jours.

— Accompagnerai-je monsieur?

— C'est inutile; vous garderez la maison.

Quand il eut achevé de donner ses ordres, il revint dans son cabinet. A la faveur de sa solitude, il reprit le cours de ses réflexions. Il voulait maintenant rentrer en grâce auprès de madame Rivals et cherchait les moyens de se réconcilier avec elle.

Il eut un moment la pensée de lui écrire une lettre dans laquelle il se rétracterait, lui confesserait, contrairement à la vérité, qu'en lui révélant qu'il possédait les lettres, il avait menti et qu'elles étaient détruites, bien détruites. Il songea aussi à les lui renvoyer afin de lui faire oublier ce que son rôle avait eu d'odieux.

Puis il abandonna ces divers partis, les jugeant inefficaces, trouvant dangereux de se désarmer. Dût-il ne jamais se servir des armes que le hasard lui avait fournies, il lui semblait plus prudent de les garder en son pouvoir.

Accablé de lassitude à la fin de cette journée mouvementée, il ne tarda pas à s'endormir. Sa nuit fut paisible. Aucun mauvais rêve ne le troubla. A son réveil il se sentait plein d'espoir et de courage, se disant qu'après tout, alors même qu'il n'épouserait pas mademoiselle Rivals, il ne serait pas perdu pour cela s'il savait se retirer en galant homme. Mais il ne renonçait pas à l'épouser. Il était convaincu qu'il l'épouserait. Sa conviction se fondait sur ce qu'il savait des sentiments qu'elle lui avait voués. C'est d'elle qu'il attendait le salut.

Elle lui resterait fidèle, d'autant plus fidèle que sa mère n'oserait jamais lui avouer les raisons pour lesquelles elle avait tenté de la détourner de ce mariage.

Au saut du lit, il se mit à son bureau et écrivit à sa fiancée :

« Chère Alberte, une affaire imprévue, relative à la succession de mon père, m'appelle dans le Midi, où mon notaire réclame ma présence immédiate. Pour me trouver au rendez-vous qu'il m'assigne, je suis obligé de partir ce matin, et j'ai le profond regret de ne pouvoir aller prendre congé de vous. Vous devinez sans peine toute la tristesse que j'en éprouve.

» Ce qui me console et ce que j'ai hâte de vous dire, c'est que mon absence sera de courte durée. Je serai de retour à la fin de la semaine et m'empresserai d'aller me mettre à vos pieds. Jusque-là, pensez à moi, ma chère et belle fiancée, comme je penserai à vous.

» Monsieur votre père, que je vous prie d'avertir de mon départ, m'avait autorisé déjà à vous écrire ; j'en profiterai pour le faire au cours de mon voyage. Mais ni les lettres ni les dépêches que vous recevrez n'exprimeront les sentiments de mon cœur tels qu'ils sont en réalité. La tendresse que je vous porte ne saurait se traduire par des mots. Ce n'est que par mes actes, par les preuves incessantes de mon dévouement, par une constante préoccupation de répondre à ce que vous attendez de moi et de vous rendre heureuse, que vous pourrez en mesurer l'étendue.

» A bientôt donc, chère Alberte, croyez à mon immuable fidélité et à mon éternel amour. Votre Roger. »

» *P. S.* — Veuillez offrir à madame votre mère mes regrets, mes excuses et l'hommage de mon filial respect. »

En mettant sa lettre sous enveloppe, après l'avoir relue, il eut un sourire de satisfaction.

— Avec quelques missives pareilles, se dit-il, j'entretiendrai les feux de la petite et la mettrai en état de résister aux efforts que pourra tenter sa mère pour la détacher de moi.

Quelques heures plus tard, il était en route pour la Provence. Il s'était donné sa ville natale pour but de son voyage, quoiqu'il n'y connût plus personne, l'ayant depuis si longtemps quittée et qu'il n'eût rien à y faire, attaché surtout à colorer d'un prétexte plausible son absence.

En y arrivant, il envoya un télégramme à Alberte. Il lui écrivit le même jour et deux fois encore durant son séjour à Aix. Il avait espéré qu'au moins une fois sa fiancée lui répondrait. Mais cet espoir fut déçu, et lorsqu'il s'apprêtait à reprendre la route de Paris, il en était à se demander si ses lettres étaient arrivées à leur adresse et si madame Rivals ne les avait pas arrêtées au passage.

XV

LÉONIDE VENGÉE PAR ALBERTE

Le jour où Montagny quittait Paris, madame Rivals, non encore avertie de son départ, s'était levée plus rassurée et plus résolue que la veille. La nuit lui avait porté conseil. Après les tergiversations dont on a décrit les péripéties, elle s'était arrêtée enfin à un parti décisif.

Elle était de ces femmes qui, placées dans une situation difficile, hésitent longtemps entre les di-

vers moyens qui s'offrent à elles d'en sortir, mais qui, après avoir choisi celui qui leur semble le meilleur, s'y tiennent invinciblement. Elle avait donc résolu de tenter un dernier effort auprès de sa fille en poussant cette fois les confidences jusqu'au point où elle pouvait aller sans se mettre elle-même en cause.

Tout ce qu'elle pourrait dire, de nature à prouver à Alberte qu'elle n'avait rien exagéré en accusant Montagny, elle le dirait. Puis, si sa fille ne se laissait pas convaincre et persistait à vouloir ce mariage qui ne pouvait cependant lui donner le bonheur, c'est à Rivals qu'elle s'adresserait, afin d'obtenir de lui qu'il usât de son influence sur Alberte pour la décider à renoncer à Montagny.

Elle se préparait à l'exécution de ces plans quand la jeune fille entra chez elle. Elle venait de recevoir la lettre de son fiancé, lui annonçant qu'il s'absentait pour quelques jours. Surprise par la nouvelle de ce départ inattendu, Alberte en était toute émotionnée. Quant à la mère, cette nouvelle lui causa une véritable satisfaction. L'absence de Montagny lui laissait le champ libre pour agir. Elle espérait que, lorsqu'il reviendrait, c'est avec l'assentiment d'Alberte qu'elle pourrait lui fermer sa porte et lui signifier la rupture désormais irrévocable.

Alberte lui lut la lettre de Montagny. Elle était toute heureuse des sentiments qui s'y manifestaient, mais troublée aussi par ce départ qui au-

rait dû, lui semblait-il, être précédé d'une visite d'adieu. Que son fiancé eût négligé de venir, elle ne le comprenait pas, et cette circonstance, rapprochée des propos que la veille lui avait tenus sa mère, ajoutait à son mécontentement une visible inquiétude.

Ce qu'elle éprouvait elle ne le cacha pas.

— Pourquoi n'est-il pas venu avant de partir ? demanda-t-elle.

— C'est que peut-être il redoutait des questions auxquelles il n'aurait pu répondre, observa sa mère. Il était prévenu que je ne te laisserais pas ignorer les motifs qui nous obligent à rompre. Il devait s'attendre à ce que tu l'interrogerais et sans doute, il craignait de ne pouvoir se justifier. En partant, il échappe à un interrogatoire et j'ai bien peur, ma pauvre enfant, que cette lettre ne soit un adieu définitif.

— Mais il me dit qu'il m'écrira pendant son voyage, s'écria Alberte; il m'annonce son prochain retour; il me promet d'accourir aussitôt. Est-ce là le langage d'un homme disposé à se retirer?

— Il est bien inutile que tu te le demandes, ma chérie. Quoi qu'il ait voulu dire, quoi qu'il veuille faire, et cette lettre n'eût-elle pas simplement pour but de couvrir honorablement sa retraite, il y a un fait contre lequel toutes ces précautions et toutes ces ruses ne prévaudront pas. Je te le répète, ton mariage avec M. Montagny est impossible; tu

dois y renoncer ; ni ton père ni moi n'y consentirons jamais.

Elle ne l'avait pas dit encore avec tant de force. Cette fois Alberte commença à comprendre que ses parents ne lui permettraient pas d'être juge et qu'elle se trouvait en présence d'une résolution définitive. De ses yeux jaillit un flot de larmes.

— Ce n'est donc pas seulement en votre nom que vous me parlez, maman? C'est aussi au nom de mon père? Il ne m'a rien dit cependant qui me prouve qu'il est du même avis que vous.

— Il ne te l'a pas dit parce qu'il ne sait pas ce que je sais. Lorsqu'il le saura, son avis sera conforme au mien.

Alberte essaya de protester, mais sa protestation ne se manifestait plus avec la même énergie. La persistance de sa mère s'accusait avec trop de vivacité pour ne pas ébranler sa confiance. Quoique non encore résignée à se soumettre, et bien qu'ignorante des griefs invoqués contre Montagny, elle doutait de moins en moins de leur réalité.

— Mais enfin, fit-elle tout à coup, est-il possible, chère maman, que je renonce à un mariage dont j'étais si heureuse, sans qu'on daigne me dire pourquoi on me demande d'y renoncer? Suis-je donc une petite fille? Vous m'avez jugée assez mûre d'esprit pour me marier : comment se fait-il qu'à présent vous me traitiez comme une enfant et que vous me refusiez la révélation que j'ai bien

cependant le droit de connaître, puisque mon avenir en dépend?

A cette question, madame Rivals n'hésita plus.

— J'aurais voulu, dit-elle, ne pas détruire tes illusions, ma chérie. A ton âge, il est doux et bon d'en avoir. J'avais espéré que tu aurais assez de confiance en moi pour céder à mes conseils sans exiger que je te dévoile les motifs qui les justifient. Il me répugnait de mettre au seuil de ta vie le souvenir de la perfidie dont nous sommes, toi et nous, les victimes. Mais puisque tu veux tout savoir, tu sauras tout. Ce n'est pas seulement parce que M. Montagny a dû jadis se marier qu'il est indigne de toi. C'était déjà bien grave qu'il eût aimé ou feint d'aimer une autre femme avant de te connaître; cependant, ce n'est pas pour ce motif que nous aurions rompu si je n'avais la preuve qu'il s'est conduit alors avec une inexcusable mauvaise foi.

— Qu'a-t-il donc fait? demanda Alberte.

— A la veille de son mariage, quand la date en était déjà fixée, quand il avait laissé croire à sa fiancée qu'il la chérissait, il s'est brusquement décidé à renier ses engagements, et pour ne pas se donner l'odieux d'une rupture sans cause, il l'a provoquée en adressant à ses futurs beaux-parents une lettre anonyme dans laquelle il se dénonçait lui-même comme indigne d'entrer dans une honnête famille. Cette lettre qui, pour une part de mensonge, contenait, hélas! une trop grande part

de vérité, a obligé les parents à lui signifier qu'ils ne voulaient plus de lui.

— Mais comment connaissez-vous cette histoire? Etes-vous sûre qu'en vous la racontant on n'a pas calomnié M. Montagny?

— Je la tiens du père de cette malheureuse jeune fille. Il avait lu dans un journal l'annonce de ton mariage. Il est venu lui-même aussitôt me faire cette révélation. Il a considéré comme un devoir, quoiqu'il ne nous connût pas, de ne pas laisser se consommer ton malheur, car, selon lui, ce serait un malheur pour toi d'épouser l'homme dont la conduite misérable a tué sa fille. Elle aimait M. Montagny; elle se croyait aimée de lui; elle n'a pu se consoler d'être abandonnée; la douleur l'a tuée.

De plus en plus l'évidence accablait Alberte; cependant elle tentait encore de ne pas désarmer.

— C'est un grand malheur, soupira-t-elle, que cette jeune fille soit morte et je plains ses parents; mais leur douleur ne les a-t-elle pas égarés? En accusant Roger d'un si grand crime, ne cherchent-ils pas à tirer vengeance de lui?

— Qu'importe s'ils disent la vérité? Ah! mon enfant, si tu avais entendu ce père, si tu l'avais vu comme moi, accablé, brisé, partagé entre l'indignation et la douleur, hors d'état de retenir ses larmes, tu ne douterais pas de sa parole.

— Je voudrais y croire, ma mère; mais je connais Roger, et le rôle odieux qu'on lui prête est

si peu vraisemblable que je ne serai convaincue que si l'on me donne une preuve.

— Elle existe, cette preuve, affirma madame Rivals; c'est la lettre anonyme qu'a écrite M. Montagny.

— Etait-elle de lui? Un autre que lui n'a-t-il pu l'écrire?

— Il a reconnu en être l'auteur.

Un silence succéda à cette déclaration. Comme une forteresse dont les murailles s'écroulent peu à peu sous le feu du canon, la foi d'Alberte s'en allait, par morceaux. Chacune des affirmations de sa mère y faisait une brèche et son jeune amour, en train d'éclore, tombait en ruines.

Le dernier effort de sa résistance s'exprima dans un cri:

— Cette lettre anonyme, je ne croirai qu'elle est de Roger que lorsque je l'aurai vue!

Madame Rivals comprit alors qu'elle avait partie gagnée. Pour que s'achevât la destruction totale des sentiments qu'elle avait été contrainte de combattre après les avoir laissés fleurir, il ne fallait plus qu'un dernier coup.

— Tu veux voir cette lettre, dit-elle; tu la verras et tu verras aussi les parents de la victime de M. Montagny. Après les avoir vus, tu ne me soupçonneras plus de vouloir te tromper.

Alberte s'effondra, agenouillée devant sa mère, la tête sur ses genoux, et, sanglotant, elle murmura:

— Je ne vous soupçonne pas, mère adorée, mais ce qui m'arrive est si affreux que je voudrais être sûre que vous ne vous trompez pas.

Il ne restait plus à madame Rivals qu'à tenir la promesse qu'elle venait de faire, c'est-à-dire à conduire Alberte chez M. Tavers et à obtenir qu'il répétât en sa présence sa dénonciation.

— Habille-toi, dit-elle ; nous allons sortir.

— Où me conduisez-vous ? interrogea Alberte.

— Je te conduis là où t'attend la vérité.

Une heure après, le coupé qui contenait la mère et la fille s'arrêta devant la maison qu'habitaient M. et madame Tavers, dans le quartier des Ternes. Ayant demandé à Alberte de l'attendre un moment dans la voiture, madame Rivals descendit la première et entra seule dans la maison.

Au bruit de la sonnerie d'entrée, papa Tavers apparut sur le seuil. Avant que la visiteuse fût arrivée jusqu'à lui, il la reconnut. Surpris de la voir, il alla à sa rencontre. En quelques mots, elle le mit au courant de l'objet de sa visite. Sa fille refusant d'ajouter foi aux accusations formulées contre Montagny, elle venait demander à M. Tavers d'en mettre la preuve sous les yeux de la jeune incrédule.

— Très volontiers, madame, dit-il ; c'est toujours une grande tristesse pour ma femme et pour moi de remuer ces cruels souvenirs. Mais alors qu'il s'agit de confondre un grand coupable, de l'empêcher de faire une nouvelle victime, nous ne

pouvons hésiter. Où est mademoiselle votre fille?

— Elle m'attend dans la voiture. Avant de vous la présenter, je voulais votre autorisation.

Ils revinrent ensemble vers le coupé. Sur l'invitation de sa mère, Alberte descendit à son tour, et tous les trois se dirigèrent vers la maison, à l'entrée de laquelle madame Tavers les reçut.

Papa Tavers eut vite expliqué à sa femme la raison de cette visite. Elle enveloppa d'un long regard les visiteuses et s'adressant à la plus jeune :

— C'est donc vous, mademoiselle, que ce scélérat voulait tromper, comme il a trompé ma fille? Vous êtes jolie comme elle et vous êtes plus riche qu'elle. Il y avait bien là de quoi exciter ses convoitises et je comprends qu'il ait jeté sur vous son dévolu. Mais le bon Dieu n'a pas permis qu'il arrivât à ses fins.

— C'est vrai que l'intervention du ciel ici est visible, reprit papa Tavers qui s'asseyait après avoir offert des sièges aux dames. Il a voulu que quatre lignes d'un journal tombassent sous mes yeux. Je les ai lues. Elles m'ont dicté mon devoir et je ne regrette pas de l'avoir rempli.

Alberte se taisait, très impressionnée par ce qu'elle voyait et entendait. Madame Rivals prit la parole pour elle.

— Ma fille est telle qu'était la vôtre, madame et monsieur. Elle ne croit pas au mal et quoique accoutumée à ne jamais douter de la parole de sa

mère, elle a supposé, d'ailleurs bien à tort, que j'avais exagéré en lui racontant ce que j'avais appris par vous. Elle craint que vous-mêmes, aigris et déchirés par votre malheur, n'en accusiez à tort M. Montagny.

— Je n'ai dit que la vérité ! s'écria fougueusement papa Tavers. Cet homme est un assassin. Il s'est servi de l'arme des lâches : une lettre anonyme. Voici cette lettre, mademoiselle. Lisez-la. Peut-être l'écriture vous en est-elle connue. Supposerez-vous encore que j'ai exagéré ?

Il l'avait tirée d'un tiroir, cette pièce accusatrice ; il la mit sous les yeux d'Alberte. Les trois années qui avaient passé sur ce papier l'avaient jauni, en avaient blanchi l'écriture et déchiré, çà et là, les bords. Mais tel qu'il était, il fut pour la jeune fille comme une lumière foudroyante à la clarté de laquelle la vérité qui s'en dégageait l'aveugla...

Et ce qui plus encore que cette preuve inéluctable acheva de la convaincre, c'est l'attitude désespérée des deux vieillards qui attendaient silencieusement qu'elle eût fini de lire.

Quand elle leva les yeux, ils y purent voir qu'elle ne doutait plus et s'avouait vaincue. Alors madame Tavers recommença le récit de la triste histoire de sa fille, comment elle avait connu Montagny, par quels procédés il s'était emparé de son cœur et avec quelle perfidie il avait feint d'être ardemment épris ; puis comment un jour il avait

brutalement rompu, sans pitié pour Léonide et sans égard pour ses parents.

Enfin, quand ces confidences furent épuisées, madame Tavers alla prendre sur le piano deux photographies. L'une représentait une belle adolescente de vingt ans, dont un radieux sourire animait le visage.

Elle la montra à Alberte en disant:

— Voilà ma Léonide telle qu'elle était quand ce misérable est entré chez nous.

Elle mit ensuite la seconde sous ses yeux ajoutant:

— Voilà ce qu'il en a fait.

Cette seconde photographie montrait la même adolescente étendue sur un lit tout blanc, jonché de roses et ses traits aux lignes si pures, figés dans l'immobilité de la mort.

Ce fut le coup final. Les visages étaient baignés de larmes. Sur celui des parents se lisait un inconsolable désespoir. Alberte prit dans ses mains les mains toutes ridées entre lesquelles elle voyait trembler ces funestes images et murmura :

— Merci, madame, je prierai pour celle que vous pleurez et je ne lui ferai pas l'injure de lui succéder dans le cœur de l'homme qui l'a trahie.

Peu après, la voiture ramenait chez elles madame Rivals et sa fille. Alberte se faisait violence pour étouffer ses sanglots; sa mère versait sur elle la bienfaisante rosée des douces paroles que trouvent les mères pour consoler leurs enfants.

— Tu es jeune, lui disait-elle; tu avais obéi plus encore aux entraînements de ton imagination qu'à ceux de ton cœur, où l'amour n'a pas eu le temps de prendre racine. Tu oublieras cette épreuve et la vie t'en dédommagera en te donnant bientôt un compagnon digne de toi.

Alberte laissait dire; elle ne protestait pas. Toute sa personne attestait que la légitime indignation qu'éveillait en elle la conduite de Montagny aurait promptement raison de ses sentiments et qu'elle ne succomberait pas, comme la pauvre Léonide, à sa première déception d'amour.

Tout n'était pas fini, cependant. Il fallait maintenant avertir Rivals des dispositions nouvelles de sa fille et se préparer à répondre aux questions qu'il ne manquerait pas de poser, afin d'avoir l'explication d'un changement si peu prévu. Alberte ne voyait aucun inconvénient à lui dire toute la vérité et à lui raconter comment, après avoir cru trouver en Montagny l'époux de ses rêves, elle en était arrivée à se détacher de lui et presque à le mépriser.

Mais sa mère lui objecta les suites funestes qu'aurait pour ce malheureux la rupture, si en en révélant à Rivals les véritables causes elle l'obligeait à le considérer comme un homme indélicat et malhonnête. Il serait alors tout à fait perdu. Les protections qui avaient contribué à sa fortune se retireraient de lui. Robert Valmont lui-même cesserait de l'estimer, et l'effondrement de sa situation

serait la conséquence de la décision d'Alberte.

Madame Rivals ne voulait pas pousser si loin la rigueur. Ayant tout à craindre de cet homme, pour des motifs qu'elle ne pouvait révéler ni à son mari ni à sa fille, elle n'avait aucun intérêt à l'exaspérer ; elle se plaisait à penser qu'avec un peu d'habileté, elle parviendrait à éviter la vengeance dont il l'avait menacée.

Tout en se gardant de trahir les raisons qui la déterminaient à n'agir qu'avec prudence et circonspection, elle insista auprès de sa fille pour que celle-ci colorât d'un prétexte sa décision en en faisant part à son père.

Alberte ignorait la haine. Peut-être même à cette heure, y avait-il dans son cœur moins de ressentiment que de pitié. Elle se rangea donc sans peine à l'avis de sa mère et décida de ne pas ajouter à l'arrêt qu'elle venait de rendre des explications qui consommeraient la perte de Montagny.

Lorsque son père rentra, elle alla vers lui plus câline et plus tendre que de coutume, le contraignit doucement à s'asseoir, se mit sur ses genoux et, lui enlaçant le cou, elle l'embrassa en disant :

— Père chéri, votre fille a une communication très grave à vous faire. Promettez-moi de l'écouter sans vous fâcher.

Il prit d'abord la chose en plaisanterie :

— Voilà un préambule, dit-il, qui ne m'annonce rien de bon. Qu'y a-t-il, mademoiselle?

— Il y a que je vous prie de renvoyer cette bague à M. Montagny et de lui apprendre avec tous les ménagements possibles que je renonce à l'épouser.

Elle avait ôté de son doigt sa bague de fiançailles, une émeraude superbe eutourée de perles fines et la glissa dans la main de son père.

— Que me chantes-tu là ? s'écria-t-il stupéfait...

— Je vous chante la vérité, papa; accusez-moi si vous voulez d'être capricieuse, mobile, fantasque. Il n'en est pas moins vrai que j'ai changé d'avis et que je ne veux pas me marier.

Rivals écarta sa fille de lui et se leva.

— Mais on ne se conduit pas ainsi, gronda-t-il; on n'amène pas un galant homme au point où tu as amené celui-là, pour lui déclarer ensuite, à l'improviste, qu'on ne veut plus de lui.

— Il faudra cependant bien le lui déclarer, objecta Alberte. Je ne serai jamais madame Montagny.

— Pourquoi? Tu as au moins une raison?

— Ma raison est bien simple ; j'ai cru que j'aimerais ce jeune homme, et je m'aperçois que je ne l'aimerai jamais. J'ai été trompée par les apparences. Il m'avait semblé réunir quelques-unes des qualités auxquelles j'attache le plus de prix. Mais en le pratiquant, en le connaissant mieux,

je ne les ai pas retrouvées. Je me suis aperçue que sur beaucoup de sujets nous avons des opinions différentes, et nous accordons si peu qu'il est à prévoir que par la suite, nous ne nous accorderions sur rien. Ne vaut-il pas mieux se séparer lorsqu'il en est temps encore, que de s'exposer à être malheureux ensemble ? Vous ne pouvez ne pas m'approuver, mon père.

— Ce que je n'approuve pas, c'est la légèreté avec laquelle tu as agi. Lorsque tu m'as parlé de ton désir d'épouser Montagny, j'ai dû croire en t'écoutant que ton opinion était définitive. Si j'avais pensé qu'elle fût si fragile, j'aurais agi moi-même avec moins de précipitation.

Madame Rivals, qui n'avait pas assisté à cette partie de l'entretien entra sur ces mots. Son mari l'interpella.

— Saviez-vous ce qu'elle vient de m'apprendre? demanda-t-il en désignant sa fille. Vous avait-elle avertie de ce coup de tête?

— Oui, déclara madame Rivals, elle m'a même consultée.

— Et vous l'approuvez?

— Je lui ai conseillé, et c'était mon devoir, de n'épouser qu'un homme qu'elle pourrait aimer. N'êtes-vous pas de cet avis et lui auriez-vous donné un autre conseil ?

Rivals ne trouva rien à répondre. Sa tendresse pour sa fille était trop entière, il s'était toujours trop appliqué à lui plaire en tout pour tenter

de la contraindre. Mais il n'était pas satisfait.

— Tout de même, fit-il, me voilà, moi, dans un grand embarras. Que vais-je lui dire à ce garçon? Comment lui expliquer sans m'exposer à l'offenser ?...

Alberte l'interrompit.

— Ce que je fais, père, d'autres jeunes filles l'ont fait comme moi sans avoir l'intention de causer un chagrin ou de témoigner du mépris. Vous saurez bien trouver de bonnes raisons pour que M. Montagny ne s'offense pas.

— Il a d'ailleurs trop besoin de vous, intervint madame Rivals, pour ne pas se résigner à ce qui est d'ailleurs inévitable. Le plus simple serait de lui écrire...

— J'aime mieux lui parler, déclara Rivals; en lui parlant, j'adoucirai la rigueur de la décision plus que je ne pourrais le faire en lui écrivant. J'attendrai son retour.

Les choses restèrent ainsi décidées. L'attitude d'Alberte ce jour-là fit croire à ses parents qu'elle prenait son parti de la rupture. Mais le lendemain, lorsqu'elle parut devant eux, son visage trahissait si visiblement le désarroi de son âme qu'ils s'en inquiétèrent. Rivals fut d'avis qu'il serait bon de la faire voyager.

Il proposa d'aller passer quelques jours à Biarritz; il était disposé à l'accompagner en attendant que madame Rivals, qui invoquait divers prétex-

tes pour ne pas quitter Paris, pût aller les rejoindre.

En ces conditions, il fallait bien se résoudre à écrire à Montagny. C'était d'autant plus nécessaire qu'il était arrivé successivement trois lettres de lui, qui révélaient toute sa quiétude et combien il était loin de supposer qu'en son absence, l'échafaudage de ses combinaisons tombait en ruines.

Une lettre alla donc lui porter à Aix la décision des Rivals. Mais lorsqu'elle arriva, il était déjà parti, et c'est à Paris où elle lui était renvoyée qu'il allait en avoir connaissance au lendemain de sa rentrée chez lui.

XVI

UN RETOUR QUE N'AVAIT PAS PRÉVU MONTAGNY

Vers cinq heures de l'après-midi, au déclin du jour, le paquebot *Péluse*, venant d'Alger débarquait ses passagers à Marseille. L'un d'eux, un homme portant allègrement la cinquantaine visible seulement à ses cheveux et à sa moustache qui commençaient à grisonner, laissant son domestique s'occuper de ses bagages, après lui avoir donné l'ordre de les transporter à la gare où il de-

vait prendre le rapide de Paris, se dirigea vers les bureaux de la Poste.

Sa mine fière, son allure délibérée, la rosette qui étoilait sa boutonnière désignaient si clairement un officier de haut grade, malgré sa tenue civile, que les gens groupés autour du guichet de la poste restante s'écartèrent pour lui faire place, sans lui laisser le temps de leur demander de le laisser passer avant son tour.

Il remercia d'un geste et montrant à l'employé sa carte, il réclama une lettre qui devait être arrivée pour lui. Sur cette carte il y avait ce nom : « Général, marquis de Saint-Jeoire. » L'employé procéda à la recherche, trouva la lettre et la remit. Se retirant à l'écart, le général la lut.

Elle était ainsi conçue :

« Mon ami cher, mettez-vous en route sans retard après m'avoir télégraphié à l'orphelinat de Popincourt pour me dire où vous descendrez en arrivant à Paris. Je vous ferai savoir si vous pouvez venir chez moi ou si c'est moi qui dois aller chez vous. — Denise. »

Il rédigea séance tenante son télégramme :

« Je serai demain matin au Grand-Hôtel. — Albert. »

Après l'avoir expédié, il gagna pédestrement la gare quoiqu'il eût près de trois heures devant lui avant le départ du train. Il ne voulait pas se mon-

trer dans Marseille où il aurait pu être rencontré par quelques-uns de ses anciens camarades de régiment, qui y tenaient garnison.

En recevant à Alger l'appel de madame Rivals, il n'avait pas hésité à y répondre. Pour qu'elle le mandât de façon si pressante et désirât le revoir, alors que depuis près de dix-huit ans, elle le tenait volontairement éloigné d'elle, il fallait qu'elle eût des motifs bien graves, peut-être même qu'elle courût quelque péril. Plus il approchait du terme de son voyage et plus augmentait l'anxiété que cette dépêche mystérieuse avait éveillée en lui.

A cette anxiété s'ajoutait l'émotion qu'il devait nécessairement ressentir au moment de se retrouver en présence de cette femme qu'il avait tant aimée, qu'il chérissait toujours, malgré le temps et la distance, avec la même ardeur, et de cette jeune fille qu'il ne connaissait pas, dont tous les ans une lettre affectueuse de son amie venait lui vanter les progrès, la grâce, la beauté, l'âme charmante et dont il se savait le père.

Tous ces souvenirs du passé subitement ranimés par l'appel de madame Rivals lui revenaient en foule. A l'idée de la revoir, il était bouleversé, se demandant avec une vivacité poignante quelles causes inattendues rendaient tout à coup nécessaire sa présence à Paris.

Il se forgeait mille suppositions, prêt à tout pour porter secours à son amie, si elle avait besoin de lui, se plaisant à penser que leur réunion

accidentelle serait le point de départ de réunions nouvelles et plus fréquentes.

En arrivant à la gare, il s'enquit d'une place de coupé. On put lui en assurer une, quoiqu'il dût y avoir ce jour-là encombrement de voyageurs. Mais, on le prévint qu'il ne serait pas seul. Dans l'unique coupé qui restât disponible, une place avait été retenue. Il dut se résigner au voisinage d'un compagnon. Jusqu'au départ du train, il erra autour de la gare ; puis il dîna au buffet et alla enfin occuper la place qui lui était réservée.

L'inconnu avec lequel il devait faire route était déjà installé. C'était un jeune homme dont le visage, les manières et la voix le prévinrent en sa faveur. Lui-même s'installa pour la nuit, après avoir échangé avec son compagnon quelques paroles de politesse ainsi qu'il convient entre gens à qui les circonstances imposent un long tête-à-tête.

Quoique le général ne fût de sa nature ni parleur ni communicatif, il ne laissa pas d'être bientôt séduit par la bonne grâce de son compagnon.

Ils ne s'étaient nommés ni l'un ni l'autre et chacun d'eux ignorait à qui il avait affaire. Mais, il y a entre gens de même éducation et de même milieu social une sorte de franc-maçonnerie qui les fait promptement se deviner. Ils avaient allumé des cigares et causaient.

Si le général parlait peu, en revanche, son compagnon parlait beaucoup, comme désireux de se

faire connaître et de donner de lui à son voisin de hasard l'opinion la plus favorable. A la clarté de la veilleuse de nuit, la conversation qui s'était engagée entre eux, banale d'abord, devint peu à peu cordiale et confiante.

Le voisin du général était familiarisé avec la vie de Paris, il comptait dans la société de nombreuses relations, il s'occupait lui-même de grandes affaires. Il donna à entendre en passant qu'il était à la veille de se marier et il affecta de prononcer comme sans intention quelques noms — des noms d'amis — propres à marquer que ces relations étaient toutes choisies et distinguées.

L'un de ces noms, celui du banquier Rivals, frappa le général.

— Vous êtes en rapports avec Rivals ? interrogea-t-il.

— Je dois épouser sa fille.

— Alors vous êtes M. Roger Montagny ?

— Vous connaissez mon nom ?

— J'ai lu dans les journaux la nouvelle de votre mariage.

Dès ce moment, Montagny devint pour M. de Saint-Jeoire un sujet d'observations et d'étude. Ce jeune homme que le hasard mettait sur sa route allait devenir l'époux de cette délicieuse Alberte dont le nom lui rappelait les plus belles heures de sa vie et qui lui tenait aux entrailles. La rencontre était bien pour l'étonner et pour l'émouvoir. Cependant, il sut le dissimuler et si sa voix,

ses questions, toutes ses paroles trahirent une bienveillance plus marquée pour Montagny, il s'abstint de lui faire part des raisons dont elles s'inspiraient.

Il n'avait rien fait pour provoquer les confidences de son compagnon; il n'eut rien à faire pour les rendre plus complètes. Montagny semblait s'être emballé en parlant de sa fiancée. Dans la chaleur qu'il mettait à vanter ses mérites et à chanter ses louanges, le général ignorant les incidents qui venaient de décider les Rivals à rompre le mariage de leur fille, ne put voir qu'un louable témoignage des sentiments d'un fiancé ardemment épris.

Ce qu'il ne devina pas, ce qu'il ne pouvait deviner, c'est que les confidences de Montagny étaient calculées. Sans savoir encore à qui il avait affaire, il flairait dans le général un homme du monde et se plaisait à lui parler de son mariage comme d'une chose définitivement décidée, se flattant de l'espoir que plus il en parlerait, que plus il en répandrait la nouvelle et plus, il en assurerait la réalisation.

Vers minuit, M. de Saint-Jeoire fit remarquer que le moment était venu de dormir. Il prépara sa couchette, s'y allongea une couverture sur ses jambes et ferma les yeux. Montagny ne se hâta pas de l'imiter. Il était intérieurement trop agité pour avoir envie de dormir. Le silence gardé par Alberte, depuis qu'il l'avait quittée, le préoccupait

et le tourmentait. Il s'inquiétait d'être sans nouvelles et son imagination enfiévrée s'abandonnait à toutes les suppositions.

Qu'allait-il apprendre en arrivant à Paris? Ses menaces avaient-elles intimidé madame Rivals? Etait-elle résolue à les braver? S'était-elle, au contraire, résignée à la soumission, à laisser le mariage s'accomplir? Cette incertitude était torturante. Les hypothèses diverses et contradictoires qu'elle lui suggérait le mettaient hors d'état de trouver un moyen de sortir de peine.

Lorsqu'il s'arrêtait à celle d'une rupture, ce qu'il ressentait le plus vivement, c'était un besoin de se venger, de ne pas tolérer que les manœvres dont il était victime demeurassent impunies. Le sommeil vint enfin interrompre ses réflexions; il fit comme son compagnon et ne tarda pas à s'endormir.

Il ne se réveilla qu'au jour. On approchait de Paris. Il y eut encore quelques propos échangés entre les deux voyageurs. Mais leur entretien n'eut pas le même caractère de confiance que la veille, comme si, au moment de se séparer, ils eussent eu l'un et l'autre la conviction qu'ils ne se reverraient pas. Cependant, avant de descendre de wagon, ils se donnèrent leur carte.

Montagny sut alors qu'il avait voyagé avec un des plus brillants généraux de l'armée française. Il en fut vivement flatté sans attacher d'ailleurs à la rencontre aucune importance. Il ne se doutait

pas qu'il allait se retrouver en présence du général dans la circonstance la plus grave de sa vie.

Son domestique était venu l'attendre avec une voiture.

— M'apportez-vous mes lettres? lui demanda-t-il.

Le domestique lui remit un volumineux courrier, papiers d'affaires, félicitations, offres de fournisseurs que lui attirait la nouvelle de son mariage, mais aucune lettre d'Alberte ou de ses parents. Violemment déçu et plus inquiet que jamais, il rentra chez lui de fort méchante humeur.

Son premier soin fut de téléphoner à Robert Valmont sous prétexte de lui annoncer son retour, mais en réalité parce qu'il espérait obtenir par lui quelque information intéressante. Ce fut un domestique qui lui répondit. M. Valmont était sorti de bonne heure et cette source de renseignements lui fut fermée.

Il n'avait plus qu'à se présenter à l'hôtel Rivals. Mais là, une nouvelle déception l'attendait. Le portier lui apprit que le banquier et sa fille avaient quitté Paris. Montagny insista pour voir madame Rivals. Autre déconvenue. Madame Rivals était souffrante et ne pouvait le recevoir.

— Je suis condamné, pensa-t-il. On m'a condamné sans m'entendre, c'est la mort sans phrases.

Il ne fut pas maître de sa colère. Dans la loge du portier, il écrivit un court billet à madame Rivals.

« Votre conduite envers moi, madame, est indigne. Elle constitue une offense que je ne subirai pas sans protestations. Vous savez quelles armes j'ai dans les mains. Il dépend de vous que je n'en fasse pas usage. Je veux espérer encore que vous ne me contraindrez pas à m'en servir et que vous vous prêterez à une entrevue nécessaire. J'attendrai jusqu'à demain votre réponse ; elle décidera de ma conduite. »

Il signa cette menace de ses initiales, la glissa sous une enveloppe et après s'être assuré qu'elle allait être remise à son adresse, il s'éloigna la rage dans le cœur. C'était l'heure de la Bourse ; il s'y rendit, désireux d'échanger quelques mots avec Robert Valmont. Il reçut de lui l'accueil auquel il était accoutumé ; mais les paroles qu'il entendit étaient des condoléances. L'agent de change savait déjà, et par conséquent d'autres aussi, que les Rivals avaient renoncé à marier leur fille. Il ne connaissait pas la cause de leur décision et n'en accusait que le caprice d'Alberte.

Montagny comprit alors que tout en empêchant le mariage, madame Rivals cherchait à le ménager lui-même. Il se rappela qu'elle lui avait promis de tout faire pour que la rupture ne le déconsidérât pas parmi les gens d'affaires au milieu desquels il vivait. Elle lui tenait parole. Mais cette précaution n'atténuait en rien la cruelle rigueur de l'arrêt.

— Puisque vous ne vous mariez pas, dit Valmont à Montagny, vous me restez, mon ami. Votre place est toujours chez moi. Venez la reprendre dès que vous serez remis de la tristesse où vous a jeté ce qui vous arrive.

Il remercia en s'engageant à réintégrer bientôt son emploi. Mais il n'y était pas encore décidé. Si réelle que fût sa défaite, il ne voulait pas la croire définitive et sans remède tant que la décision dont il était victime ne lui aurait pas été signifiée par Rivals. Le silence que gardaient envers lui Alberte et ses parents l'exaspérait et en même temps lui laissait un espoir.

Dans la soirée, la sentence qu'il redoutait lui arriva. C'est Rivals qui la lui envoyait en des termes dont la forme affectueuse, propre à ménager ses susceptibilités, ne dissimulait pas le caractère irrévocable.

— C'est la guerre ! s'écria-t-il ; ils l'auront voulue ou plutôt c'est cette femme qui l'aura voulue. Tant pis pour elle !

Tandis que Montagny était ainsi précipité du haut de ses rêves, le général de Saint-Jeoire se préparait à revoir madame Rivals. Quelques heures après son arrivée à Paris, il avait reçu un billet qui lui donnait rendez-vous chez elle, dans l'après-midi. Elle lui disait :

« Ma fille et mon mari sont absents, J'ai le bonheur de pouvoir vous recevoir chez moi et de pouvoir causer librement avec vous. »

Ce vaillant soldat que sa vie et son métier avaient souvent exposé à de redoutables périls, les avait toujours affrontés avec plus de bravoure qu'il n'en montrait au moment de se retrouver en présence de son amie. Le cœur lui battait ferme quand il descendit de voiture à la porte de l'hôtel Rivals.

Il y était venu jadis et chaque fois, tout vibrant de l'amour qui l'unissait à cette femme et des espoirs qui lui montraient alors sa propre existence à jamais enchaînée à celle de la divine créature dont il était épris. Puis la tourmente s'était déchaînée. Elle avait passé, dévastatrice, sur son bonheur. Elle avait tout ravagé, tout brisé et substitué aux ivresses de l'amour heureux la désolation des ruines.

Mais ce qu'elle n'avait pu détruire, c'était l'amour lui-même, cette immense tendresse allumée en lui le jour où il avait connu madame Rivals. Le culte qu'il lui avait voué, le dévouement qu'il lui avait promis, ni la séparation, ni l'âge n'étaient parvenus à les ralentir. Malgré tout, il demeurait tel qu'il était lorsqu'il avait juré à madame Rivals de lui consacrer toute sa vie.

Ces sentiments non seulement l'animaient encore, mais semblaient le subjuguer plus fortement alors qu'il se préparait à la revoir. Comment allait-il la retrouver? Quelle impression produirait-elle sur lui? Qu'avait-elle gardé de sa beauté d'autrefois? Serait-il déçu en la revoyant? Autant de

questions qui redoublaient son émoi et activaient les battements de son cœur.

En entrant dans la maison, il avait fait passer sa carte. Il attendait le retour du valet de pied chargé de la porter lorsque, du haut de l'escalier, une voix qui le fit tressaillir laissa tomber ces mots :

— Qu'il monte, qu'il monte ! Montez, mon cher général.

Il la reconnaissait, cette voix ; c'était toujours la même, toujours aussi caressante, toujours aussi harmonieuse. Il leva la tête et il vit sur la dernière marche, penché à la balustrade, un visage où il put lire que tout ce qu'il éprouvait, son amie l'éprouvait aussi.

Il monta lestement, comme à l'assaut. Sa main tomba dans celle qui lui était tendue et qui se referma pour l'entraîner jusque dans un salon où ils se trouvèrent seuls. Alors l'impérieux attrait auquel ils ne résistaient plus fut plus fort que leur volonté. Avant de s'être rien dit, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Ce fut comme une reprise de possession, résultant fatalement de leur impuissance à se défendre contre le charme que réciproquement ils subissaient.

— Denise, chère Denise, ma bien-aimée ! murmurait M. de Saint-Jeoire.

Et elle, la tête sur son épaule, répétait doucement :

— Albert ! cher Albert !

Puis, lui livrant toute sa pensée, elle osa lui dire que bien souvent elle l'avait appelé, que bien souvent saisie du besoin de le voir, de lui parler, de sentir autour de son cou la chaîne de ses bras, elle avait dû se faire violence pour ne pas tout quitter afin de le rejoindre. Elle l'aimait toujours, toujours avec la même ardeur ; elle était sûre qu'il l'aimait de même ; et de ne pouvoir le lui dire, elle le considérait comme un sacrifié.

L'étreinte fut longue. Peu à peu, elles les entraînait sur la pente glissante au bout de laquelle les anneaux du passé se renoueraient, s'ils n'avaient le courage de réagir contre eux-mêmes. Là était le danger; tout à coup, clairement, ils le virent.

Madame Rivals fut la première à se dégager de cette étreinte fiévreuse.

— Assez, assez ! fit-elle d'un accent révélateur de sa défaillance. De grâce, Albert, épargnez-moi. Ayez pitié de ma faiblesse. Ne m'obligez pas à rougir devant notre fille.

Les bras d'Albert se détendirent. Mais ses mains gardèrent celles de Denise, qu'il avait laissée s'écarter de lui.

— Permettez au moins que je vous regarde, que je m'assure que vous êtes toujours vous; près de moi vous êtes en sûreté. Vous savez bien que votre volonté sera toujours la mienne.

A se contempler ainsi, peu à peu, ils s'apaisèrent.

— Vous avez voulu me parler, reprit-il alors ; me voilà.

— Le récit que j'ai à vous faire est un peu long, commença madame Rivals. Asseyez-vous là, près de moi et accordez-moi toute votre attention. L'heure est grave, Albert, et ce ne sera pas trop de toute notre prudence ni de toute notre sagesse pour nous tirer tous les deux des circonstances difficiles où nous nous trouvons.

Il obéit et se mit à côté de madame Rivals, la tenant captive sous son regard qui ne se lassait pas de l'admirer. Elle commença alors pour lui l'histoire de ses relations avec Montagny, de leur origine, des incidents qui les avaient traversées et de leurs conséquences. Il sut comment Denise Rivals avait connu le commis des Postes. Elle lui apprit comment, sans s'en rendre compte, elle était devenue victime de sa confiance dans ce jeune homme, ce qu'elle avait fait pour lui, comment, grâce à elle, il était entré en relations avec Robert Valmont d'abord, avec Rivals ensuite, comment il avait su capter la faveur d'Alberte et enfin les causes pour lesquelles, le mariage étant décidé, elle s'était trouvée dans la nécessité d'intervenir à ses risques et périls pour l'empêcher, s'exposant ainsi à la vengeance de Montagny.

Au cours de cette narration, elle ne l'avait pas nommé. Ce ne fut qu'en finissant qu'elle le nomma.

Le général sursauta :

— Quel nom avez-vous prononcé là ? s'écria-t-il...

— Montagny, Roger Montagny, répéta Denise.

— Mais je connais ce monsieur; je le connais, j'ai voyagé cette nuit avec lui. Nous nous sommes rencontrés à Marseille; il avait fait ma conquête. Comment ai-je pu me tromper à ce point ? C'est un forban, un vrai forban.

— Je suis bien obligée d'en convenir, avoua madame Rivals. Le service qu'il m'a rendu explique seul que j'aie pu le tenir pour un honnête homme et que je n'aie pas été frappée par certains de ses actes qui, dès le début de nos relations, auraient dû m'ouvrir les yeux.

— C'est une erreur que d'autres que vous auraient pu commettre, répondit le général. Il est habile, dépourvu de préjugés et je comprends trop que vous soyez tombée dans le piège qu'il vous tendait. Il faut cependant en sortir, déclara le général en se levant. Pendant quelques minutes il resta silencieux, marchant la tête penchée en proie à ses réflexions. Il reprit ensuite : — Je ne vois qu'un moyen, c'est que vous me chargiez au titre d'ami de faire auprès de lui une démarche.

— Elle échouera, répliqua madame Rivals. Je n'ai rien à attendre de la générosité de M. Montagny. Il est venu tout à l'heure; sa visite a précédé la vôtre. Comme j'ai refusé de le recevoir, voici les quelques lignes qu'il m'a écrites.

Elle mettait en même temps sous les yeux de

son ami le billet laissé par Montagny chez le portier.

— Un ultimatum, une mise en demeure, une véritable déclaration de guerre... Décidément le personnage est complet.

— Je vis depuis huit jours sous cette menace, continua madame Rivals. Vainement, je me demande comment je peux en conjurer les effets. Si elle est exécutée, je suis perdue. Mon mari saura tout ce que nous avons pu lui cacher jusqu'ici, tout ce que, dans l'intérêt même de notre fille, il devrait toujours ignorer; et ce qu'il y a de plus affreux, c'est que le danger suspendu sur ma tête, sur celle d'Alberte, l'est aussi sur la vôtre, mon ami. M. Montagny ne sait pas encore à qui étaient adressées les lettres qu'il a dérobées; il ne vous soupçonne pas; mais s'il fait à mon mari les révélations qu'il annonce, celui-ci devinera la vérité. Il sera repris de ses anciens soupçons et c'est votre nom qui naturellement se présentera à son esprit.

— C'est à prévoir, remarqua philosophiquement Albert.

— Il était donc nécessaire que vous fussiez averti de ce qui se prépare, déclara madame Rivals; c'est pour vous en avertir que je vous ai mandé. J'ai espéré aussi que vous m'aideriez à trouver un moyen de salut.

— Je n'en vois qu'un. Mais il est radical, et c'est le seul d'ailleurs qu'on puisse employer con-

tre le bandit auquel nous avons affaire. J'irai le provoquer et je le tuerai.

— A moins qu'il ne vous tue, protesta fougueusement Denise en se précipitant sur Albert comme si déjà elle voyait dans ses mains une arme meurtrière et voulait la lui arracher. Un duel est impossible. S'il y avait une victime, son souvenir mettrait éternellement dans ma vie un remords. Je vous supplie de me l'épargner. Renoncez à vous battre, je ne veux ni vous perdre ni que cet homme, si coupable qu'il soit, tombe sous vos coups.

— Mais alors que faire ? interrogea le général. Vous êtes convaincue qu'il ne vous restituera pas vos lettres et vous me défendez de le mettre hors d'état de s'en servir. A quoi puis-je vous être bon ?

Madame Rivals eut un élan vers lui. A demi-voix, comme si elle redoutait que quelqu'un entendît l'aveu qu'elle ne pouvait retenir, elle lui dit :

— A quoi vous pouvez être bon ? Vous le demandez ? N'est-ce donc rien pour moi de savoir qu'en ce grand péril, vous êtes à mon côté et que si mon mari me chassait, vos bras m'offriraient un refuge.

Sans répondre, il les lui ouvrit et de nouveau, elle s'y jeta comme tout à l'heure, quand il était entré, lui marquant de la sorte qu'elle le considérait comme son ami le plus cher et le plus sûr,

le seul par qui elle pût être dédommagée de tout ce qu'elle était menacée de perdre.

Mais ces explications émouvantes ne leur apportaient pas la solution qu'ils cherchaient. Longtemps encore ils discutèrent. Puis ils tombèrent d'accord qu'il fallaitt enter une démarche nouvelle auprès de Montagny et essayer d'obtenir qu'il restituât les lettres. Peut-être ne refuserait-il pas au général ce qu'il avait refusé à Denise.

M. de Saint-Jeoire voulait aller chez lui. Elle s'y opposa. Elle redoutait qu'une querelle éclatât entre eux et rendît une rencontre inévitable. Puisque l'absence de sa fille et de son mari lui assurait pour quelques jours la liberté de ses mouvements, elle exigeait que l'entrevue eût lieu chez elle et en sa présence.

Le général y consentit. Sur son conseil, elle manda Montagny pour le lendemain dans la matinée. Mais tout en se prêtant à cette tentative, M. de Saint-Jeoire ne dissimula pas à son amie que, comme elle, il n'en espérait rien.

— Toute la conduite de cet homme, dit-il, révèle une âme scélérate. Il ne cédera pas plus à mes prières qu'il n'a cédé aux vôtres. Soyez convaincue, ma pauvre amie, que si vous voulez être à l'abri de ses coups, il faudra recourir aux moyens violents et c'est bien pour vous plaire que je consens à essayer d'en employer un autre. Il échouera, vous l'avez dit vous-même.

— Nous serons alors dans le cas de légitime dé-

fense, répondit madame Rivals, et, quoi qu'il arrive, ma conscience sera en repos.

Lorsque madame Rivals eut rédigé le billet qu'elle destinait à Montagny et chargé M. de Saint-Jeoire de le mettre à la poste afin qu'il arrivât à son adresse le lendemain matin, ils renoncèrent à parler plus longtemps de ces tristes choses. Mais ils ne se séparèrent pas sur-le-champ. Ils en avaient tant d'autres à se dire, alors que depuis dix-huit ans ils ne s'étaient vus !

XVII

LE MOT DE LA FIN

Après sa visite à l'hôtel Rivals, Montagny était revenu chez lui furieux d'avoir été éconduit, ne se dissimulant pas que la décision qui lui avait été signifiée par le père d'Alberte rendait vaines ses menaces, quant au résultat qu'il poursuivait. La conduite de madame Rivals envers lui prouvait qu'elle n'en avait pas peur et qu'elle était résolue à les braver, si désastreuse que pussent être les suites de sa décision. Il n'était donc pas plus avancé à son retour qu'il ne l'était au moment de son départ. Il regrettait de s'être absenté, d'avoir

déserté le combat, et de nouveau, il se demandait ce qu'il allait faire.

Armé, il l'était, et terriblement. D'un mot il pouvait perdre son alliée d'hier, devenue son ennemie d'aujourd'hui ; mais il en revenait toujours à cette pensée dont il ne parvenait pas à se délivrer, que l'arme qu'il tenait dans les mains n'était pas moins dangereuse pour lui que pour elle. Ce n'est pas de s'en être servi, d'avoir détruit le foyer de Rivals, déshonoré sa femme, compromis l'avenir d'Alberte qui assurerait son mariage.

Les perspectives à l'aide desquelles il avait tenté d'épouvanter madame Rivals étaient restées sans effet. C'était une mère résolue à s'immoler au bonheur de sa fille. Il n'avait rien à en attendre ; elle ne céderait pas et c'est sans profit pour lui qu'il aurait joué un rôle odieux.

Si ces réflexions, en se multipliant, accusaient à ses propres yeux son impuissance, elles ne dissipaient pas la violente irritation dont il demeurait la proie en constatant qu'après s'être donné tant de peine, qu'après avoir caressé tant d'espoirs, il était venu échouer au port. Tout en comprenant l'inefficacité de sa vengeance, il n'était pas encore disposé à y renoncer.

S'il hésitait à l'accomplir sur-le-champ, c'est qu'il la redoutait pour lui-même. Il n'eût pas hésité s'il avait trouvé le moyen de l'assouvir en épargnant Alberte et son père. A eux, il n'en voulait pas ; il n'en voulait qu'à la mère dont l'inimitié

brusquement déchaînée, au mépris du service rendu, déjouait ses projets. Qu'elle lui échappât alors qu'il avait cru la tenir, l'atteignait dans son orgueil en même temps que dans sa fortune, l'humiliait, et violent, emporté, tel enfin qu'il s'est révélé au cours de ce récit, le rendait incapable de se maîtriser.

La soirée qu'il passa seul, en tête-à-tête avec les pensées mauvaises que lui suggérait la crise qu'il traversait, la nuit qu'il trouva démesurément longue, ne changèrent rien à ses dispositions.

Le matin le retrouva jouet des mêmes perplexités. Il s'agissait de savoir si madame Rivals allait lui répondre et ce qu'elle lui répondrait. Il s'était à maintes reprises posé cette question. Il se la posait encore, lorsqu'au saut du lit il reçut son courrier. La réponse qu'il attendait s'y trouvait. Il s'empara fiévreusement du pli sur lequel il venait de reconnaître l'écriture de madame Rivals ; il l'ouvrit ; ses yeux en dévorèrent le contenu.

— Elle met les pouces ! s'écria-t-il, se parlant à lui-même.

Il en était tout ragaillardi. Mais la présence de son valet de chambre, qui tournait autour de lui et avait pu l'entendre, l'obligea à se contenir. D'ailleurs, son contentement fut de courte durée. Que prouvait cet appel, sinon que madame Rivals voulait une fois encore tenter de le fléchir, peut-être même d'acheter son adhésion ? Ce n'était pas le remettre en possession de tout ce qu'il avait

perdu, et l'avance qui lui était faite ne lui rendait pas l'espoir de le recouvrer.

Le rendez-vous auquel on le conviait était pour dix heures. Il n'avait que le temps. Cependant, avant de sortir, il tira du coffret où il les tenait enfermées les lettres de madame Rivals à son amant. Depuis le jour où il les avait volées, il ne les avait pas relues; il voulait se rafraîchir la mémoire, les y remettre avec leurs propos passionnés et brûlants, afin d'y puiser des arguments décisifs pour le débat suprême.

— Il faut qu'elle soit folle, cette femme, pensa-t-il, de s'être déclarée mon ennemie, alors qu'elle sait que je tiens ces papiers et par conséquent le secret de sa vie.

Il les avait mis dans sa poche. Peut-être serait-il utile de les avoir sur lui et de pouvoir les montrer au bon moment. Puis il se ravisa, se disant qu'il allait être sans doute l'objet de supplications, le témoin d'un désespoir de femme, et que madame Rivals, sincère ou comédienne, se livrerait devant lui à toutes les manifestations propres à l'émouvoir. Pour la première fois, il se défiait de lui-même; il craignait de se laisser apitoyer, de se laisser arracher ces lettres terribles; il ne voulait pas s'exposer à être la dupe des surprises du cœur et à abandonner à son ennemie les pièces accablantes dont il pouvait tirer parti. Il les déposa dans le coffret, où elles avaient si longtemps dormi, et il courut au rendez-vous, après s'être mis

hors d'état de céder à un mouvement généreux.

— Madame attend monsieur, lui dit le portier de l'hôtel Rivals, en le voyant.

Sur-le-champ, on le pria de monter. Il croyait la trouver seule et tomba de son haut lorsque, à côté d'elle, il aperçut son compagnon de voyage, le général de Saint-Jeoire.

Malgré son étonnement, après s'être incliné devant madame Rivals, il alla vers lui, la main tendue. Le général mit la sienne derrière son dos.

— Vous refusez ma main ? fit-il blessé.

— Je dois vous la refuser tant que je ne saurai pas si j'ai affaire à un honnête homme, répliqua durement M. de Saint-Jeoire.

Montagny était devenu blême, non qu'il se fût alarmé de cet accueil, mais parce qu'il ressentait vivement l'injure qui lui était faite.

— Vous avez tort de me parler ainsi, général, dit-il avec arrogance. J'ignore pourquoi et à quel titre vous êtes dans cette maison. Mais si comme j'ai lieu de le supposer, vous y êtes pour assister madame de vos conseils et l'aider à obtenir de moi que j'adhère à ses propositions, c'est m'y mal préparer que de me traiter ainsi que vous le faites.

— Il dépend de vous, monsieur, que je vous traite autrement, répliqua M. de Saint-Jeoire. Comme vous l'avez deviné, madame Rivals a désiré que je fusse à son côté dans les circonstances présentes. Quelle que doive être l'issue de cet entretien, il fallait qu'il y eût un témoin ; il fallait

aussi que cette noble femme, menacée par vous, eût un défenseur. Pour vous et pour elle, je souhaite que lorsque nous nous séparerons, vous ayez, par votre conduite, modifié l'opinion défavorable que m'a donnée de vous ce qu'elle m'a raconté.

D'abord déconcerté par cette réponse, Montagny bien vite se ressaisit. Dans sa poitrine battait une âme pervertie ; mais ce n'était pas un lâche. L'accueil qu'il recevait avait réveillé ses instincts combatifs.

— Finissons-en. Vous m'avez appelé ; que me voulez-vous ?

C'est à madame Rivals qu'il avait adressé cette question ; c'est M. de Saint-Jeoire qui répondit :

— J'irai droit au but. Vous avez en votre possession des lettres qui ne vous appartiennent pas. Il importe à madame Rivals qu'elles lui soient restituées. Elle vous les a déjà réclamées et vous les lui avez refusées. Je suis chargé par elle de vous demander si, oui ou non, vous voulez les rendre.

— Les rendre ! jamais ! déclara Montagny.

Il lança ce refus sans en calculer les suites, sous le coup de l'irritation que lui avait causée l'accueil du général. Puis, tenant à le justifier, il poursuivit :

— J'ai été de la part de madame l'objet de la plus noire ingratitude. Si, depuis près de vingt ans, elle vit en repos, honorée, en possession de l'estime générale ; si elle a pu faire élever par son

mari une fille qui n'est pas de lui et qu'il croit la sienne, c'est à moi qu'elle le doit. Ce service, elle était tenue de ne jamais l'oublier.

— Je crois vous l'avoir payé, monsieur, interrompit avec douceur madame Rivals. J'ai fait tout ce que vous avez souhaité ; vous occupiez une situation bien humble, quand je vous ai connu ; grâce à moi, vous en occupez une dont les plus exigeants seraient satisfaits ; vous étiez pauvre, menacé de le demeurer toujours, et vous êtes sur le chemin de la fortune ; tout cela est mon œuvre ; oui, j'ai le droit de dire que je vous ai payé.

— Pas assez à mon gré, reprit Montagny. Un jour est venu où vous pouviez couronner cette œuvre, dont vous parlez. Vous m'avez promis de la couronner. Vous m'avez accordé la main de votre fille.

— Je ne savais pas alors de quoi vous étiez capable.

Il n'entendit pas, ou feignit de ne pas entendre. De plus en plus excité, il continuait :

— Puis, brusquement, vous avez détruit de vos mains ce que vous aviez fait, vous avez repris votre parole et après avoir encouragé mon amour, vous avez voulu me contraindre à y renoncer. Sans m'avertir, sans crainte de me causer un dommage irréparable, sans craindre aussi de me déchirer le cœur, vous avez détaché votre fille de moi ; vous l'avez décidée à me fuir ; vous m'avez aliéné les bonnes grâces de M. Rivals.

— J'ai rempli mon devoir. Ce que j'ai fait, je le ferais encore.

— Oui, vous êtes impitoyable; vous entendez m'accabler jusqu'au bout, alors que pour vous justifier, vous ne pouvez invoquer que des accusations calomnieuses contre lesquelles je n'ai pu me défendre.

— Elles n'étaient que trop fondées, dit encore madame Rivals.

— Quoi qu'il en soit, après m'avoir traité ainsi, comment avez-vous pu espérer que je désarmerais? Si vous n'avez autre chose à me dire que ce que vous me dites; si vous ne voulez pas réparer le mal dont vous êtes l'auteur, pourquoi m'avez-vous appelé?

— Pour m'adresser une dernière fois à votre raison, à votre cœur. Vous m'avez trop souvent menacée de vous servir contre moi de ces lettres pour que je puisse vivre tranquille si vous continuez à les détenir. Je les veux. J'ai le droit de les vouloir. Aucune femme placée dans la situation douloureuse où je me trouve ne consentirait à vous les laisser.

— Il faudra cependant que vous y consentiez, madame, car, je vous le répète, je ne vous les rendrai pas. Je les ai, je les garde. Mais rassurez-vous, ajouta Montagny, achevant de se démasquer; je n'en ferai pas usage. Elles me resteront seulement, comme une garantie contre votre malveillance dont je mesure de nouveau toute l'é-

tendue. Ce sera ma vengeance de vous obliger à me craindre et à voir toujours en moi l'homme de qui votre sort dépend. Je sais que je ne dois rien espérer de votre bonté. Si tout à l'heure encore je pouvais penser que je trouverais auprès de vous plus de justice, je vois bien maintenant que c'était une illusion. Je n'ai donc rien à changer au parti que j'ai pris, et comme vous, je serai impitoyable.

Tandis qu'ils échangeaient ces propos intimidants, le général était resté silencieux, se faisant violence pour ne pas intervenir. Mais en entendant la déclaration qui lui révélait dans Montagny un homme sans pitié, résolu à ne pas se laisser apitoyer, il s'abandonna à l'emportement auquel il n'avait résisté jusque-là que par un héroïque effort de sa volonté.

Il marcha sur Montagny le bras levé, comme pour frapper, lui jetant ces mots, qui aggravaient l'insulte de son geste :

— Il faudra donc vous arracher de force ce que vous ne voulez pas livrer de votre plein gré.

Madame Rivals se précipita au devant de lui en murmurant :

— Albert, Albert, ayez pitié de moi ! Contenez-vous.

En entendant ce nom, Montagny tressaillit ; la surprise éclatait dans son regard ; un sourire sardonique y succéda. Il se le rappelait, ce nom ; c'était celui qu'il avait lu dans les lettres de madame

Rivals, c'était le nom de l'amant de cette femme et du père d'Alberte.

— Parbleu! ricana-t-il. Je comprends maintenant, monsieur, pourquoi vous êtes ici; il était naturel que vous fussiez le défenseur de votre maîtresse.

Il ne put achever sa phrase. Avant qu'il en eût dit le dernier mot, la main du général s'abattit et lui aurait cinglé le visage s'il n'eût reculé. Elle tomba dans le vide.

— Le soufflet n'en est pas moins donné! s'écria M. de Saint-Jeoire.

— Il était inutile, répondit Montagny. Il vous eût suffi de me dire que vous cherchiez une affaire.

— Je ne la cherchais pas, mais vous m'obligez à la vouloir en ne me laissant pas d'autre moyen de mettre un terme à vos brigandages.

Cette fois, madame Rivals n'essaya pas d'intervenir. Les choses en étaient à ce point où elles ne pouvaient plus se dénouer que par une rencontre. Elle le déplorait; elle déplorait surtout que l'indignation du général se fût manifestée avec cette violence. Mais elle reconnaissait que l'heure était venue où la justice de Dieu pouvait seule prononcer.

A la pensée du dénouement tragique qui devenait de plus en plus imminent, elle était en proie à un véritable affolement. Sa pâleur, ses larmes silencieuses, ses yeux où montait la terreur révé-

lèrent l'état de son âme. Quant à Montagny, il avait recouvré toute son assurance.

Soucieux surtout de ne pas paraître faiblir, il se raidissait, affectant une indifférence hautaine.

— Je n'ai plus rien à faire ici, dit-il au général; veuillez me donner votre adresse; je vous enverrai mes témoins.

M de Saint-Jeoire lui tendit sa carte. Il la prit et, sans rien ajouter, il sortit.

— Albert, qu'avez-vous fait? gémit madame Rivals aussitôt qu'elle fut seule avec son ami.

— J'ai fait ce qu'il fallait faire. J'avais compris en vous écoutant que nous n'obtiendrions rien de cet homme. Maintenant, le sort en est jeté. Ou il craindra de s'exposer à périr et renverra les lettres avant le combat, ou il ne les renverra pas et alors...

Un geste significatif compléta sa pensée.

Pendant ce temps, Montagny s'en allait le long du Cours-la-Reine, pensif et troublé. Décidément son étoile avait pâli. Tout tournait contre lui. Après tant d'efforts pour se tirer honorablement de l'impasse où il errait depuis quelques jours, il se trouvait avec un duel sur les bras, pouvant craindre que sa carrière ne fût soudain brisée.

Assurément l'aventure pouvait se dénouer avec honneur pour lui. Il pouvait en sortir victorieux. Mais la victoire ne le rapprocherait pas du but qu'il avait poursuivi. Qu'il blessât M. de Saint-Jeoire, ou même qu'il le tuât, il n'en aurait pas

pour cela gagné la partie. Dès ce moment, il devait la considérer comme définitivement perdue.

En même temps que se fortifiait à cet égard sa conviction, il commençait à concevoir un doute sur l'opportunité de la résistance qu'il avait opposée aux prières de madame Rivals. Peut-être eût-il mieux valu céder à ses prières, et puisqu'il n'avait rien à attendre de cette résistance, se donner le mérite d'une générosité qui eût réparé les effets de sa conduite antérieure en substituant au rôle qu'il avait joué jusque-là un rôle plus honorable.

Mais s'il éprouvait des regrets, il dut s'avouer en même temps qu'ils étaient tardifs. L'altercation qui avait eu lieu entre lui et le général, l'injure qui lui avait été faite ne lui laissaient plus la faculté de s'abandonner à une inspiration généreuse qu'on n'aurait pas manqué d'interpréter comme une preuve de lâcheté. Il était contraint d'aller jusqu'au bout et d'avancer sans défaillance dans la voie où l'avaient jeté les circonstances qui le conduisaient. Néanmoins, tout en se le disant, il ne pouvait se défendre contre les pensées contraires qui l'assaillaient en foule.

Il n'y a pas d'âme, si ténébreuse, si tortueuse qu'elle soit, dans laquelle ne jaillisse, à un jour donné, un peu de lumière. Regrets, prudence, remords, repentir, toutes ces choses y font irruption et fréquemment il arrive que la perversité la plus invétérée ne tienne pas devant les raisonnements qu'elles y déchaînent.

On a vu jusqu'ici Montagny comme un homme sans préjugés, dépourvu de conscience, apportant dans la lutte pour la vie une rare indépendance de cœur et l'oubli de tous les principes de morale, tel enfin qu'on se figure les ambitieux. Mais voilà que subitement, il se métamorphosait, comme s'il commençait à comprendre qu'il est des règles qu'on ne foule pas impunément aux pieds ; que les plus forts, quand ils ne doivent leur force qu'à des procédés que réprouve la conscience, rencontrent fatalement devant eux l'obstacle qu'ils n'avaient pas prévu.

Depuis trois ans, il marchait d'un pas ferme vers le but qu'il s'était marqué. Pour l'atteindre il avait violé les lois les plus sacrées de l'honneur. Il ne s'était inspiré que de l'excès de son audace. Les degrés qu'il avait gravis étaient faits pour la plupart d'une mauvaise action. Où l'avaient-ils conduit ?

Cette question le laissait en désarroi, désarçonné par l'enseignement soudain que lui apportait la vie, et qui lui prouvait qu'il s'était grossièrement trompé. Il ne suffit pas de se conduire comme un coquin pour réussir. La Morale est éternelle. Tôt ou tard, elle prend sa revanche. C'est de cette revanche qu'il était à cette heure la victime. Sous l'influence nouvelle qu'elle exerçait sur lui, sa pensée se formula claire et précise.

— Décidément, j'aurais mieux fait de restituer ces lettres.

En même temps, se déroulèrent à ses yeux toutes les conséquences de son refus de les restituer. Il ne pouvait les livrer à Rivals sans encourir, avec la haine de celui-ci, le mépris de tous les gens qu'il avait à ménager dans l'intérêt de son avenir. Il songeait aussi à Alberte. C'est sur elle, innocente et pure, que tomberaient surtout ces misérables représailles. Ne le mépriserait-elle pas, lorsqu'elle apprendrait que le souvenir des doux propos échangés entre eux n'avait pas désarmé son bras ?

Enfin, il n'était pas jusqu'à l'image des malheurs qu'il déchaînerait sur la tête de madame Rivals et sur celle de Saint-Jeoire qui ne vînt s'offrir à ses yeux et ne contribuât à l'émouvoir. Elle était si touchante, la fidélité réciproque que s'étaient gardée ces anciens amants, et si touchante aussi leur histoire : leur ardent amour volontairement immolé au salut de leur fille ! Au lieu de se conduire envers eux comme un ennemi implacable et déloyal, ne valait-il pas mieux leur faire grâce et les obliger à lui rendre leur estime ? Ce n'est pas seulement le mal qu'il leur avait fait qui serait, de la sorte, réparé, mais aussi celui qu'il s'était fait à lui-même par sa conduite envers eux...

Ces idées le poursuivirent durant le chemin qu'il avait à faire pour revenir chez lui. Quand il y rentra, à ses résolutions vengeresses l'indécision avait succédé. Il n'y était plus, il ne savait plus,

et ce qui survivait en lui, encore inavoué, mais visible déjà, c'était un besoin de réparation, suggéré par la certitude désormais acquise de l'inutilité de la vengeance.

Sous le coup des impressions qu'il subissait, il rédigea sur l'heure un petit bleu à l'adresse du général :

« Comme je vous l'ai annoncé, lui disait-il, vous allez recevoir la visite de mes témoins. Quoique je me considère comme l'offensé, ils auront le mandat d'accepter toutes vos conditions. J'y souscris d'avance, et, comme je tiens à vous prouver mieux encore que je ne suis pas l'homme infâme que vous croyez, je leur demande l'engagement de ne jamais parler de cette rencontre, dont ils ignoreront, d'ailleurs, les causes réelles. Je n'aurais pu les leur faire connaître qu'en mettant en cause une personne qu'il convient de laisser en dehors de ce débat, et dont le nom ne pourrait être prononcé sans que fût divulgué, du même coup, le secret que vous devez tenir, l'un et l'autre, à cacher. Elle, vous et moi, nous serons seuls à savoir comment vous m'avez mis dans la nécessité de vous demander des excuses ou une réparation par les armes. »

Cette dépêche expédiée, il lui sembla qu'il avait repris le beau rôle et que, quoi qu'il advînt, sa conduite ne pourrait donner lieu à des interprétations accusatrices.

Il eut ensuite à se préoccuper de trouver des

témoins. Le nom de Robert Valmont fut le premier qui vint à sa pensée. Mais il ne s'y arrêta pas. Il eût été trop difficile de taire au meilleur ami de la famille Rivals les causes du duel. Quelque effort qu'il fît pour les lui cacher, il devrait craindre de les lui laisser deviner. D'ailleurs, le choix d'un témoin que sa situation dans le monde mettait en vue eût donné, à la rencontre, un retentissement que, dans la pensée de Montagny, elle ne devrait pas avoir. Il préférait s'adresser à des personnes demeurées étrangères aux événements qui l'appelaient sur le terrain.

Deux habitués de la Bourse auxquels il présenta l'affaire sous le jour qui lui convenait consentirent à le représenter. Munis de ses instructions, ils se rendirent chez le général, qui les attendait et avait constitué ses témoins. La rencontre ayant été jugée inévitable, les conditions ne furent pas longues à régler; l'arme choisie était le pistolet; on devait se battre le lendemain matin aux étangs de Villebon.

Lorsque Montagny en eut été prévenu, la pensée lui vint qu'il ne pouvait aller s'exposer à la mort sans avoir embrassé sa mère. Il partit sur l'heure pour Versailles. Au couvent, il trouva d'abord la porte close. Les ordres de madame Montagny étaient formels. Elle avait déclaré ne vouloir jamais plus recevoir son fils. Mais un mot tracé au crayon et qu'il lui fit passer eut raison de sa rigueur.

Elle ne tint pas, lorsque, sur un lambeau de papier, la malheureuse mère lut ces deux lignes : « Je me bats en duel demain, me refuserez-vous le pardon que je persiste à solliciter de vous ! » Ce qu'il n'avait pu obtenir à l'aide de protestations trop bien jouées pour être sincères, il l'obtint par une attitude plus naturelle et plus simple. Quand sa mère le vit, elle lui ouvrit les bras. Devant le péril qu'il allait courir, elle oubliait le passé.

L'explication qui eut lieu entre eux fut émouvante autant que brève : la mère, soucieuse surtout de savoir pour quels motifs son fils allait se battre ; lui, plus soucieux encore de les lui dissimuler, les dénaturant, afin qu'elle les ignorât toujours. Si elle les avait connus, elle l'aurait supplié de rendre les lettres avant le combat, et cette restitution anticipée lui semblait encore impossible.

Il s'attacha à prouver à sa mère que la rencontre était due à des causes futiles et que la réconciliation s'opérerait sur le terrain, assez à temps pour empêcher le duel. Ignorante comme elle l'était de la procédure des affaires d'honneur, il n'eut aucune peine à la convaincre de la probabilité d'un arrangement.

— Quoi qu'il arrive, lui dit-elle, j'ai l'espoir que cet événement, si douloureux pour moi, sera pour toi une épreuve salutaire et le point de départ de ta transformation que j'ai tant demandée à Dieu. Je vais le prier encore, lui demander de

ne pas me prendre mon fils, de permettre qu'il vive et de faire de lui un honnête homme.

Cette entrevue devait être le dernier coup porté aux résolutions antérieures de Montagny, déjà bien ébranlées. Quand il se retrouva seul, heureux d'être réconcilié avec sa mère, il n'était plus, au même degré, en état de résister aux suggestions de sa conscience. Tout lui criait qu'il avait maintenant un dernier devoir à accomplir ; il se résignait peu à peu à cet accomplissement, préoccupé surtout de ne pas donner à la conduite qui, de plus en plus, s'imposait à lui, la physionomie d'une reculade.

Il reprit les lettres, il les relut de nouveau. Tenté de s'en dessaisir, il ne voyait encore que le côté humiliant de son action. Jusqu'à ce moment, il l'avait jugée impossible et pour ne pas s'infliger un désaveu, il se demandait si, en les détruisant lui-même, il ne mettrait pas d'accord ce que lui demandait sa dignité avec ce que lui dictait le désir de réaliser le vœu exprimé par sa mère et surtout de paraître aux yeux du monde comme n'étant pas sorti des voies de l'honneur.

Il se surprit tenant au bout de ses doigts la liasse de ces lettres dont il renonçait enfin à se faire un instrument, prêt à les livrer aux flammes qui brillaient dans sa cheminée. Mais il changea d'avis. S'il consentait à s'avouer vaincu, il fallait au moins être beau joueur et avoir le courage de

ne recourir à aucun subterfuge. Ce fut ce dernier parti qui l'emporta.

Le souvenir de son père qui lui revenait en ce moment, celui des torts qu'il avait eus, envers lui, envers sa mère, un rapide coup d'œil sur sa vie passée, sur les espoirs d'avenir que la mort allait peut-être briser, autant d'impressions successives par lesquelles il s'était peu à peu laissé attendrir et qui le conduisaient comme par étapes à la solution que, jusqu'à ce moment, il avait écartée. La rédaction de son testament par lequel il laissait tous ses biens à sa mère détermina enfin le parti définitif.

Il enferma les lettres dans une enveloppe qu'il cacheta à la cire et sur laquelle il inscrivit le nom de madame Rivals. Le lendemain, dès qu'il fut habillé, il donna l'ordre à son valet de chambre de porter lui-même, sur-le-champ, ce pli à son adresse et de le remettre en mains propres. Quand le domestique revint, la commission faite, Montagny était déjà parti pour se rendre, avec ses témoins, sur le terrain du combat.

De son côté, le général avant de se rendre à Villebon, avait passé chez madame Rivals, afin de lui dire adieu. Il obéissait, en le faisant, à la prière qu'elle lui avait adressée la veille, au moment où ils se séparaient. Il la trouva fiévreuse et agitée. Elle n'avait pas dormi. La responsabilité qui lui incombait dans l'événement, la crainte d'une issue tragique qui ne permettrait pas de ca-

cher les causes réelles de la rencontre, causaient et entretenaient ses alarmes. Elle eût donné dix années de sa vie pour conjurer les conséquences qu'elle prévoyait. Et puis, elle considérait comme un devoir de supplier le général d'épargner son adversaire et de ne pas aller au delà de ce que son honneur exigeait.

Mais avant qu'elle eût exposé ses désirs, M. de Saint-Jeoire lui montra le petit bleu qu'il avait reçu de Montagny. Il en était tout surpris, et elle en fut surprise comme lui. Ils n'attendaient pas, d'un tel homme, ce trait de délicatesse. Dès ce moment, ils devaient le juger avec moins de sévérité. Madame Rivals y trouva prétexte pour disposer M. de Saint-Jeoire à la clémence.

— Il faut cependant que vous rentriez en possession de vos lettres, répétait celui-ci, ou que ce Monsieur soit mis dans l'imposibilité de s'en servir contre vous. Comment nous flatterions-nous de l'espoir d'y parvenir, si je prends, par avance, la résolution de l'épargner? Ce langage trahissait l'étrangeté de la situation et l'embarras dans lequel se trouvait le général, quant à la conduite qu'il devait tenir, si la fortune des armes le rendait maître de la vie de Montagny. — Je ne puis rien promettre, dit-il enfin : je m'inspirerai des circonstances. Il regardait sa montre : — Il faut que je parte, ajouta-t-il; mes témoins m'attendent.

— Allez donc, mon ami, soupira madame Rivals, et que Dieu vous garde.

Il l'avait prise dans ses bras pour l'embrasser. Comme elle se dégageait, toute dolente, de cette étreinte, on frappa à la porte. C'était un domestique qui apportait un pli à l'adresse de madame.

— De M. Montagny ! s'écria-t-elle en reconnaissant l'écriture sur l'enveloppe. Fébrilement, elle la déchira.— Mes lettres !

— Il les renvoie ! dit M. de Saint-Jeoire, dont la stupéfaction égalait celle de son amie.

— Les voilà ! Elles y sont toutes.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Je ne le comprends pas. En me les renvoyant, il n'y a ajouté aucune explication.

Elle les feuilletait, cherchant s'il ne s'y trouvait pas quelques lignes de l'expéditeur. Mais il n'y avait rien, rien que les lettres elles-mêmes, dont la restitution semblait, à madame Rivals, tenir du miracle.

— Vous voyez bien que vous ne pouvez le tuer, fit-elle.

— Je le tuerai d'autant moins, observa railleusement le général, qu'il a trouvé un bon moyen de ne pas aller sur le terrain. Au dernier moment, il a eu peur ; il a réfléchi, et il s'est exécuté. C'est vraiment un triste sire.

— Pourquoi ne pas croire à la sincérité de son repentir ? demanda madame Rivals. Le télégramme que vous avez reçu n'en était-il pas déjà une preuve ? Il ne dit pas qu'il refuse de se battre.

Peut-être n'a-t-il voulu que mettre sa conscience en repos avant d'aller exposer sa vie.

— Oui, tout est possible, avoua M. de Saint-Jeoire; nous avons affaire à un personnage bien énigmatique.

— Ou que l'expérience est en train de corriger.

— Je parierais cependant qu'il ne sera pas au rendez-vous et que je n'y trouverai personne. Mais enfin, il faut être correct jusqu'au bout; allons-y.

Ils se séparèrent après avoir convenu de se revoir aussitôt après le dénouement.

Lorsque le général arriva sur le terrain avec ses témoins, il fut presque étonné d'y trouver Montagny. A son attitude, il devina que son adversaire ne se doutait pas qu'il eût déjà connaissance de la restitution des lettres. Froid et hautain, Montagny répondit à son salut et se tint à l'écart, pendant que les témoins conféraient ensemble.

Ces pourparlers eurent bientôt pris fin. Les adversaires se mirent en place, attentifs au commandement du directeur du combat.

— Etes-vous prêts, Messieurs? demanda-t-il. Et sur leur réponse affirmative, il reprit: — Feu, un, deux, trois.

Les deux coups partirent en même temps. Montagny entendit siffler à son oreille la balle du général. Mais il resta debout: il n'avait pas été atteint. Quant à lui, il avait tiré en l'air, révélant

ainsi qu'il n'était venu là que pour n'être pas accusé d'avoir forfait à l'honneur et non poussé par une pensée de vengeance.

Sa conduite acheva de dissiper les préventions de M. de Saint-Jeoire. Il s'élança la main tendue, serra celle de Montagny, disant de façon à n'être entendu que de lui :

— Vous avez noblement réparé, Monsieur.

Montagny ne répondit pas; il était violemment ému, et l'on doit supposer qu'en cette minute solennelle, les perplexités de conscience par lesquelles il avait passé depuis quelques jours aboutissaient à une résolution définitive qui effaçait le passé et faisait de lui un homme nouveau.

A l'heure où s'achève ce récit, l'ancien commis des Postes continue sa marche ascendante; la fortune n'a pas cessé de lui être favorable. Il est devenu l'associé de Robert Valmont et sans doute il lui succédera. De temps à autre, on annonce son mariage; mais jusqu'ici ces rumeurs n'ont pas été suivies d'effet. Il a dit un jour à sa mère qu'il ne se marierait jamais.

Le cœur de l'homme est un abîme de contradictions. On ne saurait expliquer autrement la métamorphose morale de Montagny. Peut-être aussi n'avait-il commis tant de mauvaises actions qu'à l'instigation de sa misère; et n'est-il devenu meilleur que parce que ses ambitions réalisées n'exigeaient plus l'emploi de moyens indélicats.

Le lecteur est libre de se livrer, à cet égard, à toutes les suppositions. Le romancier décrit ce qu'il voit et raconte ce qu'il a observé. Il n'est pas tenu d'aller plus loin. Les causes intimes qui, dans tout dénouement, déterminent la conduite des acteurs, lui échappent. Il lui est rarement donné de les définir. Il ne peut que prendre et présenter ces acteurs tels qu'ils sont.

Montagny est resté en relations avec le banquier Jacques Rivals. Ce dernier, en rompant les projets de mariage, s'était efforcé d'adoucir la décision et de lui enlever tout caractère offensant pour l'homme qu'il avait appelé son fils. Montagny n'a revu ni madame ni mademoiselle Rivals. Alberte a trouvé un époux digne d'elle. Son bonheur présent lui fait oublier la courte mais amère épreuve dont elle a souffert à son entrée dans la vie.

Dans ce bonheur qui est son œuvre, madame Rivals a trouvé la récompense de son héroïque immolation d'autrefois. Elle avance, entourée d'hommages, dans une existence qu'ennoblissent la bienfaisance et le culte du devoir. On dit d'elle que c'est une religieuse dans le monde, et à la voir passer simple, digne, calme, comme en révolte contre sa beauté qui ne veut pas mourir et que l'âge même n'affaiblit pas, il semble qu'en effet elle a renoncé à plaire autrement que par les qualités morales qu'ont développées en elle les tourments qu'elle a subis.

Cependant, si l'on pouvait lire dans son âme, on constaterait combien est fragile l'enveloppe de froideur et d'austérité sous laquelle elle en dissimule les ardeurs ; on y verrait profondément gravée l'image du seul homme qu'elle ait jamais aimé, à qui elle conserve un pieux souvenir, accompagné d'espérances confuses qui ne se réaliseront peut-être jamais, qu'elle s'efforce de chasser dès qu'elle sent leur influence la ressaisir, mais qui s'obstinent à demeurer en elle avec l'invincible force des sentiments qui ne meurent pas.

Tel est aussi l'état d'âme du général marquis de Saint-Jeoire. Il poursuit sa glorieuse carrière, rigoureusement fidèle au devoir. Ceux qui le voient passer, au jour des solennités militaires, à la tête de ses escadrons, sont bien loin de se douter que, dans ce regard martial, montent encore des larmes quand vient s'y refléter le portrait inoublié de la chère bien-aimée en qui se résume, pour lui, toute une vie d'amour et de fidélité.

FIN

TABLE

I. — Au seuil du mauvais chemin 1
II. — Perspectives de bonheur 21
III. — L'histoire d'un amour. 36
IV. — Ou Montagny se révèle. 67
V. — Le pas décisif. 90
VI. — Dans la place. 105
VII. — Heureuse chance et manière d'y aider 128
VIII. — La rupture. 143
IX. — Partie engagée. 168
X. — Dupeur et dupés 191
XI. — Le prologue d'un beau mariage. 214
XII. — Un caillou sous le pied de Montagny. 238
XIII. — Mère et fille. 254
XIV. — Les étapes d'une dégringolade 266
XV. — Léonide vengée par Alberte 292
XVI. — Un retour que n'avait pas prévu Montagny. . 308
XVII. — Le mot de la fin. 326

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.